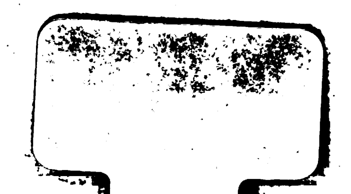






HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

TOME DOUZIÈME.

OUVRAGES NOUVEAUX

qui se trouvent chez le même Libraire.

Histoire d'Angleterre par le Docteur Henri, traduite par A. M. H. BOULARD, qui a revu le présent volume, 5 vol. *in*-8°. 100 liv.

Recherches sur les Causes des principaux Faits physiques, par J. B. LAMARCK, Professeur de Zoologie au Muséum National d'Histoire Naturelle, 2 vol. *in*-8°. 12 liv.

Trad. de Jean-Nicolas Démeunier (cf. Barbier, Quérard, et le Tome XVIII de cet ouvrage)

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN,

Traduite de l'Anglois de M. GIBBON.

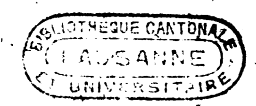
TOME DOUZIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André des Arts, n°. 9.

An IIIme. de la République Françaiſe, vieux ſtyle 1794.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce douzième Volume.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE XLVII.

Histoire Théologique de la Doctrine de l'Incarnation. La nature Humaine & Divine de Jésus-Christ. Inimitié des Patriarches d'Alexandrie & de Constantinople, Saint Cyrile & Nestorius. Troisième Concile général tenu à Ephèse. Hérésie d'Eutyches. Quatrième Concile général tenu à Calcédoine. Discorde

civile & ecclésiastique. Intolérance de Justinien. Les trois Chapitres. La Controverse des Monothélites. Etat des Sectes de l'Orient; 1°. les Nestoriens; 2°. les Jacobites; 3°. les Maronites; 4°. les Arméniens, 5°. les Cophtes & les Abyssins.

Incarnation de Jésus-Christ.

LES Chrétiens, après avoir détruit le Paganisme, pouvoient jouir en plein de leur triomphe dans la solitude & la piété. Mais un principe de discorde respiroit en eux, & ils mirent plus d'ardeur à découvrir la nature du Fondateur de leur Religion qu'à pratiquer ses Loix. J'ai déjà observé que les disputes de la TRINITÉ furent suivies de celles de l'INCARNATION, également scandaleuses pour l'Eglise, & également funestes à l'Etat, mais plus minutieuses encore dans leur origine, & plus durables dans leurs effets. Ce Chapitre contiendra le récit d'une guerre religieuse de deux cent cinquante ans; j'exposerai le Schisme ecclésiastique

& politique des Sectes de l'Orient; & avant d'arriver à leurs querelles, qui furent si bruyantes & si sanguinaires, je ferai de modestes recherches sur la Doctrine de la primitive Eglise (1).

(1) Comment dois-je m'y prendre pour montrer la justesse & l'exactitude de ces recherches préliminaires que je me suis efforcé de circonscrire & d'abréger? Si je continue à citer à la suite de chacuns des faits & de chacunes des refléxions, le monument qui me prouve la vérité, il faudra qu'à chaque ligne je rapporte un grand nombre de témoignages, & chaque mot deviendra une dissertation; mais peut-être le Clerc, Beausobre & Mosheim ont compilé, rédigé & éclairci les passages sans nombre des anciens Auteurs que j'ai lu dans les originaux. Je me bornerai à indiquer à l'appui de ma narration les noms & les caractères de ces respectables guides; & lorsqu'il s'agira d'un objet peu sensible ou très-éloigné, je ne rougirai pas d'emprunter les lumières, 1°. des *Dogmata Théologica* de Pétau, Ouvrage qui, par l'immensité du plan & des détails, effraye l'imagination : les volumes qui traitent de l'Incarnation (deux in-folio, le cinquième & le sixième de huit cent trente-sept pages) sont divisés en seize Livres; le premier est historique, & les autres exposent la Controverse & la Doctrine. L'érudition de l'Auteur est très-grande & très-exacte; son latin a de la pureté; il suit une méthode claire; il y a de la profondeur & de la liaison dans ses argumens; mais

Jésus-Christ seulement né homme, selon les Ebionites.

1. Les Chrétiens se sont intéressés à l'honneur des premiers Prosélytes de leur

---

il est esclave des Pères de l'Eglise; il traite les Hérétiques avec trop de dureté, & il n'a pas respecté la vérité & la bonne foi lorsqu'il les a jugées contraires aux prétentions des Ecclésiastiques. 2°. Je profiterai des remarques de l'Arminien Le Clerc; qui a publié un volume in-4°. (Amsterdam, 1716) sur l'Histoire Ecclésiastique des deux premiers siècles : il n'y a rien de servile dans son caractère ni dans sa position; son esprit est net, mais ses vues ont peu d'étendue; il réduit la raison ou la sottise des siècles aux choses que lui montre son intelligence particulière : il n'ajoute pas beaucoup de foi aux Pères; & d'après cette opposition, son impartialité a recours en quelques endroits à des subtilités, & en d'autres il s'écarte de la droiture. (Voyez ce qu'il dit des Cérinthiens, LXXX, des Ebionites, CIII, des Carpocratiens, CXX, des Valentiniens, CXXI, des Basilidiens, CXXIII, des Marcionites, CXLI, &c. 3°. L'Histoire critique du Manichéisme (Amsterdam, 1734 — 1739, en 2 volumes in-4°. avec une dissertation posthume sur les Nazaréens, Lausanne, 1745,) contient des choses très-précieuses sur la Philosophie & la Théologie des Anciens. Le savant Historien travaille avec un art admirable le fil systématique de l'opinion, & tour à tour il joue le rôle d'un Saint, d'un Sage ou d'un Hérétique; mais ses raffinemens sont quelquefois excessifs : on voit qu'en secret il est favorable au parti le plus foible; & tandis qu'il se prémunit contre la calomnie avec tant de

Religion, & on a espéré, on a désiré, on a cru que les Ebionites, ou du moins les Nazaréens, ne se distinguèrent que par leur persévérance obstinée dans la pratique des cérémonies que Moïse avoit établies. Leurs églises ont disparu, on ne se souvient plus de leurs livres. Leur obscure liberté a pu laisser un vaste champ aux opinions sur cette matière, & fournir au zèle & à la prudence du troisième siècle un moyen d'exposer diversement leur flèxible symbole. Mais

soin, il ne calcule pas assez les effets de la superstition & du fanatisme. L'Index très-curieux de ce Livre indiquera aux Lecteurs tous les points qu'ils voudront examiner. 4°. L'Historien Mosheim, moins profond que Pétau, moins indépendant que Le Clerc, & moins ingénieux que Beausobre, est complet, raisonnable, exact & modéré. Voyez dans son savant Ouvrage, *de rebus Christianis Ante Constantinum*, (Helmstadt, 1753, in-4°.), ce qu'il dit des *Nazaréens* & des *Ebionites*, p. 172 — 179 — 328 — 332, des Gnostiques en général, p. 179, &c., de *Cerinthe*, p. 196 — 202, de Basilide, p. 352 — 361, de Carpocrates, p. 363 — 367, de Valentin, p. 371 — 389, de Marcion, p. 404 — 410, des Manichéens, p. 829 — 837, &c.

la critique la plus charitable doit refuser à ces Sectaires toute connoissance de la divinité de Jésus-Christ. Sortant de l'école des Juifs, & imbus de leurs prophéties & de leurs préjugés, on ne leur avoit jamais appris à élever leurs espérances au dessus d'un Messie humain & temporel (2). S'ils avoient le courage de saluer leur Roi lorsqu'il se montroit sous un habit plébéien, ils ne pouvoient, dans leur grossiereté, discerner leur Dieu qui avoit caché sa céleste nature sous le nom & la personne d'un mortel (3). Jésus

---

(2) Και γαρ παντες ἡμεις τον Χρισον ανθρωπον εξ ανθρωπων προσδοκωμεν γενησεσθαι, dit le Juif Tryphon (Justin Dialogues, p. 207), au nom de ses compatriotes; & ceux des Juifs modernes qui abandonnent les idées de richesses pour s'occuper de la Religion, tiennent encore le même langage, & allèguent le sens littéral des Prophètes.

(3) Saint Chrysostome (Basnage. Hist. des Juifs, t. 5. c. 9. p. 183), & Saint Athanase (Petavii Dogmat. Théolog. t. 5, l. 1, c. 2, p. 3), sont obligés d'avouer que Jésus-Christ lui-même ou ses Apôtres parlent rarement de sa divinité.

de Nazareth s'entretenoit familièrement avec ses compagnons ; il se montroit leur ami, & dans toutes les actions de la vie raisonnable ou de la vie animale, il paroissoit de la même espèce qu'eux. Ainsi que les autres hommes il passa de l'enfance à la jeunesse & à la virilité, par un accroissement graduel de stature & de sagesse ; & il expira sur la croix après une penible agonie de l'esprit & du corps. Il vécut & mourut pour servir les hommes. Mais Socrates avoit aussi consacré sa vie & sa mort à la cause de la Religion & de la justice ; & si le Stoïcien ou le Héros dédaignoit les humbles vertus de Jésus, les larmes qu'il versé sur son pays & sur les disciples qu'il aimoit, prouvent son humanité d'une manière incontestable. Les miracles de l'Evangile ne devoient pas étonner un Peuple qui croyoit avec intrépidité les prodiges encore plus éclatans de la Loi de Moïse. Avant lui des Prophètes avoient guéri des malades, ressuscité des morts, arrêté le soleil, étoient

montés au ciel ſur des chars de feu, & le ſtyle métaphorique des Hébreux pouvoit donner à un Saint ou a un Martyr le titre adoptif de *fils de Dieu.*

Sa naiſſance & ſes ſuccès.

Toutefois dans le Symbole des Nazaréens & des Ebionites, on ne parloit que des foibles traces d'une diſtinction néceſſaire entre les Hérétiques, qui diſoient que le Chriſt avoit été engendré ſelon l'ordre commun de la nature, & les Schiſmatiques moins coupables, qui admettoient la virginité de ſa mère, & excluoient l'intervention d'un père terreſtre. L'incrédulité des premiers ſembloit autoriſée par les circonſtances viſibles de ſa naiſſance, par le mariage de Joſeph ſon père putatif, qui avoit rempli toutes les formalités de la Loi, & par les réclamations qu'il formoit ſur le Royaume de David & l'héritage de Judas, d'après ſon extraction en ligne directe. Mais l'Hiſtoire ſecrète & authentique s'eſt conſervée dans pluſieurs copies de l'Evangile

selon Saint Mathieu (4), que ces Sectaires gardèrent long-temps dans l'hébreu original (5), comme le seul témoignage de leur croyance. Joseph, sûr de sa chasteté, eut des soupçons bien naturels; mais instruit en songe que son épouse avoit conçu par l'opération du Saint-Esprit, il n'eut plus d'inquiétude; & l'Hif-

(4) Les deux premiers Chapitres de Saint Mathieu n'existoient pas dans les copies des Ebionites (Epiphane, Hæref. XXX, 13); & la conception miraculeuse est un des derniers articles que le Docteur Priestley a retranchés de sa profession de foi déjà si peu étendue.

(5) Il est assez vraisemblable que le premier des Evangiles destinè aux Juifs qui embrassoient le Christianisme, fut composé en hébreu & en syriaque. Papias, Irénée, Origène, Saint Jérome & d'autres Pères attestent ce fait. Les Catholiques le croyent; & parmi les Protestans, Casaubon, Grotius & Isaac Vossius l'admettent. Mais il est sûr que cet Evangile hébreu de Saint Mathieu n'existe plus; & on peut accuser ici le zèle & la fidélité des premières Eglises, qui ont préféré la version dénuée d'autorité d'un Grec anonyme. Erasme & ses disciples, qui respectent le texte grec que nous avons comme l'Evangile original, se privent eux-mêmes du témoignage qui le déclare l'ouvrage d'un Apôtre. Voyez Simon. Hist. Critique, &c. t. 3. c. 5 — 9. p. 47 — 101, & les Prolegomènes de Mill & de Wetstein sur le Nouveau Testament.

torien n'ayant pu observer lui-même ce miracle domestique, il faut qu'il ait écouté, en cette occasion, la voix qui dicta à Isaïe la future conception de la Vierge. Le fils d'une Vierge engendré par l'ineffable opération du Saint-Esprit lui présentoit un miracle qu'on n'avoit jamais vu; on ne pouvoit le comparer à rien, & dans tous les attributs de l'esprit & du corps il se trouvoit supérieur aux enfans d'Adam. Depuis l'introduction de la Philosophie grecque ou caldéenne (6), les Juifs (7) croyoient à la préexistence, à la transmigration, & à l'immortalité de

(6) Cicéron (Tusculanes, l. 1.) & Maxime de Tyr (differtat. 16) ont dégagé la métaphysique de l'ame du dialogue embrouillé, qui amuse quelquefois & embarrasse souvent les Lecteurs du *Phedre*, du *Phedon* & des Loix de Platon.

(7) Les Disciples de Jésus croyoient qu'un homme avoit péché avant d'être venu au monde (Jean. IX. 2). Les Pharisiens admettoient la transmigration des ames vertueuses (Joseph, de Bell. Judaic., l. 2, c. 7); & un Rabbin moderne ne craint pas d'assurer que Hermes, Pythagore, Platon, &c. avoient tiré leur métaphysique des écrits ou des systêmes des Juifs.

l'ame; & pour juſtifier la Providence ils ſuppoſoient que l'ame ſubiſſoit une priſon corporelle, afin d'expier les fautes qu'elle avoit faites dans une ſituation antérieure (8). Mais les degrés de la pureté & de la corruption ſont preſque incommenſurables. On peut croire que le plus ſublime & le plus vertueux des eſprits fut accordé à l'Etre que Marie & le Saint-Eſprit venoient de produire (9); que ſon

---

(8) On a ſoutenu quatre opinions différentes ſur l'origine de l'ame humaine. 1°. On a dit qu'elles ſont éternelles & divines; 2°. qu'elles ont une exiſtence ſéparée avant d'être réunies au corps; 3°. que la ſouche primitive d'Adam qui renfermoit le germe ſpirituel & corporel de ſa poſtérité, les a propagées; 4°. qu'au moment de la conception, Dieu créa l'ame de chaque individu, & la deſtina au corps qui venoit de s'ébaucher. Cette dernière opinion ſemble avoir prévalu parmi les Modernes; & notre Hiſtoire ſpirituelle eſt devenue moins ſublime, ſans être plus intelligible.

(9) Ὅτι ἡ τȣ Σωτηρος ψυχη, ἡ τȣ Αδαμ ἠν eſt une des quinze héréſies reprochées à Origènes, & conteſtées par ſon Apologiſte (Photius. Bibliothec. cod. CXVII. p. 296). Quelques Rabbins donnent une ſeule & même ame aux perſonnes d'Adam, de David & du Meſſie.

humiliation fut le resultat de son choix ; & que l'objet de sa mission étoit d'expier non pas ses pechés, mais ceux du monde. A son retour au ciel, d'où il sortoit, Jésus-Christ reçut le prix de son obéissance, ce Royaume à jamais durable du Messie, que les Prophètes avoient prédit obscurément sous les charnelles images d'une paix, d'une conquête & d'une domination terrestres. Dieu pouvoit proportionner les facultés humaines du Christ à l'étendue de ses célestes fonctions. Dans la Langue de l'antiquité, le titre de Dieu n'étoit pas réservé exclusivement à notre premier père, & son incomparable Ministre, son propre fils pouvoit sans présomption demander aux hommes un culte secondaire.

Jésus-Christ un Dieu dans toute sa pureté, selon les Docètes.

2. Les germes de la foi qui s'étoient élevés lentement au milieu du sol ingrat de la Judée, furent transplantés en pleine maturité dans les climats plus heureux des Gentils, & les étrangers de Rome & de l'Asie qui n'avoient pas vu les for-

mes humaines de Jésus-Christ, ne furent que plus disposés à n'y voir qu'un Dieu. Le Polythéiste & le Philosophe, le Grec & le Barbare admettoient une longue éternité, une chaîne infinie d'Anges ou de Démons, de Divinités, ou d'Æons, ou d'émanations qui sortoient du trône de lumière; & ils ne voyoient rien d'étrange ou d'incroyable à ce que le premier de ces Æons, le *Logos* ou le Verbe de Dieu, de la même substance que le Père Eternel, descendît sur la terre pour délivrer le genre humain du vice & de l'erreur, & le guider dans le chemin de la vie spirituelle & de l'immortalité. Mais le dogme de l'éternité, & des idées trop relevées sur les Etres spirituels qui prévaloient alors, infectèrent les premières Eglises de l'Orient. Un grand nombre des Prosélytes païens refusoit de croire qu'un esprit céleste, une portion indivise de la première essence, se fût trouvée personnellement unie à une masse de chair impure & souillée; & plein de zèle pour

la divinité de Jésus-Christ, leur dévotion les porta à ne plus reconnoître son humanité. Son sang fumoit encore sur le mont Calvaire (10), lorsque les Docètes, Secte d'Asie nombreuse & savante, inventèrent le systême *fantastique* que propagèrent ensuite les Marcionites, les Manichéens & les Gnostiques des différentes classes (11). Ils ne voulurent point admettre la vérité & l'authenticité des Evangiles, en ce qui a rapport à la conception de Marie, à la naissance de Jésus-Christ, & aux trente années qui précédèrent l'exercice de son ministère. C'est sur les

(10) *Apostolis adhuc in seculo superstitibus, apud Judæam Christi sanguine recente phantasma Domini corpus asserebatur, &c.* S. Jérome Advers. Lucifer. c. 8. L'Epître d'Ignace aux Smyrnéens, & même l'Evangile selon Saint Jean, ont pour but de détruire l'erreur des Docètes, qui faisoit des progrès, & qui avoit obtenu trop de crédit dans le Monde. (1. Jean IV, 1. 5).

(11) Vers l'an 200 de l'ère chrétienne, Saint Irénée & Hippolyte réfutèrent les trente-deux Sectes, της ψευδωνυμου γνωσεως, qui étoient au nombre de quatre-vingt du temps de Saint Epiphane. (Phot. Biblioth. cod. CXX, CXXI, CXXII). Les cinq Livres d'Irénée n'existent plus qu'en latin barbare ; mais on retrouveroit peut-être l'original dans quelque monastère de la Grèce.

bords du Jourdain qu'il parut d'abord revêtu de la forme humaine ; mais, disoient ces Héréfiarques, sa forme humaine n'étoit qu'un fantôme, & non pas une substance ; c'étoit une simple figure humaine créée par le Dieu Tout-Puissant, afin d'imiter les facultés & les actions d'un homme, & de faire une illusion continuelle aux sens de ses amis & de ses ennemis. Des sons articulés frappoient les oreilles de ses disciples ; mais l'image qui se gravoit sur leur nerf optique éludoit la preuve du toucher qui est plus sûre, & ils jouissoient de la présence spirituelle & non pas de la présence corporelle du Fils de Dieu. Les Juifs exercèrent en vain leur rage sur un fantôme impassible[1], & les scènes mystiques de la Passion & de la Mort, de la Résurrection & de l'Ascension de Jésus-Christ, furent représentées sur le théâtre de Jérusalem pour l'avantage du genre humain. Si on disoit aux Docètes qu'une pareille farce, qu'une supercherie si continuelle étoient indi-

gnes du Dieu de vérité, ils soutenoient qu'une fausseté pieuse est permise, proposition dont on n'a que trop abusé dans tous les temps. Dans le systême des Gnostiques, le Jehovah d'Israël, le Créateur de ce Monde sublunaire, fut un Esprit rebelle, ou du moins ignorant. Le Fils de Dieu est venu sur la terre pour abolir le Temple & la Loi de Jehovah; & pour arriver à ce but salutaire, il transféra habilement sur lui-même les espérances & les prédictions d'un Messie temporel.

Son corps incorruptible.

L'un des Champions les plus subtils de l'Ecole Manichéenne, a fait valoir le danger & l'indécence d'une supposition d'après laquelle le Dieu des Chrétiens, d'abord un fœtus, seroit sorti du sein d'une femme après neuf mois de grossesse. La pieuse horreur qu'excita sa proposition parmi ses adversaires, les porta à désavouer toutes les circonstances charnelles de la conception & de l'accouchement; à soutenir que la Divinité passa dans le corps de Marie comme un rayon du

du ſoleil dans le verre, & qu'elle ne perdit point ſa virginité, même au moment où elle devint mère de Jéſus-Chriſt. Mais la témérité de ces aſſertions a fait naître un ſentiment plus modéré; quelques Docètes ont enſeigné, non pas que Jéſus-Chriſt fût un fantôme, mais qu'il étoit revêtu d'un corps impaſſible & incorruptible. Dans le ſyſtême le plus orthodoxe, diſoient-ils, il a acquis un pareil corps depuis ſa réſurrection; & s'il étoit capable de pénétrer une matière intermédiaire ſans réſiſtance & ſans bleſſure, telle dût être toujours la nature de ſon corps: ce corps pouvoit être exempt des attributs & des infirmités de la chair: un fœtus qui d'un point inviſible arriveroit à ſon entière maturité, un enfant qui parviendroit à la ſtature d'un homme fait, ſans tirer aucune nourriture des ſources ordinaires, pourroit continuer d'exiſter ſans réparer, par des repas journaliers, ſes pertes journalières; Jéſus pouvoit donc partager les repas de ſes diſciples, ſans

éprouver la soif ou la faim, & sa pureté virginale ne fut jamais souillée par la concupiscence. Si l'on demandoit par quels moyens & de quelle matière un corps ainsi constitué fut formé primitivement; les Gnostiques & d'autres Sectaires répondoient que la forme & la substance provenoient de l'essence divine; réponse qui fait tressaillir de frayeur notre Théologie. L'idée d'un Esprit pur & absolu est un raffinement de la Philosophie moderne. L'essence spirituelle que les Anciens attribuoient aux ames humaines, aux êtres célestes & à Dieu lui-même, n'exclut pas la notion d'un espace étendu, & une nature subtile de l'air, ou du feu ou de l'tæher, incomparablement plus parfaits que les matériaux grossiers de notre monde, satisfaisoit leur imagination. Si nous déterminons le lieu qu'occupe la Divinité, nous devons faire une sorte de description de sa figure. D'après notre expérience, & peut-être notre vanité, la puissance de la raison & de la vertu se

représente à nous sous une forme humaine. Les Antropomorphites, qui étoient en grand nombre parmi les Moines de l'Egypte & les Catholiques de l'Afrique, pourroient citer cette déclaration formelle de l'Ecriture, que Dieu a fait l'homme à son image (12). Le vénérable Serapion, un des Saints du désert de Nitri, abandonna en pleurant une croyance qu'il chérissoit, & gémit comme un enfant d'une conversion qui lui enlevoit son Dieu, & laissoit son esprit sans aucun

(12) Le Pélerin Cassien, qui parcourut l'Egypte au commencement du cinquième siècle, observe & déplore le règne de l'Antropomorphisme parmi les Moines, lesquels ne savoient pas qu'ils suivoient le systême d'Epicure (Cicéron, de Nat. Deorum, I. 18 — 34). *Ab universo prope modum genere monachorum, qui per totam provinciam Ægyptum morabantur per simplicitatis errore susceptum est, ut à contrario memoratum Pontificem (Theophilum) velut hæresi gravissimâ depravatum, pars maxima seniorum ab universo fraternitatis corpore decerneret detestandum* (*Cassien Collation.* x. 2). Tant que Saint Augustin fut attaché au Manichéisme, l'Antropomorphisme des Catholiques vulgaires le scandalisa.

objet visible de foi & de dévotion (13).

La double Nature de Cérinthe.

3. Tels furent les systêmes fantastiques des Docètes. Cérinthe d'Asie (14), qui osa combattre le dernier des Apôtres, imagina une hypothèse plus substantielle & plus compliquée. Placé sur les confins du monde Juif & du monde Gentil, il s'efforça de réconcilier les Gnostiques & les Ebionites, en reconnoissant dans le Messie l'union surnaturelle de l'homme & de la Divinité; & Carpo-

---

(13) *Ita est in oratione senex mente confusus eo quod illam ανθρωπομορφον imaginem Deitatis, quam proponere sibi in oratione consuerat aboleri, de sua corde sentiret, ut in amarissimo fletus, crebrosque singultus repentè prorumpens, in terram prostratus cum ejulatu validissimo proclamaret (heu me miserum!) tulerunt a me Deum meum, & quem nunc teneam non habeo, vel quem adorem, aut interpellem jam nescio.* (Cassien, Collation, X. 2).

(14) S. Jean & Cérinthe (A. D. 80. Cleric. Hist. Ecclésiast. p. 393), se rencontrèrent par hasard dans les bains publics d'Ephèse; mais l'Apôtre s'éloigna de l'Hérétique, de peur que l'édifice ne tombât sur sa tête. Cette sotte Histoire, que rejette le Docteur Middleton (Miscellaneous Works, vol. 2.) est racontée toutefois par Saint Irénée (III. 3), sur le témoignage de Polycarpe, & on l'enseignoit vraisemblablement

crates, Basilides & Valentin (15), adoptèrent cette doctrine mystique, à laquelle ils ajoutèrent plusieurs détails de leur invention. Dans leur opinion, Jésus de Nazareth n'étoit qu'un mortel, fils légitime de Joseph & de Marie; mais c'étoit le meilleur & le plus sage des humains; il avoit été choisi pour rétablir sur la terre le culte du vrai Dieu. Au moment de son baptême dans le Jourdain,

---

d'après l'époque où vécut Cérinthe, & le lieu qu'il habitoit. Cette version de I. Jean. IV. 3. — λυει τον Ιησουν — tombée en désuétude, quoiqu'elle paroissé être la vraie, fait allusion à la double nature qu'enseignoit l'Hérétique Cérinthe.

(15) Le systême des Valentiniens étoit compliqué & presque incohérent. I. Le Christ & Jésus étoient des *Æons*, mais dont la vertu n'étoit pas au même degré; l'un agissoit comme l'ame raisonnable, & l'autre comme l'esprit divin du Sauveur. II. Au moment de la Passion, ils se retirèrent l'un & l'autre, & ils ne laissèrent qu'une ame sensitive & un corps humain. III. Ce corps même étoit éthéré & peut-être apparent. Tels sont les résultats qu'indique Mosheim après beaucoup de peine. Mais je doute beaucoup que le Traducteur latin ait entendu Saint Irénée, ou que Saint Irénée & Valentinien se soient entendus.

le Chriſt, le premier des Æons, fils de Dieu lui-même, deſcendit ſur Jéſus ſous la forme d'une colombe, pour remplir ſon eſprit, & diriger ſes actions durant la période de ſon miniſtère. Quand le Meſſie fut livré aux Juifs, le Chriſt, être immortel & impaſſible, abandonna ſa demeure terreſtre; il retourna dans le *Pleroma* ou le monde des eſprits, & il abandonna Jéſus, qui éprouva des douleurs, qui forma des plaintes, & qui mourut. Mais on peut conteſter la juſtice & la généroſité de cette déſertion; & le ſort d'un Martyr mourant, d'abord exalté & enſuite délaiſſé par l'Eſprit divin qui l'accompagnoit, dut exciter la pitié & l'indignation des profanes. Les Sectaires, en adoptant & modifiant le double ſyſtême de Cérinthe, firent taire les murmures de ceux-ci. On dit que lorſque Jéſus fut attaché à la croix, il fut doué d'une miraculeuſe apathie d'eſprit & de corps, laquelle le rendit inſenſible aux douleurs qu'il paroiſſoit ſouffrir. D'autres

aſſurèrent que le règne temporel de mille ans réſervé au Meſſie dans ſon royaume de la nouvelle Jéruſalem, le dédommageroit amplement de ſes angoiſſes qui furent réelles mais paſſagères. Enfin on laiſſe entrevoir que s'il ſouffroit, il mérita de ſouffrir, que la nature humaine n'eſt jamais abſolument parfaite, & que la croix & la paſſion purent expier les tranſgreſſions venielles du fils de Joſeph avant ſon union myſtérieuſe avec le Fils de Dieu (16).

3. Tous ceux qui croient à la ſpiritualité de l'ame, doivent avouer, d'après l'expérience, que l'union de l'eſprit & du corps eſt incompréhenſible. Il eſt aiſé

IV. La divine Incarnation d'Apollinaire.

(16) Les Hérétiques abusèrent de cette exclamation de Jéſus-Chriſt, (Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné)? Rouſſeau, qui a fait un parallèle éloquent, mais peu convenable de Jéſus-Chriſt & de Socrates, oublie que le Philoſophe mourant ne laiſſe pas échapper un mot d'impatience & de déſeſpoir. Ce ſentiment peut n'être apparent que dans le Meſſie; & on a dit avec raiſon que ces paroles ſi peu ſoumiſes n'étoient que l'application d'un Pſeaume ou d'une Prophétie.

de concevoir que le corps peut être uni à un esprit qui a des facultés intellectuelles beaucoup plus grandes, ou même qui a ses facultés au plus haut degré possible ; & l'incarnation d'un Æon ou d'un Archange, le plus parfait des esprits créés, n'est ni contradictoire ni absurde. Durant l'époque de la liberté religieuse, à laquelle le Concile de Nicée mit des bornes, chaque individu mesuroit la divinité de Jésus-Christ, d'après la règle indéfinie de l'Ecriture, de la raison ou de la tradition. Mais lorsqu'on eut établi sa divinité sur les ruines de l'Arianisme, la foi des Catholiques trembla au bord d'un précipice d'où elle ne pouvoit s'éloigner, où il étoit dangereux de se tenir, & près duquel un faux pas devoit effrayer. Le sublime caractère de leur théologie aggravoit encore les divers inconveniens de leur symbole. Ils hésitoient à prononcer que Dieu lui-même, la seconde personne d'une Trinité égale & consubstantielle, se fût ma-

nifesté dans la chair (17); qu'un être qui remplit l'Univers eût été emprisonné dans le sein de Marie ; que les jours, les mois & les années de l'existence humaine eussent marqué les époques de son éternelle durée ; que le Tout-Puissant eût été battu de verges & crucifié ; que son impassible essence eût éprouvé la douleur & les angoisses ; que cet être qui fait tout ne fût pas exempt d'ignorance ; & que la source de la vie & de l'immortalité eût expiré sur le mont

(17) Cette expression énergique peut être justifiée par un passage de Saint Paul (1. Tim. III. 16) ; mais les Bibles modernes nous trompent. Le mot ὅ (lequel) fut changé à Constantinople, au commencement du sixième siècle, en θεος (*Dieu*). La véritable version qu'on apprend dans les textes latins & syriaques, existe encore dans les raisonnemens des Pères grecs & des Pères latins ; & Sir Isaac Newton a très-bien remarqué cette fraude, ainsi que celle des *trois témoins de Saint Jean*. (Voyez ses deux Lettres traduites par M. de Missy, dans le Journal Britannique, t. 15, p. 148 — 190 — 351 — 390). J'ai examiné les raisons alléguées de part & d'autre, & je souscris à l'autorité du premier des Philosophes, qui étoit très-versé dans la Théologie & les discussions critiques.

Calvaire. Apollinaire (18), Evêque de Laodicée, & l'un des flambeaux de l'Eglise, affirmoit dans sa simplicité toutes les propositions qui dérivèrent des principes admis par ses contemporains. Fils d'un savant Grammairien, il étoit versé dans toutes les Sciences de la Grèce; il devoua humblement au service de la Religion l'éloquence, l'érudition & la philosophie qu'annoncent ses Ouvrages. Digne ami de Saint Athanase, & digne adversaire de Julien, il lutta courageusement contre les Ariens & les Polythéistes; & quoiqu'il affectât la rigueur des démonstrations géométriques, ses Commen-

(18) Voyez sur Apollinaire & sa secte, Socrates, l. 2, c. 46, l. 3, c. 16. Sozomenes, l. 5, c. 18, l. 6, c. 25 — 27. Theodoret, l. 5. 3. 10. 11. Tillemont, Mémoires Ecclésiastiques, t. 7, p. 602 — 638, not. p. 789 — 794. in-4°. Venise, 1732. Les Saints qui vécurent de son temps, parloient toujours de l'Evêque de Laodicée comme d'un ami & d'un frère; le style des Historiens plus récens est vigoureux, & ils prennent le ton de l'inimitié. Au reste, Philostorge le compare (l. 8, c. 11 — 15), à Saint Basile & à Saint Grégoire.

taires exposoient le sens littéral & le sens allégorique des Ecritures. Ses funestes soins réduisirent sous une forme technique un mystère qui avoit flotté longtemps dans le vague de l'opinion populaire ; & il publia pour la première fois ces paroles mémorables, la Nature incarnée de Jésus-Christ, que les Eglises d'Asie, d'Egypte & d'Ethiopie répètent encore avec des cris de haine. Il enseigna que la divinité s'unit ou se mêla au corps d'un homme, & que le *Logos* ou l'éternelle sagesse tint en Jésus la place & remplit les fonctions de l'ame humaine. Mais comme s'il eût été lui-même épouvanté de sa hardiesse, on dit qu'il proféra quelques paroles, pour excuser son innovation & expliquer sa doctrine. Il admit l'ancienne distinction qu'avoient établie les Philosophes Grecs entre l'ame raisonnable & l'ame sensitive de l'homme ; il réservoit ainsi le *Logos* pour les fonctions intellectuelles, & il employoit le principe humain dans les

fonctions subordonnées de la vie animale. Il révéroit avec les plus modérés d'entre les Docètes, Marie comme la mère spirituelle, plutôt que comme la mère charnelle de Jésus-Chift, dont le corps venu du ciel étoit impassible & incorruptible, ou absorbé & transformé dans l'essence de Dieu. Les Théologiens d'Asie & de Syrie, qui virent leurs Ecoles honorées des noms de Saint Basile, de Saint Grégoire & de Saint-Chrysostome, & souillées par ceux de Diodore, de Théodore & de Nestorius, combattirent vivement le systême d'Apollinaire. Mais on n'attenta point à la personne, au caractère ou à la dignité du vieil Evêque de Laodicée; & ses rivaux, qu'on ne peut soupçonner d'avoir eu la foiblesse de la tolérance, furent peut-être étonnés de la nouveauté de ses argumens, & se défièrent peut-être du décret que prononceroit enfin l'Eglise Catholique. A la fin elle se détermina en leur faveur : l'hérésie d'Apollinaire fut condamnée, & les Loix Impériales proscrivirent les diverses Con-

grégations de ses disciples. Mais les monastères de l'Egypte continuèrent à suivre en secret ses principes, & ses ennemis éprouvèrent la haine de Théophile & de Cyrille, qui se succédèrent sur le trône d'Alexandrie.

V. Acquiescement des Orthodoxes au Décret de l'Eglise Catholique, & dispute sur les mots par lesquels on exprimeroit ce dogme.

V. Les Ebionites & les Docètes étoient proscrits & oubliés ; le zèle que venoient de montrer les Catholiques contre les erreurs d'Apollinaire, les força à se rapprocher en apparence de la double nature de Cérinthe. Mais au lieu d'une alliance passagère, ils établirent, & nous adoptons encore l'union substancielle, indissoluble & à jamais durable d'un Dieu parfait avec un homme parfait, de la seconde personne de la Trinité avec une ame raisonnable & un corps humain. *L'unité* des *deux natures* étoit la doctrine dominante de l'Eglise au commencement du cinquième siècle. Les deux partis convenoient que nos idées & nos langues ne pourroient ni représenter ni exprimer le mode de

leur exiſtence; toutefois il y avoit une animoſité ſecrète, mais implacable, contre ceux qui craignoient le plus de confondre & ceux qui avoient le plus de frayeur de ſéparer la divinité & l'humanité de Jéſus-Chriſt. Les uns & les autres, entraînés par une ſorte de frénéſie religieuſe, s'empreſſoient d'éviter une erreur qu'ils regardoient mutuellement comme deſtructive de la vérité & du ſalut. Les deux partis montroient la même inquiétude, pour maintenir & défendre l'union & la diſtinction des deux natures, & pour inventer les formules & les ſymboles de doctrine les moins ſuſceptibles de doute ou d'équivoque. La pureté de nos idées & de nos idiomes les détermina à chercher dans l'art & la nature toutes les comparaiſons poſſibles; & dans le développement d'un myſtère incomparable, chacune de ces comparaiſons égaroit leur eſprit. Sous le microſcope polémique, un atome prend la taille d'un monſtre, & les deux

partis ſavoient exagérer les conſéquences abſurdes ou impies qu'on pouvoit tirer des principes de leurs adverſaires. Afin d'échapper les uns aux autres, ils ſe jetèrent en des routes obſcures & détournées, juſqu'au moment où ils apperçurent les horribles fantômes de Cérinthe & d'Apollinaire, qui gardoient les iſſues oppoſées du labyrinthe théologique. Dès qu'ils appercevoient les premiers rayons du bon ſens & de l'héreſie, ils treſſailloient; on les voyoit revenir ſur leurs pas & ſe précipiter de nouveau dans les ténèbres d'une orthodoxie impénétrable. Afin de ſe diſculper du crime ou du reproche d'une coupable erreur, ils expliquoient leurs principes; ils en déſavouoient les conſéquences, ils montroient leurs indiſcrétions, & prononçoient d'une voix unanime les paroles de la concorde & de la foi. Mais une étincelle preſque imperceptible étoit cachée ſous la cendre de la controverſe; les préjugés & la paſſion les rendirent bientôt une flamme dévorante, & les diſputes des

Sectes d'Orient, sur les mots (19) dont ils se servoient dans l'exposition de leurs dogmes, ébranlèrent les colonnes de l'Eglise & de l'Etat.

St. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie. A. D. 412. Octobre. 18. A. D. 444. Juin. 27.

Le nom de Cyrile d'Alexandrie est fameux dans l'Histoire de la Controverse, & son titre de Saint annonce que ses opinions & son parti finirent par triompher. Elevé dans la chaire de l'Archevêque Théophile son oncle, il y contracta l'habitude du zèle & l'amour de la domination, & il passa cinq années dans les monastères de la Nitrie, voisins de sa résidence. Sous la tutelle de l'Abbé Serapion, il s'adonna aux études ecclésiastiques,

(19) Deux Prélats de l'Orient, Grégoire Abulpharage, Primat Jacobite de cette partie du Monde, & Elie, attaché à la Secte de Nestorius, Métropolitain de Damas (Voyez Asseman. Bibliothec. Oriental, t. 2, p. 291, t. 3, p. 514, &c.), avouent que les Melchites, les Jacobites, les Nestoriens, &c. étoient d'accord sur la *doctrine*, & ne différoient que sur *l'expression*. Basnage, Le Clerc, Beausobre, La Croze, Mosheim & Jablonski inclinent vers cette opinion charitable; mais le zèle de Pétau est véhément & plein de colére, & Dupin ose à peine laisser entrevoir sa modération.

eccléſiaſtiques, avec une ardeur ſi infatigable, que dans une nuit il lut les quatre Evangiles, les Epîtres Catholiques, & l'Epître aux Romains. Il déteſtoit Origène, mais il parcouroit ſans ceſſe les écrits de Clément & de Denys, de Saint Athanaſe & de Saint Baſile. La théorie & la pratique de la diſpute affermirent ſa foi, & aiguiſerent ſon eſprit: ſa cellule étoit remplie de Traités ſur la Théologie Scolaſtique, & il y compoſoit les ouvrages d'allégorie & de métaphyſique, dont il nous reſte ſept gros volumes in-folio, qui dorment en paix à côté de leurs rivaux (20). Saint Cyrille prioit & jeûnoit dans le déſert; mais (un de ſes amis lui fait ce reproche) (21) ſes penſées étoient toujours fixées

(20) La Croze (Hiſt. du Chriſtianiſme des Indes, t. 1, p. 24), avoue ſon mépris pour le génie & les écrits de Saint Cyrille. » De tous les ouvrages des » anciens, dit-il, il y en a peu qu'on liſe avec moins » d'utilité «. Et Dupin (Bibliot. Eccléſiaſtique, t. 4, p. 42 — 52), nous apprend à les mépriſer, quoiqu'il en parle avec reſpect.

(21) C'eſt Iſidore de Peluſe qui lui fait ce reproche

sur le monde, & l'Hermite ambitieux s'empressa d'obéir à Théophile, qui l'appella à la vie bruyante des villes & des Synodes. Du consentement de son oncle, il exerça les fonctions de Prédicateur populaire, & acquit de la réputation dans ce métier. Sa figure agréable ornoit la chaire; sa voix harmonieuse retentissoit dans la cathédrale. Ses amis alloient l'entendre, & avoient soin d'exciter & de seconder les applaudissemens de la Congrégation (22), & des Scribes recueilloient à la hâte ses discours, qui dans leurs effets, mais non pas dans leur composition, peuvent être comparés à ceux des Orateurs d'Athènes. La mort de Théophile agrandit & réalise les espérances de son neveu. Le Clergé

(l. 1, Epist. 25, p. 8). Comme la lettre n'est pas très-authentique, Tillemont, moins sincère que les Bollandistes, affecte de douter si ce Cyrille étoit le neveu de Théophile (Mém. Ecclésiast. t. 14, p. 268).

(22) Socrates (l. VII. 13), appelle un Grammairien διαπυρος δε ακροατης του επισκοπου κυριλλου καθεσως, καὶ περι το κροτειν εν ταις διδασκαλιαις αυτου εγειρειν ην σπουδαιοτατος.

d'Alexandrie étoit divisé. Les Soldats & leur Général portoient l'Archidiacre, mais les clameurs & les violences de la multitude firent nommer le Candidat qu'elle chérissoit; & Cyrile monta sur le trône qu'avoit occupé Saint Athanase trente-neuf années auparavant (23).

Son despotisme tyrannique. A. D. 413, 414, 415, &c.

Le prix n'étoit pas indigne de son ambition. Loin de la Cour, & à la tête d'une immense capitale, le Patriarche d'Alexandrie, car c'est ainsi qu'on le nommoit, avoit usurpé peu à peu le faste & le pouvoir d'un Magistrat Civil. Il étoit le dispensateur des charités publiques & privées de la ville; sa voix excitoit ou calmoit les passions de la multitude : un grand nombre de fanati-

(23) Socrates (l. 7, c. 7), & Renaudot (Hist. Patriarch. Alexandrin. p. 106 — 108), parlent de la jeunesse & de la nomination de Cyrille au siége d'Alexandrie. L'Abbé Renaudot a tiré ses matériaux de l'Histoire Arabe de Sevère, Evêque de Hermopolis Magna, ou Hashmunein, au dixième siècle, auquel on ne peut jamais ajouter foi, à moins que les faits ne soient en eux-mêmes d'une grande vraisemblance.

ques *Parabolani* (24), familiarisés dans leurs fonctions journalières, avec des scènes de mort, obéissoit aveuglément à ses ordres, & la puissance temporelle de ces Pontifes Chrétiens intimidoit ou irritoit les Préfets d'Egypte. Cyrile, plein d'ardeur contre les Hérétiques, commença son Pontificat par opprimer les Novatiens, les plus innocens & les plus tranquilles de tous les Sectaires. L'interdiction de leur culte religieux lui parut un acte juste & méritoire, & il confisqua leurs vases sacrés sans craindre d'être accusé de sacrilége. Les Loix des Césars & des Ptolomées, & une prescription de sept siècles, c'est-

(24) Les Parabolani d'Alexandrie formoient une corporation de charité, établie durant la peste de Gallien, afin de visiter les malades & d'enterrer les morts. Ils se multiplièrent peu à peu; ils abusèrent & trafiquèrent de leurs priviléges. L'insolence qu'ils montrèrent sous le Pontificat de Cyrille, détermina l'Empereur à priver le Patriarche du droit de les choisir, & à réduire leur nombre à cinq ou six cents; mais ces restrictions furent passagères & inefficaces. (Voyez le Code Théodosien, l. 16, t. 2; & Tillemont, Mém. Ecclésiast. t. 14, p. 276 — 278).

à-dire, depuis la fondation d'Alexandrie, assuroient la liberté du culte, & même les priviléges des Juifs, qui s'étoient multipliés jusqu'au nombre de quarante mille. Sans aucune sentence légale, sans aucun ordre de l'Empereur, le Patriarche fondit sur les synagogues, à la tête d'une multitude séditieuse. Les Juifs désarmés & attaqués à l'improviste ne pouvoient faire résistance : on rasa leurs maisons, & l'Evêque guerrier chassa de la ville le reste de cette Nation de Mécréans, après avoir permis à ses troupes de piller leurs effets. Il allégua peut-être l'insolence de leur prospérité, & leur haine mortelle pour les Chrétiens, dont ils avoient versé depuis peu le sang, au milieu d'un émeute qui arriva par hasard ou de dessein prémédité. De pareils crimes méritoient l'animadversion du Magistrat; mais l'acte d'hostilité que nous venons de décrire, confondit les innocens & les coupables, & Alexandrie perdit une colonie riche &

industrieuse. Le zèle de Cyrile l'assujettissoit aux peines de la Loi Julia ; mais dans un Gouvernement foible & un siècle superstitieux, il ne craignoit pas d'être puni, & il étoit sûr d'obtenir des éloges. Orestes, Préfet de l'Egypte, se plaignit ; les Ministres de Théodose oublièrent trop promptement ses justes réclamations, & un Prêtre qui, affectant de lui pardonner, continuoit à le haïr, ne s'en souvint que trop. Un jour qu'il passoit dans la rue, une bande de cinq cents Moines de la Nitrie attaquèrent son char ; ses gardes prirent la fuite ; il protesta qu'il étoit Chrétien & Catholique ; on ne lui répondit que par une grêle de pierres, qui couvrirent son visage de sang. De bons Citoyens volèrent à son secours. Il punit au même instant le Moine qui l'avoit blessé ; & Ammonius expire sous les verges du Licteur. Cyrile fit recueillir le corps d'Ammonius ; une procession solennelle le transporta dans la cathédrale ; on changea son nom en celui de Thauma-

ſius le *Merveilleux* ; ſon tombeau fut orné des ſymboles du martyre, & le Patriarche monta en chaire pour célébrer la grandeur d'ame d'un aſſaſſin & d'un rebelle. De pareils honneurs durent exciter les Fidèles à combattre & mourir ſous les bannières du Saint ; & Cyrille encouragea ou accepta le ſacrifice d'une vierge qui profeſſoit la Religion des Grecs, & qui avoit avec Oreſtes des liaiſons d'amitié. Hypatia, fille du Mathématicien Theon (25), étoit verſée dans les études de ſon père ; ſes ſavans Commentaires ont jeté du jour ſur la Géométrie d'Appollonius &

(25) Voyez ſur Theon & ſa fille Hypatia, Fabricius, Bibliothec. t. 8, p. 210, 211. Son article dans le Lexicon de Suidas eſt curieux & de première ſource. Heſychius (Meurſii Opéra, t. 7, p. 295, 296), obſerve qu'elle fut perſécutée διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν σοφίαν ; & une Epigramme de l'Anthologie grecque (l. 1, c. 76, p. 159. Edit. Brodæi), vante ſes lumières & ſon éloquence. L'Evêque Philoſophe Syneſius, ſon ami & ſon diſciple, en parle d'une manière honorable. Epiſt. 10 — 15, 16 — 33 — 80 — 124 — 135 — 153).

de Diophante, & elle enseignoit publiquement à Athènes & Alexandrie la Philosophie de Platon & d'Aristote. Cette modeste fille, alors dans tout l'éclat de la beauté, avoit toute la maturité de la sagesse; elle n'écoutoit point ceux qui lui parloient d'amour, & se bornoit à instruire ses disciples. Les personnes les plus illustres par leur rang & par leur mérite, la recherchoient avec empressement; & Cyrile voyoit d'un œil jaloux la troupe fastueuse de chevaux & d'esclaves qui environnoient la porte de son Académie. On répandit parmi les Chrétiens que la fille de Theon, étoit le seul obstacle à la réconciliation du Préfet & de l'Archevêque, & on eut bientôt arrêté cet obstacle. L'un des saints jours du Carême, Hypatia, qui rentroit chez elle, fut arrachée de son char, dépouillée de ses vêtemens, traînée à l'Eglise, & massacrée par Pierre le Licteur & une troupe d'impitoyables fanatiques; ils découpèrent son corps

avec des écailles d'huître (26), & ainsi mutilée on la jeta au feu. De l'argent donné à propos arrêta l'enquête juridique qui suivit ce forfait; mais le meurtre de Hypatia a laissé une souillure ineffaçable sur le caractère & la religion de Cyrille d'Alexandrie (27).

Nestorius, Patriarche de Constantinople. A. D. 428. Avril. 10.

Cyrille avoit accompagné son oncle à l'odieux conciliabule du Chêne. Lorsqu'on rétablit la mémoire de Chrysostôme, le neveu de Théophile, qui se trouvoit à la tête d'une faction expirante, s'obstina à soutenir que ce Prélat avoit

---

(26) Οςρακοις ανειλον, κὴ μελησον διασπασαντες, &c. Il y avoit un grand nombre de coquilles d'huître sur le rivage de la mer, en face de Césarée. Je préfère donc de m'en tenir ici au sens littéral, sans rejeter la version métaphorique de Tegulæ, Tuiles, qu'adopte M. de Valois; j'ignore si Hypatia vivoit encore; & il est probable que les assassins ne s'embarrassèrent pas de ce point.

(27) Socrates (l. 7, c. 13, 14, 15), raconte ces exploits de Cyrille. Il appelle froidement les meurtriers de Hypatia ανδρες το φρονημα ενθερμοι. Je remarque avec plaisir que ces mots font rougir Baronius lui-même. (A. D. 415, nº. 48).

été condamné juſtement ; & ce ne fut qu'après de longs délais & une réſiſtance opiniâtre, qu'il ſe ſoumit au Décret de l'Egliſe Catholique (28). C'eſt par intérêt & non par paſſion, qu'il ſe montroit l'ennemi des Pontifes de Byzance (29). Ils ſe trouvoient placés au grand jour du palais impérial, & il envioit leur poſition ; il redoutoit leur ambition qui opprimoit les Métropolitans de l'Europe & de l'Aſie, envahiſſoit les provinces d'Alexandrie & d'Antioche & eſſayoit de donner à leurs Diocèſes les bornes de l'Empire. La longue

(28) Il ne voulut point écouter les prières d'Atticus de Conſtantinople & d'Iſidore de Peluſe ; & ſi l'on en croit Nicéphore (l. 14, c. 18), il ne céda qu'à l'interceſſion de la Vierge. Au reſte, dans ſes dernières années, il diſoit encore que Jean Chryſoſtome avoit été condamné juſtement. (Tillemont, Mém. Eccléſiaſt. t. 14, p. 278 — 282. Baronius, Annal. Eccléſiaſt. A D. 412, n°. 46 — 64).

(29) Voyez des détails ſur leurs caractères dans l'Hiſtoire de Socrates (l. 7, c. 25 — 28) ; & ſur leur autorité & leur prétention, dans la volumineuſe compilation de Thomaſſin (Diſcipline de l'Egliſe, t. 1, p. 80 — 91).

modération d'Atticus, qui gouvernoit avec douceur l'Eglise de Constantinople, suspendit l'animosité des Patriarches de l'Orient; mais Cyrille se mit à découvert, lorsqu'il le vit remplacé par un rival plus digne de son estime & de sa haine. Après le Pontificat orageux & de courte durée de Sisinnius, le choix de l'Empereur, qui, en cette occasion, consulta l'opinion publique, & lui donna un étranger pour successeur, appaisa les factions du Clergé & du Peuple. Le Prince accorda l'Archevêché de sa capitale à Nestorius (30), né à Germanicie, & Moine d'Antioche, recommandable par l'austérité de sa vie & l'éloquence de ses Sermons; mais la première fois qu'il prêcha en présence du dévot Théodose, il laissa paroître l'aigreur & l'impatience de son zèle. » Cé-

(30 Socrates raconte l'histoire de son avènement au siége épiscopal de Constantinople, & décrit sa conduite (l. 7, c. 29 — 31), & Marcellinus semble lui appliquer les mots de Salluste, *loquentia satis, sapientia parum*.

» ſar, s'écria-t-il, donnez-moi la terre
» purgée d'Hérétiques, & je vous don-
» nerai en échange le Royaume du Ciel.
» Exterminez avec moi les Hérétiques,
» & avec vous j'exterminerai les Per-
» ſans «. Le cinquième jour de ſon Pontificat, le Patriarche, comme s'il eût ſigné cet accord, découvrit, ſurprit & attaqua un Conventicule ſecret d'Ariens; ils aimèrent mieux mourir que ſe ſoumettre; les flammes qu'ils allumèrent dans leur déſeſpoir, ſe portèrent ſur les maiſons voiſines, & le triomphe de Neſtorius fut flétri par le ſurnom d'*Incendiaire*. Il impoſa des deux côtés de l'Helleſpont un rigoureux formulaire ſur la foi & la diſcipline; il punit comme une offenſe contre l'Egliſe & l'Etat, une erreur chronologique ſur la fête de Pâques. Il purifia la Lydie & la Carie, Sardes & Milet, en faiſant condamner les Quarto-Decimans à la mort; & l'Edit de l'Empereur, ou plutôt l'Edit du Patriache, indique vingt degrés &

vingt noms dans le délit & le châtiment de l'Héréſie (31). Le glaive de la perſécution, dont Neſtorius faiſoit un uſage ſi odieux, ſe tourna bientôt contre lui-même; mais, ſi l'on en croit un Saint qui vivoit de ſon temps, l'ambition fut le véritable motif de ſes hoſtilités épiſcopales (32).

Son héréſie. A. D. 429 — 431.

Neſtorius avoit pris dans l'Ecole de Syrie de l'horreur pour la confuſion des deux natures; il ſavoit ſéparer habilement l'humanité du *Chriſt* ſon Maître, de la divinité de Jéſus ſon *Seigneur* (33).

---

(31) Cod. Théodoſ. l. 16, tit. v, leg. 65, avec les éclairciſſemens de Baronius (A. D. 428, n°. 25, &c.) Godefroy (ad locum) & Pagi (Critica, t. 2, p. 208).

(32) Iſidore de Peluſe (l. 4, Epiſt. 57); ſes paroles ſont énergiques; — τι θαυμαζεις ει και νυν περι πραγμα θειον και λογυ κρειττον διαφωνειν προσποιουνται υπο φιλαρχιας εκβακχευομενοι. Iſidore eſt un Saint, mais il ne fut jamais Evêque; & je ſuis tenté de croire que l'orgueil de Diogènes fouloit aux pieds l'orgueil de Platon.

(33) La Croze (Chriſtianiſme des Indes, t. 1, p. 44 — 53. Theſaurus Epiſtolicus La Croziaus, t. 3, p. 276 — 280), a découvert l'emploi de ὁ δεσποτης & ὁ κυριος Ιησυς, qui, aux quatrième, cinquième & ſixième ſiècles, diſtinguèrent l'Ecole de Diodore de Tarſe, de celle de ſes diſciples Neſtoriens.

Il révéroit la Sainte Vierge comme la mère du Chriſt; mais le titre récent de mère de Dieu (34), qu'on avoit adopté inſenſiblement depuis l'origine de la Controverſe d'Arius, bleſſoit ſes oreilles. Un ami du Patriarche, & enſuite le Patriarche lui-même prêchèrent à diverſes repriſes, du haut de la chaire de Conſtantinople, contre l'uſage & l'abus d'un mot (35) méconnu des Apôtres, non

(34) θεοτοκος — *Deipara*, ainſi que dans la Théologie, on dit des animaux ovipares ou vivipares. Il n'eſt pas aiſé de fixer l'époque où on inventa ce mot, que La Croze (Chriſtianiſme des Indes, t. 1, p. 16), attribue à Euſèbe de Céſarée & aux Ariens. Cyrille & Pétau produiſent des témoignages orthodoxes (Dogmat. Théolog. t. 5, l. 5, c. 15, p. 254, &c.); mais on peut conteſter la véracité de Cyrille; & l'épithète θεοτοκος a pu ſe gliſſer de la marge dans le texte d'un manuſcrit catholique.

(35) Baſnage, dans ſon Hiſtoire de l'Egliſe, Ouvrage de Controverſe (t. 1, p. 505), juſtifie la mère de Dieu par le ſang (Actes XX. 28, avec les différentes verſions de Mill); mais les manuſcrits grecs ſont loin d'être d'accord; & le ſtyle primitif du ſang du Chriſt s'eſt conſervé dans la verſion ſyriaque, même dans les copies dont ſe ſervent les Chrétiens

autorisé par l'Eglise, capable d'alarmer les Fidèles timorés, d'égarer les simples, d'amuser les profanes, & de justifier à quelques égards la généalogie des Dieux de l'Olympe (36). Lorsque Nestorius étoit plus tranquille, il avouoit qu'on pouvoit le tolerer & l'excuser par l'union des deux natures & la communication de leurs *Idiomes* (37). Mais quand la contradiction l'irritoit, il reprenoit le culte du

---

de Saint Thomas sur la côte de Malabar. (La Croze, Christianisme des Indes, t. 1, p. 347). La jalousie des Nestoriens & des Monophysites a conservé la pureté de leur texte.

(36) Les Païens de l'Egypte se moquoient déjà de la nouvelle Cybele des Chrétiens (Isidore, l. 1, Epist. 54). On fabriqua au nom de Hypatia une lettre qui tournoit en ridicule la Théologie de ses assassins. (Synodicon, c. 216, dans le quatrième t. Concil. p. 484). Il faut voir à l'article Nestorius ce que dit Bayle du culte de la Vierge Marie.

(27) L'ἀντίδοσις des Grecs, c'est-à-dire un prêt ou une translation mutuelle des idiomes ou des propriétés d'une nature à l'autre, de l'infinité à l'homme, de la passibilité à Dieu, &c. Pétau établit douze règles sur cette matière très-délicate (Dogmata Théolog. t. 5, l. 4, c. 14, 15, p. 209, &c.).

Dieu nouveau-né, enfant; il tiroit des similitudes, des associations conjugales & civiles de la vie, & représentoit l'humanité du Christ comme la robe, l'instrument & le temple de sa Divinité. Ces blasphêmes parurent ébranler les colonnes de l'Eglise. Ceux des rivaux de Nestorius qui avoient sollicité vainement le siége de Constantinople, se livrèrent au ressentiment que leur inspiroit la Religion ou la jalousie; le Clergé de Byzance se voyoit à regret gouverné par un étranger; les Moines se mêlent toujours de ce qui a rapport à la superstition, & le Peuple s'intéressoit à la gloire de la Sainte Vierge, sa protectrice (38). Des clameurs séditieuses troublèrent les Sermons de l'Archevêque & le service des autels; des Congrégations particulières abjurèrent son autorité & sa doctrine : bientôt cette

(38) Voyez Ducange. C. P. Christiana, l. 1, p. 30, &c.

querelle

querelle agita tout l'Empire, & les combattans se trouvant placés sur un théâtre sonore, leur voix retentissoit dans les cellules de la Palestine & de l'Egypte. Cyrille devoit éclairer le zèle & l'ignorance de ces Moines, qui étoient en si grand nombre : l'Ecole d'Alexandrie lui avoit enseigné l'incarnation d'une nature, & il l'avoit adoptée. Le successeur de Saint Athanase consulta sa fierté & son ambition, lorsqu'il s'arma contre un autre Arius, plus effrayant & plus coupable, qui se trouvoit sur le second trône de la hyérarchie ecclésiastique. Après une correspondance de peu de durée, dans laquelle les Prélats rivaux couvrirent leur haine du masque du respect & de la charité, le Patriarche d'Alexandrie dénonça au Prince & au Peuple, à l'Orient & à l'Occident, les coupables erreurs du Pontife de Byzance. Les Evêques d'Orient, & en particulier celui d'Antioche, qui favorisoit la cause de Nestorius, conseillèrent aux deux partis

la modération & le silence. Mais le Vatican reçut à bras ouverts les Députés de l'Egypte. Célestin fut flatté qu'on le choisît pour Juge ; & des préventions de parti décidèrent de la foi d'un Pape qui, ainsi que son Clergé latin, ne connoissoit ni la Langue, ni les Arts, ni la Théologie des Grecs. Célestin, à la tête d'un Concile d'Evêques d'Egypte, examina la question ; il approuva le symbole de Cyrille ; il condamna la personne & les opinions de Nestorius. Il ôta à cet Hérétique sa dignité épiscopale : après lui avoir donné dix jours pour se rétracter & montrer son repentir, il chargea son ennemi de l'exécution de ce Décret illégal. Mais tandis que le Patriarche d'Alexandrie lançoit les foudres célestes, il laissoit voir les erreurs & les passions d'un mortel. Et ses douze Anathêmes (39) embarrassent encore

(39) Concil. t. 3, p. 943. Ils n'ont jamais été approuvés *directement* par l'Eglise (Tillemont, Mém. Ecclésiast. 14, p. 368 — 372). J'ai presque pitié du

aujourd'hui les Orthodoxes trop ſcrupuleux, qui adorent la mémoire d'un Saint, & qui ont en même temps de la ſoumiſſion pour les Décrets du Concile de Calcédoine. Ces propoſitions hardies paroîtront toujours infectées de l'héréſie des Apollinariſtes. Mais les déclarations ſérieuſes & peut-être ſincères de Neſtorius, ont ſatisfait ceux des Théologiens de notre temps qui ſont les plus ſages, & qui ont le moins de partialité (40).

L'Empereur & le Primat de l'Orient

Premier Concile d'Ephèse. A. D. 431. Juin — Octobre.

---

démon de la fureur & du ſophiſme dont Pétau paroît agité dans le ſixième Livre de ſes *Dogmata Theologica*.

(40) Je puis citer le judicieux Baſnage (ad t. 1. Variar. Lection. Caniſii in Præfat. c. 2, p. 11 — 23), & La Croze, (Chriſtianiſme des Indes, t. 1, p. 16 — 20, de l'Ethiopie, p. 26, 27. Theſaur. Epiſt. p. 176, &c. 283 — 285). Son libre avis ſur ce point eſt confirmé par celui de Jablonski (Theſaur. Epiſt. t. 1, p. 193 — 201), de Mosheim (idem, p. 304), *Neſtorium crimine caruiſſe eſt & mea ſententia*; & il ne ſeroit pas facile de trouver trois juges plus dignes d'égards. Aſſeman, qui avoit des lumières, mais un eſprit ſervile, put à *peine* découvrir (Bibliothec. Orient. t. 4, p. 190 — 224) le crime & l'erreur des Neſtoriens.

n'étoient pas disposés à se soumettre au Décret d'un Prêtre de l'Italie ; & on demandoit de toutes parts un Concile de l'Eglise Catholique, ou plutôt de l'Eglise Grecque, comme le seul moyen d'appaiser ou de terminer cette dispute ecclésiastique (41). Ephèse, où l'on arrivoit aisément par mer & par terre, fut choisi pour le lieu de cette assemblée ; on la fixa à la fête de la Pentecôte : on envoya des lettres de convocation à chaque Métropolitain ; & on plaça une garde qui devoit protéger & emprisonner les Pères du Synode, jusqu'à l'époque où ils fixeroient les mystères du Ciel & la foi des humains. Nestorius y parut,

(41) On trouve des détails sur l'origine & les progrès de la Controverse de Nestorius, jusqu'au Concile d'Ephèse, dans Socrates (l. 7, c. 32), dans Evagrius (l. 1, c. 1, 2), dans Liberatus (Brev. c. 1 — 4), dans les Actes originaux (Concil. t. 3, p. 551 — 591, Edit. de Venise, 1728), dans les Annales de Baronius & de Pagi, & dans les fidèles Recueils de Tillemont (Mém. Ecclésiast. t. 14, p. 283 — 377).

non pas comme un criminel, mais en qualité de Juge : il comptoit ſur la réputation plutôt que ſur le nombre de ſes Prélats ; & ſes robuſtes eſclaves des bains de Zeuxippe étoient armés & prêts à le défendre, ou à attaquer ſes ennemis. Mais l'avantage des armes temporelles & ſpirituelles étoit du côté de Cyrille ſon adverſaire. Celui-ci déſobéiſſant à la lettre, ou du moins à l'eſprit de l'ordre de l'Empereur, étoit accompagné de cinquante Evêques Egyptiens, qui attendoient d'un ſigne de leur Patriarche l'inſpiration du Saint-Eſprit. Il ſe trouvoit intimement lié avec Memnon, Evêque d'Ephèſe. Le Primat de l'Aſie avoit à ſa diſpoſition les voix de trente ou quarante Evêques : une troupe de payſans, eſclaves de l'Egliſe, arrive dans la ville, afin de ſoutenir par des cris & des violences, les raiſons qu'allégueroit leur protecteur ſur une diſcuſſion méthaphyſique, & le Peuple ſoutint avec zèle l'honneur de la Vierge Marie, dont le

corps reposoit dans les murs d'Ephèse (42). La flotte qui avoit amené Cyrille, étoit chargée des richesses de l'Egypte; & il débarqua une bande nombreuse de gens de mer, d'esclaves & de fanatiques qui s'étoient enrôlés & dévoués aveuglément sous la bannière de Saint Marc & celle de la Mère de Dieu. Cette troupe guerrière intimida les Pères & même les gardes du Concile. Les adversaires de Cyrille & de Marie furent insultés au milieu des rues, ou menacés dans leur maison. Son éloquence & sa libéralité

(42) Les Chrétiens des quatre premiers siècles ne connoissoient ni le lieu de la mort ni celui de la sépulture de Marie. Le Concile dont nous parlons ici confirme la tradition d'Ephèse, qui croyoit posséder son corps. (Ενθα ὁ θεολογος Ιωαννης, καὶ ἡ θεοτοκος παρθενος ἡ αγια Μαρια. Concil. t. 3, p. 1102). Au reste, Jérusalem, qui a formé les mêmes prétentions, a fait oublier celles d'Ephèse : on y montroit aux Pélerins le sépulcre vuide de la Vierge; c'est de là qu'est venue l'histoire de sa résurrection & de son assomption, que les Eglises Grecques & Latines ont adopté. Voyez Baronius (Annal. Ecclésiast. A. D. 48, nº. 6), &c., & Tillemont (Mém. Ecclésiast. t. 1, p. 467 — 477).

augmentoient chaque jour le nombre de ſes adhérens ; & le Prélat Egyptien calcula bientôt qu'il avoit deux cents Evêques à ſes ordres (43). Mais l'Auteur des douze Anathêmes prévit & redouta l'oppoſition de Jean d'Antioche, qui, avec une ſuite peu nombreuſe mais reſpectable de Métropolitains & de Théologiens, arrivoit à petites journées de la capitale de l'Orient. Cyrille, impatienté d'un délai qu'il traitoit de volontaire & de coupable (44), fixe l'ouverture du Concile

(43) Les Actes du Concile de Calcédoine (Concil. t. 4, p. 1405 — 1408), montrent bien l'aveugle & opiniâtre ſoumiſſion des Evêques d'Egypte à leur Patriarche.

(44) Des affaires civiles ou eccléſiaſtiques retinrent les Evêques à Antioche juſqu'au 18 Mai. D'Antioche à Ephèse on comptoit trente journées ; & ce n'eſt pas trop de ſuppoſer que des accidens ou le beſoin de repos leur firent perdre dix jours. Xenophon, qui fit la même route, compte plus de deux cent ſoixante paraſanges ou lieues ; & j'éclaircirois cette meſure d'après les Itinéraires anciens & modernes, ſi je connoiſſois bien la proportion de vîteſſe d'une armée, d'un Concile & d'une caravane. Au reſte, Tillemont

ſeize jours après la Pentecôte. Neſtorius comptant ſur ſes amis de l'Orient, perſiſta, ainſi que Chryſoſtome ſon prédéceſſeur, a décliner la juriſdiction de ſes ennemis, & à ne vouloir pas obéir à leurs ſommations : ceux-ci hâtèrent le jugement, & ſon accuſateur préſida le Tribunal. Soixante-huit Evêques, vingt-deux deſquels avoient le rang de Métropolitains, le défendirent par une proteſtation décente & modérée; ils furent chaſſés des aſſemblées. Candidien demanda, au nom de l'Empereur, un délai de quatre jours; ce profane Magiſtrat fut inſulté & chaſſé de l'aſſemblée des Saints.

Condamnation de Neſtorius. Juin 22.

On jugea cette grande affaire dans l'eſpace d'un jour : les Evêques donnèrent leur opinion ſéparément; mais l'uniformité du ſtyle indique l'influence ou la manie d'un chef qu'on accuſe d'avoir cor-

---

lui-même juſtifie avec un peu de répugnance Jean d'Antioche (Mém. Eccléſiaſt. t. 14, p. 386 — 389).

rompu les actes & les signatures (45). Ils déclarèrent d'une voix unanime que les Epîtres de Cyrille contenoient les dogmes du Concile de Nicée, & la doctrine des Pères : des imprécations & des anathêmes interrompirent la lecture de l'extrait des Lettres & des Homélies de Nestorius, qu'on avoit fait avec partialité. Celui-ci fut dégradé du rang d'Evêque & de ses dignités ecclésiastiques. Le Décret où on le qualifioit malignement de nouveau Judas, fut proclamé & affiché dans les carrefours d'Ephèse : à mesure que les Prélats sortirent de l'église de la Mère de Dieu, on les salua comme ses défenseurs ; & des illuminations, de la musique & des réjouissances célébrèrent pendant la nuit la victoire de la Mère de Dieu.

---

(45) *Μεμφομενον μη καλως το δεον τω εν Εφεσω συνλεθηναι ὑπομνημαλω πανυργιω δε και τινι αθεσμω καινοτομιᾳ κυριλλε τεχναζονλος.* Evagrius, l. 1, c. 7. Le Comte Irénée (t. 3, p. 1249), lui faisoit le même reproche ; & les Critiques orthodoxes ont un peu de peine à défendre la pureté des copies grecques & latines des Actes de ce Concile.

Opposition des Evêques d'Orient. Juin 27.

Le cinquième jour, l'arrivée & l'indignation des Evêques d'Orient dérangèrent ce triomphe. Jean d'Antioche reçut dans l'hôtellerie où il venoit de descendre, Candidien, Ministre de l'Empereur; celui-ci raconta ses vains efforts pour prévenir ou rendre nulles les violences précipitées de Cyrille. Un Synode de cinquante Evêques d'Orient dépouilla Cyrille & Memmon de leur qualité d'Evêque, avec la même précipitation & la même violence; il déclara que les douze Anathêmes renfermoient le venin de l'hérésie des Apollinaristes, & peignit le Primat d'Alexandrie comme un monstre né pour la destruction de l'Eglise (46). Son trône étoit éloigné & inaccessible; mais on résolut au même instant de donner un

(46) Ὁ δὲ ἐπ' ὀλέθρῳ των ἐκκλησιων τεχθεις κ̀ τραφεις. Après la coalition de Jean & de Cyrille, les invectives furent réciproquement oubliées. Il ne faut jamais chercher dans des déclamations l'opinion que des ennemis respectables ont de leur mérite réciproque. (Concil. t. 3, p. 1244).

Pasteur fidèle au troupeau d'Ephèse. D'après les soins de Memnon, les églises furent fermées, & on jeta une garnison nombreuse dans la cathédrale. Les troupes marchèrent à l'assaut sous les ordres de Candidien ; les gardes avancées furent mises en déroute & passées au fil de l'épée ; mais les postes étoient imprenable, les assiégeans se retirèrent ; & poursuivis par ceux qui étoient dans la cathédrale, ils perdirent leurs chevaux, & plusieurs des soldats reçurent des coups de massue & de pierres, qui les blessèrent d'une manière dangereuse. Des cris forcenés & des actions de fureur, la sédition & le sang souillèrent la ville de la Sainte Vierge. Les Synodes rivaux s'attaquèrent avec des anathêmes & des excommunications ; & le récit contradictoire des factions de Syrie & d'Egypte embarrassa le Conseil de Théodose. L'Empereur, qui vouloit appaiser cette querelle théologique, employa toutes sortes de moyens durant trois mois ; mais il oublia l'in-

différence & le mépris qui auroient réussi davantage. Il voulut écarter ou intimider les chefs, en faisant absoudre ou condamner les uns & les autres; il revêtit de pleins pouvoirs ses Représentans à Ephèse, & leur donna des forces militaires. Il manda huit Députés des deux partis, pour entrer en conférence aux environs de la capitale, loin de la frénésie populaire, qui est toujours contagieuse. Mais les Orientaux refusèrent d'obéir à cet ordre; & les Catholiques enorgueillis par leur nombre & par les Latins leurs alliés, rejetèrent toute espèce d'union ou de tolérance. Théodose s'impatienta malgré sa modération : il prononça en colère la dissolution de ce Synode tumultueux, qu'on a honoré du nom de troisième Concile Œcuménique, parce que le temps fait tout oublier (47). « Dieu

(47) Voyez les Actes du Synode d'Ephèse dans l'original grec & dans une version latine, qu'on publia presque en même temps (Concil. t. 3, p. 991-1339, avec le Synodicon adversus Tragœdiam Irenæi,

» m'est témoin, dit ce Prince religieux, » que je n'ai aucune part à ce désordre. » La Providence discernera & punira » les coupables. Retournez dans vos » provinces, & puissent vos vertus pri» vées réparer les maux & les scan» dales que produit votre assemblée tu» multueuse « ! Les Evêques retournèrent en effet chez eux ; mais les passions qui avoient troublé le Concile d'Ephèse agitèrent l'Orient. Jean d'Antioche & Cyrille d'Alexandrie, après trois campagnes où ils se combattirent avec opiniâtreté & avec des succès pareils, voulurent bien s'expliquer & faire la paix ; mais on doit imputer leur réunion simulée à la prudence plutôt qu'à la raison, à une lassitude mutuelle plutôt qu'à la charité chrétienne.

---

t. 4, p. 235 — 497). Voyez aussi l'Histoire Ecclésiastique de Socrates (l. 7, c. 34), & Evagrius (l. 1, c. 3, 4, 5), le Bréviaire de Liberatus (in. Concil. t. 6, p. 419 — 459, c. 5, 6), & les Mémoires Ecclésiastiques de Tillemont (t. 14, p. 377 — 487.

Victoire de Cyrille. A. D. 431—435.

Le Pontife de Byzance avoit donné à l'Empereur des préventions sur le caractère & la conduite du Prélat Egyptien son rival ; Cyrille reçut avec l'ordre de se rendre de nouveau à Ephèse, une lettre de menaces & d'invectives (48), où on lui reprochoit des intrigues, de l'insolence & de la jalousie ; où on l'accusoit d'embarrasser la simplicité de la foi, de violer la paix de l'Eglise & de l'Etat, & de supposer ou de faire naître la discorde dans la famille Impériale, en s'adressant d'une manière artificieuse & secrète à la femme & à la sœur de Théodose. Cyrille se rendit en effet à Ephèse, d'après l'ordre de son Souverain irrité ; les Magistrats, favora-

(48) Ταραχην (dit Théodose avec aigreur) το γε επε σαυτῳ, ϗ χωρισμον ταις εκκλησιαις εμβεβληκας.... ως θρασυτερας ὁρμης πρεπουσης μαλλον η ακριβειας.... ϗ ποικιλιας μαλλον τουτων ἡμιν αρκουσης ηπερ απλοτητος.... παντος μαλλον η ἱερεως.... τα τε των εκκλεσιων, τα τε των βασιλεων μελλειν χωριζειν βουλεσθαι, ὡς ουκ ουσης αφορμης ετερας ευδοκιμησεως. Je serois curieux de savoir combien Nestorius paya des expressions si mortifiantes pour son rival.

bles à Neſtorius & aux Evêques d'Orient, ſe traitèrent avec hauteur & l'empriſonnèrent ; ils raſſemblèrent enſuite les troupes de la Lydie & de l'Ionie, pour contenir la ſuite fanatique & déſordonnée de ce Patriarche. Cyrille, ſans attendre la réponſe à ſes plaintes, ſe ſauva des mains de ſes gardes ; il s'embarqua précipitamment, abandonna le Synode, qui n'étoit pas encore fermé, & ſe retira à Alexandrie, où il devoit être en ſûreté. Ses émiſſaires à la Cour & dans la Capitale vinrent à bout d'apprécier le reſſentiment de l'Empereur & de lui attirer ſes bonnes graces. Le débile fils d'Arcadius étoit gouverné alternativement par ſa femme & ſa ſœur, par les Eunuques & les femmes du palais ; la ſuperſtion & l'avarice étoient ſes paſſions dominantes, & les chefs Orthodoxes avoient ſoin d'alarmer ſa piété & de ſatisfaire ſon avarice. Conſtantinople & les fauxbourgs étoient remplis de monaſtères ; & les ſaints Abbés Dalma-

tius & Eutyches (49), défendoient avec zèle & avec fidélité la cause de Cyrille, le culte de la Vierge & l'unité du Christ. Depuis le moment où ils avoient pris l'habit monastique, on ne les avoit pas revus, dans le monde & sur le terrein profâne de la capitale. Mais cet instant qui leur paroît mettre en danger un devoir plus sublime & indispensable, leur fit oublier leur voeu. Ils sortirent de leur couvent & se rendirent au palais, à la tête d'une longue file de Moines & d'Hermites, qui tenoient à la main des flambeaux allumés, & qui chantoient les Litanies de la Mère de Dieu. Ce spectacle extraordinaire édifia & échauffa le Peuple; & le Monarque effrayé écouta les prières & les supplications de ces saints personnages, qui déclarèrent hautement qu'il n'y

(49) Cyrille donne à Eutyches à l'hérésiarque Eutyches, les noms de son ami, de Saint, de zélé défenseur de la Foi. L'Abbé Dalmatius attaqua l'Empereur & tous ceux qui servoient près de la personne du Prince, *terribili conjuratione*. Synodicon, c. 203, in Concil. t. 4, p. 467.

avoit

avoit point d'espoir de salut pour ceux qui ne défendroient pas la personne & le symbole du successeur orthodoxe de Saint Athanase. L'on assiégea en même temps toutes les avenues du trône. Sous les noms décens d'*Eulogies* & de *Bénédictions*, on paya les courtisans des deux sexes, chacun selon la mesure de son pouvoir ou de sa capacité. Les nouvelles demandes qu'ils formoient chaque jour, entraînèrent le spoliation des églises de Constantinople & d'Alexandrie : le Clergé se plaignit qu'on eût déjà contracté une dette de soixante mille livres sterling, pour soutenir les frais d'une corruption scandaleuse, & l'autorité du Patriarche ne pu faire taire les murmures (50). Pulché-

(50) *Clerici qui hic sunt contristantur, quod Ecclesia Alexandrina nudata sit hujus causâ turbelæ : & debet præter illa quæ hinc transmissa sunt auri libras mille quingentas. Et nunc ei scriptum est ut præstet; sed de tuâ ecclesia præsta avaritiæ quorum nosti*, &c. Cette lettre originale & curieuse de l'Archidiacre de Cyrille à sa créature, le nouvel Evêque de Constantinople, s'est conservée, sans qu'on puisse dire par quel hasard, dans

rie, qui allégeoit à son frère le fardeau du Gouvernement, étoit le plus ferme appui de la foi orthodoxe; & les foudres de Synode & les manèges de la Cour furent tellement d'accord, que Cyrille eut la certitude de réussir, s'il venoit à bout de déplacer un Eunuque, & d'en substituer un autre dans la faveur de Théodose. Au reste, il ne pouvoit encore se vanter d'une victoire glorieuse & décisive. L'Empereur montroit en cette occasion une fermeté qu'on ne lui avoit jamais vue; il avoit promis de protéger l'innocence des Evêques d'Orient, & il tenoit à sa parole : Cyrille fut réduit à modifier ses anathêmes; & avant de jouir du plaisir de satisfaire sa vengeance contre l'infortuné Nestorius, il confessa d'une manière équivoque,

---

une ancienne version latine (Synodicon, c. 203, Concil. t. 4, p. 465 — 468). Le masque est presque tombé; & les Saints parlent ici le langage de l'intérêt & d'une troupe de ligueurs.

malgré lui, qu'il y avoit une double nature de Jésus-Christ (51).

Nestorius, toujours opiniâtre, fut avant la fin du Synode accueilli par Cyrille, trahi par la Cour, & foiblement soutenu par ses amis de l'Orient. La frayeur & l'indignation le déterminèrent à une abdication qui paroissoit volontaire (52). Il exposa ses désirs ou du moins sa prière sur cet objet; on le conduisit d'une manière honorable d'Ephese au monastère

Exil de Nestorius: A. D. 435.

(51) Les ennuyeuses négociations qui suivirent le Synode d'Ephèse, sont racontées longuement dans les Actes originaux (Concil. t. 3, p. 1379 — 1771, ad fin. vol. & dans le Synodicon, in t. 4), dans Socrates (l. 7, c. 28 — 35 — 40, 41), dans Evagrius (l. 1, c. 6, 7, 8 — 12), dans Liberatus (c. 7 — 10), dans Tillemont (Mém. Ecclésiast. t. 14, p. 487 — 676). Le Lecteur le plus patient me saura gré d'avoir resserré en un petit nombre de lignes tant de choses fausses ou peu raisonnables.

(52) *Αυτου τε αυθεντησαντος, επετραπη κατα το οικειον επαναζευξαι μοναστηριον.* Evagrius, l. 1, c. 7. Les lettres originales qui se trouvent dans le Synodicon (c. 15 — 24, 25, 26), justifient l'apparence d'une abdication volontaire que Ebed Jésus, Ecrivain Nestorien, soutient; Apud Asseman. Bibliothec. Orient. t. 3, p. 299 — 302.

d'Antioche, d'où l'Empereur l'avoit tiré ; & bientôt après Maximien & Proclus ses successeurs furent reconnus légitimes Evêques de Constantinople. Mais le Patriarche déposé ne put retrouver dans sa paisible cellule l'innocence & la sécurité d'un simple Moine. Il regrettoit le passé, le présent le mécontentoit, & il avoit lieu de craindre l'avenir : les Evêques d'Orient s'éloignèrent peu à peu d'un homme qui n'étoit plus chéri du Peuple, & chaque jour diminuoit le nombre des Schismatiques, qui révéroient Nestorius comme le Confesseur de la Foi. Il étoit à Antioche depuis quatre ans, lorsque l'Empereur signa un Edit (53) qui le mettoit au rang de Simon le Magicien, qui proscrivoit ses opinions & ses Sec-

(53) Voyez les Lettres de l'Empereur dans les Actes du Synode d'Ephèse (Concil. t. 3, p. 1730 — 1735). L'odieux nom de *Simoniens* qu'on donna aux disciples de ce τερατωδους διδασκαλιας, étoit désigné ὡς αν ονειδεσι προβληθεντες αιωνιον ὑπομενοιεν τιμωριαν των αμαρτηματων, καὶ μητε ζωντας τιμωριας μητε θανοντας ατιμιας εκτοσ

tateurs, & qui condamnoit au feu ses écrits. Nestorius fut d'abord exilé à Petra en Arabie, & ensuite à Oasis, une des *isles* du désert de la Lybie (54). Quoiqu'il fût loin de l'Eglise & du Monde, on le poursuivit encore dans cette retraite. Une Tribu errante de Blemmyes ou de Nubiens envahit sa solitude : Nestorius fut au nombre des captifs inutiles qu'ils renvoyèrent ensuite. Mais se voyant sur les bords du Nil, & près d'une ville romaine & orthodoxe, il regretta sans

ὑπαρχειν. Ce sont des Chrétiens qui se traitoient ainsi, & des Chrétiens qui ne différoient guère les uns des autres que par des mots.

(54) Les graves Jurisconsultes (Pandectes, l. 48, tit. 22, leg. 7), ont donné ce nom métaphorique d'*Isles* à ces petites portions des déserts de la Lybie où l'on apperçoit de l'eau & de la verdure ; on en distingue trois sous le nom commun d'Oasis ou d'Alvahat ; 1°. le Temple de Jupiter Amnon ; 2°. l'Oasis du milieu, trois journées à l'Occident de Lycopolis ; 3°. l'Oasis méridional où Nestorius fut exilé, & qui se trouvoit à trois journées seulement des confins de la Lybie. Voyez une savante Note de Michaelis ad Descript. Ægypt. Abulfedæ, p. 21 — 34).

doute sa servitude chez les Sauvages. Sa fuite fut punie comme un nouveau crime ; Cyrille recommandoit la soumission à l'autorité civile & à la puissance ecclésiastique de l'Egypte ; les Magistrats, les Soldats & les Moines tourmentèrent à l'envi l'ennemi du Christ & de Saint Cyrille ; & l'hérétique fut tour-à-tour conduit de force ou rappelé sur les confins de l'Ethyopie. Il étoit affoibli par les années & les fatigues ; & les accidens de tant de voyages mirent fin à sa malheureuse carrière. Au reste, il conserva jusqu'à la mort l'indépendance de son esprit : ses Lettres pastorales intimidèrent le Président de Thébais ; il survécut à Cyrille, & le Concile de Calcédoine, touché d'un exil de seize ans, alloit peut-être lui rendre les honneurs ou du moins la communion de l'Eglise. Il y étoit mandé lorsqu'il mourut (55). On

(55) L'invitation de Nestorius au Concile de Calcédoine est racontée par Zacharie, Evêque de Malte

dit que sa langue, organe de ses blasphêmes, fut mangée par les vers. Sa dernière maladie semble peut-être autoriser ce bruit calomnieux. Il fut enterré dans une ville de la Haute-Egypte, qu'on nommoit Chemnis, ou Panopolis, ou Akmim (56); mais l'acharnement des Jacobites a continué pendant plusieurs générations à jeter des pierres contre son sépulcre, & a publier sottement que la pluie du

---

(Evagrius l. 2, c. 2. Asseman Bibliothec. Orient. t. 2, p. 55), & par le fameux Xenaias ou Philoxène, Evêque de Hiéropolis (Asseman. Bibliothec. Orient. t. 2, p. 40, &c.), niée par Evagrius & Asseman, & fortement soutenue par La Croze (Thesaurus. Epistol. t. 3, p. 181, &c.). Ce fait n'est pas vraisemblable; mais il étoit de l'intérêt des Monophysites de répandre cette nouvelle capable d'exciter l'envie. Eutychius (t. 2, p. 13), assure que Nestorius mourut la huitième année de son exil, & par conséquent dix années avant le Concile de Calcédoine.

(56) Consultez d'Anville (Mémoire sur l'Egypte, p. 191) Pocock (Description de l'Orient, vol. 1, p. 76), Abulfeda (Descript. Ægypt. p. 14). Voyez aussi Michaelis son Commentateur (not. p. 78 — 83), & le Géographe de Nubie (p. 42), qui cite au douzième siècle les ruines & les cannes de sucre d'Akmim.

ciel, qui tombe également ſur les méchans & ſur les juſtes (57), n'arroſa jamais le lieu où il ſe trouvoit placé. L'humanité peut verſer une larme ſur la deſtinée de Neſtorius; mais pour être juſte, on doit obſerver qu'il avoit approuvé, ou qu'il s'étoit lui-même permis (58) les perſécutions dont il fut la victime.

Héréſie d'Eutyches. A. D. 448.

Après la mort du Primat d'Alexandrie, dont le Pontificat fut de trente-deux ans, les Catholiques ſe livrèrent à l'intempérance de leur zèle, & abusèrent de la victoire (57). La doctrine *Monophyſite*

(57) Eutychius (Annal. t. 2, p. 12), & Grégoire Bar-Hebræus ou Abulpharage (Aſſeman, t. 2, p. 316), repréſentent la crédulité du dixième & du treizième ſiècles.

(58) Nous devons à Evagrius quelques extraits des lettres de Neſtorius; mais ce fanatique, ſans eſprit & d'un caractère dur, inſulte aux ſouffrances de ce Prélat, après en avoir fait un tableau qui auroit dû le toucher.

(59) *Dixi Cyrillum dum viveret, auctoritate ſuâ effeciſſe, ne Eutychianiſmus & Monophyſitarum error in nervum erumperet : idque verum puto.... aliquo.... honeſto modo* παλινῳδίαν *cecinerat.* Le ſavant mais le circonſpect Jablonski ne diſoit pas la vérité toute entière. *Cum*

(une nature incarnée) se prêchoit scrupuleusement dans les églises de l'Egypte & des monastères de l'Orient. La sainteté de Cyrille protégeoit le symbole primitif d'Apollinaire ; & Eutyches son respectable ami, a donné son nom à la Secte la plus opposée à l'hérésie de Nestorius. Eutyches étoit Abbé ou Archimandrite, c'est-à-dire Supérieur de trois cents Moines. Mais les opinions d'un reclus peu versé dans les Lettres n'auroient jamais franchi les bornes de sa cellule, où il avoit sommeillé plus de soixante-dix ans, si le ressentiment ou l'indiscrétion de Flavien, Pontife de Byzance, ne les eût exposées au monde chrétien. Flavien rassembla tout de suite son Synode domestique; la clameur & l'artifice souillèrent les opérations, & on y

---

Cyrillo lenius omnino egi, quam si tecum aut cum aliis rei hujus probe gnaris & æquis rerum æstimatoribus sermones privatos conferrem. (Thesaurus Epistol. La Crozian. t. 1, p. 197, 198); & ce passage éclaircit beaucoup ses Dissertations sur la Controverse excitée par Nestorius.

condamna l'hérétique affoibli par la vieillesse, à qui on surprit une declaration, que le Christ n'avoit pas tiré son corps de la substance de la Vierge Marie. Eutyches appela de ce Décret à un Concile général ; & Chrysaphius, l'Eunuque régnant du Palais, qu'il avoit tenu sur les fonds de baptême, & Dioscore son complice, qui avoit succédé au trône, au symbole, aux talens & aux vices du neveu de Théophile, défendirent sa cause avec vigueur. Le second Synode d'Ephèse fut composé d'après les ordres particuliers de Théodose, de dix Métropolitains & de dix Evêques de chacun des six diocèses de l'Orient : quelques exceptions accordées à la faveur ou au mérite, portèrent à cent trente-cinq le nombre des Pères du Concile ; & le Syrien Barsumas, en qualité de chef & de représentant des Moines, fut invité à prendre séance & à voter avec les successeurs des Apôtres. Mais le despotisme du Patriarche d'Alexandrie viola encore la

Second Concile d'Ephèse. A. D. 449. Août 8 — 11.

liberté des discussions ; les arsenaux de l'Egypte fournirent de nouveau des armes matérielles & des armes spirituelles ; une troupe de vieux Archers Asiatiques servoit sous les ordres de Dioscore, & de redoutables Moines, inaccessibles à la raison ou à la pitié, assiégeoient les portes de la cathédrale. Le Général & les Pères qui sembloient garder la liberté de leurs opinions, souscrivirent le symbole & même les anathêmes de Cyrille ; & l'hérésie des deux natures fut condamnée d'une manière formelle dans la personne & les écrits des hommes les plus éclairés de l'Orient. » Puissent ceux qui divisent » Jésus-Christ être divisés par la glaive ! » Puisse-t-on les mettre en pièces & les » brûler vifs « ! Tel fut le vœu charitable d'un Concile chrétien (60). On recon-

(60) Η ἁγια συνοδος ειπεν, αρον, καυσον Ευσεβιον, ουτος ζων καη, ουτος εις δυο γενηται, ὡς εμερισε μερισθη.... ει τις λεγει δυο αναθεμα D'après les ordres de Dioscore, ceux qui ne purent pousser des cris (βοησαι) étendirent les mains. Au Concile de Calcédoine, les Orientaux dé-

nut sans hésiter l'innocence & la sainteté d'Eutyches; mais les Prélats, & surtout ceux de la Thrace & de l'Asie, ne vouloient pas déposer leur Patriarche, parce qu'il avoit usé ou abusé de sa jurisdiction légitime. Ils embrassèrent les genoux de Dioscore, au moment où il se tenoit avec l'air de la menace sur les degrés de son trône, & ils le conjurèrent de pardonner à son frère, & de respecter sa dignité. » Voulez-vous exciter » une sédition, leur répondit l'impitoyable » ble Prêtre ? où sont les Officiers « ? A ces mots, une troupe furieuse de Moines & de Soldats, armés de bâtons, d'épées & de chaises, se précipita dans l'église; les Evêques, remplis d'effroi, se cachèrent derrière l'autel ou sous les bancs, & comme ils n'avoient pas le zèle du martyre, ils signèrent chacun à leur tour un papier blanc, où l'on écrivit ensuite la

---

savouèrent ces exclamations; mais les Egyptiens déclarérent d'une manière plus conséquente, ταυτα και τοτε ειπομεν και νυν λεγομεν (Concil. t. 4, p. 1012).

condamnation du Pontife de Byzance. Flavien fut au même instant livré aux bêtes de ce spirituel amphithéâtre : les Moines furent excités, par la voix & l'exemple de Barsumas, à venger les injures de Jésus-Christ : on dit que le Patriarche d'Alexandrie outragea, soufletta & foula aux pieds l'Evêque de Constantinople (61). Il est sûr qu'avant d'atteindre le lieu de son exil, la victime expira le trentième jour des blessures & des coups qu'elle avoit reçus à Ephèse. On a dit avec raison que ce second Synode d'Ephèse n'offrit qu'une troupe de voleurs & d'assassins ;

(61) Ελεγε δε (Eusebe, Evêque de Dorylée (τον Φλαβιανον και δειλαιως αναιρεθηναι προς Διοσκορε ωθεμενον τε και λακτιζομενον : & ce témoignage d'Evagrius (l. 2, c. 2), se trouve encore fortifié par l'Historien Zonaras (t. 2, l. 13, p. 44), qui affirme que Dioscore donnoit des coups de pieds comme un onagre ; mais le langage de Liberatus (Brev. c. 12, in. Concil. t. 6, p. 438), est plus circonspect. Et les Actes du Concile de Calcédoine, qui prodiguent les noms de *homicide*, *de Caïn*, &c. ne justifient pas une accusation si grave. Le Moine Barsumas est accusé en particulier — εσφαξε τον μακαριον Φλαυιανον αυτος εστηκε και ελεγε σφαξον. (Concil. t. 4, p. 1413).

au reste, les accusateurs de Dioscore exagérèrent sa violence, afin de diminuer la lâcheté ou l'inconstance de leurs procédés.

Concile de Calcédoine. A. D. 451. Octobre 8 — Novembre 1.

La foi de l'Egypte avoit prévalu; mais le parti vaincu étoit soutenu par le Pape, qui affronta sans terreur les violences d'Attila & de Genseric. Le Synode d'Ephèse n'avoit fait aucune attention au fameux *Tome* ou à la fameuse lettre de Léon sur le mystère de l'incarnation; son autorité & celle de l'Eglise Latine furent insultées dans la personne de ses Légats, qui, échappés avec peine à l'esclavage & à la mort, vinrent raconter la tyrannie de Dioscore & le martyre de Flavien. Le Pape, assemblant son Synode provincial, annulla les procédés irréguliers de celui d'Ephèse; mais cette démarche étant irrégulière aussi, il demanda un Concile général dans les provinces libres & orthodoxes de l'Italie. Du haut de son trône, qui sembloit ne plus dépendre que de lui, le Pontife de

Rome parloit & agissoit sans danger, en qualité de chef des Chrétiens; & Placidia & son fils Valentinien donnoient avec soumission les ordres qu'il désiroit: ils écrivirent au Prince qui gouvernoit l'Orient, de rétablir la paix & l'unité de l'Eglise. L'Eunuque faisoit mouvoir avec la même dextérité le fantôme qui donnoit des loix à cette partie de l'Empire; & sur ses entrefaites, Théodose ne craignit pas de prononcer que l'Eglise étoit déjà paisible & triomphante, & que les justes peines infligées aux Nestoriens, avoient éteint l'incendie dont on craignoit les ravages. Les Grecs seroient peut-être encore attachés à l'hérésie des Monophysites, si le cheval de l'Empereur ne fût pas tombé. Théodose mourut; Pulchérie sa sœur, zélée pour la Foi orthodoxe, succéda au trône avec un mari qui n'avoit de l'autorité que le nom: Chrysaphius fut brûlé vif; Dioscore fut disgracié; on rappela les exilés, & les Evêques d'Orient signèrent le *To-*

me de Léon. Toutefois le projet favori du Pape sur un Concile d'Evêques Latins n'eut pas lieu : il dédaigna de présider le Synode grec, qu'on rassembla à la hâte à Nice, ville de Bythinie ; ses Légats exigèrent d'un ton péremptoire la présence de l'Empereur, & les Pères de ce Concile, déjà fatigués, furent conduits à Calcédoine, où ils se trouvèrent sous les yeux de Marcien & du Sénat de Constantinople. Ils s'assemblèrent dans l'église de Saint Euphémie ; elle étoit située à un quart de mille du Bosphore de Thrace, au sommet d'une colline d'une pente douce mais élevée ; on vantoit ses trois étages comme un prodige d'architecture, & l'immensité de la vue du côté de la terre & du côté de la mer, pourroit faire naître des idées très-religieuses dans l'ame d'un dévot. Six cent trente Evêques se rangèrent dans la nef ; les Légats précédèrent les Patriarches, quoique le troisième d'entre eux ne fût qu'un simple Prêtre ; & on réserva les places d'honneur à vingt

Laïques,

Laïques qui avoient la dignité de Sénateurs ou de Consuls. L'Evangile fut exposé avec appareil au milieu de l'assemblée ; mais les Ministres du Pape & ceux de l'Empereur, qui dominèrent dans les treize séances du Concile de Calcédoine, déterminèrent la règle de la foi (62). Leur intervention arrêta les cris immodérés & les imprécations qui dégradoient la réserve épiscopale. D'après une accusation formelle des Légats, Dioscore fut obligé de descendre de la place qu'il occupoit, & de jouer le rôle d'un criminel déjà con-

(62) Les Actes du Concile de Calcédoine (Concil. t. 4, p. 761 — 2071), comprennent ceux d'Ephèse (p. 890 — 1189), lesquels comprennent aussi le Synode de Constantinople sous Flavien (p. 930 — 1072); & il faut faire un peu d'attention pour discerner ce double entrelacement. Tout ce qui a rapport à Eutyches, à Flavien & à Dioscore, est raconté par Evagrius (l. 1, c. 9 — 12, & l. 2, c. 1, 2, 3, 4), & par Liberatus (Brev. c. 12, 13, 14). Je renvoie encore ici, & presque pour la dernière fois, aux recherches exactes de Tillemont (Mém. Ecclésiast. t. 15, p. 479 — 719). Les Annales de Baronius & de Pagi m'accompagneront plus loin dans le long & pénible voyage que j'ai entrepris.

damné dans l'esprit de ses Juges. Les Orientaux, moins contraires à Nestorius qu'à Cyrille, reçurent les Romains comme leurs libérateurs : la Thrace, le Pont & l'Asie étoient irrités contre le meurtrier de Flavien, & les nouveaux Patriarches de Constantinople & d'Antioche s'assurèrent de leurs places en sacrifiant leur bienfaiteur. Les Evêques de Palestine, de Macédoine & de la Grèce étoient attachés à la doctrine de Cyrille ; mais au milieu des assemblées du Synode, dans la chaleur du combat, les chefs avec leur troupe passèrent de l'aile droite à l'aile gauche, & décidèrent la victoire par leur désertion. Quatre des dix-sept Suffragans qui arrivèrent d'Alexandrie, manquèrent à la parole qu'ils avoient donnée à leur Eglise, & les treize autres se prosternant la face contre terre, implorèrent la clémence du Concile par leurs sanglots & par leurs larmes, & déclarèrent d'une manière pathétique que s'ils cédoient, le Peuple indigné les mas-

ſacreroit à leur retour en Egypte. On laiſſa aux complices de Dioſcore un certain temps pour expier leurs crimes & leur faute, & ils eurent ſoin d'accumuler leurs délits ſur ſa tête : quant à lui, il ne demanda point pardon, il n'eſpéroit pas qu'on lui fît grace ; & ſa modération de ceux qui ſollicitoient une amniſtie générale, fut étouffée par les cris de vengeance que ſe permit la partie victorieuſe. Pour ſauver la réputation de ceux qui avoient embraſſé la cauſe de Dioſcore, on dévoila habilement pluſieurs offenſes dont il étoit ſeul coupable, l'excommunication illégale qu'il avoit prononcée contre le Pape, & ſon refus obſtiné d'obéir aux ordres du Synode ; toutefois on n'eut garde de dire qu'alors il étoit priſonnier. Des témoins racontèrent pluſieurs traits de ſa fierté, de ſon avarice & de ſa cruauté ; & les Prélats apprirent avec horreur que les aumônes de l'égliſe avoient été prodiguées à des danſeuſes, que les proſtituées d'Alexan-

drie entroient dans son palais & même dans ses bains, & que l'infame Pansophie ou Irene étoit publiquement la Concubine du Patriarche (63).

Décrets du Concile de Calcédoine.

D'après ces délits scandaleux, Dioscore fut déposé par le Concile, & banni par l'Empereur. Mais la pureté de sa foi fut déclarée en présence des Pères, & avec leur approbation tacite. Ils supposèrent, plutôt qu'ils ne prononcèrent,

(63) Μαλιϛα ἡ περιβοητος Πανσοφια ἡ καλυμενη Ορεινη (peut-être Ειρηνη), περὶ ἧς καὶ ὁ πολυανθρωπος της Αλεξανδρεων δημος αφηκε φωνην αυτης τε καὶ τȣ ερασȣ μεμνημενος (Concil. t. 4, p. 1276). On trouve un échantillon de l'esprit & de la malice du Peuple dans l'Anthologie grecque (l. 2, c. 5, p. 188. Edit. Wechel.); l'Editeur Brodée n'en a pas connu l'application. Le trait de l'Auteur anonyme de l'Epigramme est assez bon; il confond cette salutation épiscopale, (la paix soit avec vous tous), avec le nom véritable ou corrompu de la Concubine de l'Evêque.

Ειρηνη παντεσσιν ἐπισκοπος ειπεν επελθων,
Πως δυναται πασιν ἣν μονος ενδον εχει;

J'ignore si le Patriarche qui paroît avoir été un amant jaloux, est le Cimon de l'Epigramme précédente, dont Priape lui-même voyoit avec étonnement & avec envie πεος εϛηκος.

l'héréfie d'Eutyches, qui ne fut jamais demandé devant leur Tribunal. Ils demeurèrent confus & en filence, lorfqu'un Monophyfite, jetant à leurs pieds un des volumes de Cyrille, les accufa d'ignorer que fa doctrine & celle du Saint étoient la même. Si on lit de bonne foi les Actes du Concile de Calcédoine, tels que les rapporte le parti orthodoxe (64), on trouvera qu'une majorité confidérable des Evêques adopta la fimple unité du Chrift,

(64) Les Actes du Concile de Calcédoine doivent embarraffer ceux qui refpectent l'infaillibilité des Conciles. Les Evêques qui eurent le plus de crédit dans l'affemblée, avoient des Scribes partiaux ou négligeans, qui difpersèrent leurs copies dans le monde. On trouve dans nos manufcrits grecs cette verfion fauffe & profcrite de εκ των φυσεων (Concil. t. 3, p. 1460). La traduction authentique du Pape Léon ne paroît pas avoir été exécutée; & les modernes verfions latines diffèrent effentiellement de la Vulgate actuelle qui fut revifée (A. D. 550), par Rufticus, Prêtre Romain, d'après les meilleurs manufcrits de l'Ακοιμητοι à Conftantinople (Ducange, C. P. Chriftiana. l. 4, p. 151), célèbre monaftère de Latins, de Grecs & de Syriens. Voyez Concil. t. 4, p. 1959—2049, & Pagi, Critica, t. 2, p. 326, &c.

& l'aveu équivoque qu'il étoit composé *de* ou *d'après* deux natures, pouvoit supposer leur existence antérieure, ou leur confusion subséquente, ou un intervalle dangereux entre la conception de l'homme & l'assomption de Dieu. Les Théologiens de Rome, plus positifs & plus précis, adoptèrent la formule qui blessoit le plus l'oreille des Egyptiens; ils dirent que le Christ existoit *en* deux natures; & cette particule (65) manqua de produire un schisme parmi les Evêques latins. Ils avoient souscrit respectueusement, peut-être avec sincérité, le *Tome* de Léon; mais ils déclarèrent en deux délibérations successives, qu'il n'étoit ni expédient ni légitime de passer les bornes sacrées, posées par les Conciles de Nicée, de Constantinople & d'Ephèse, confor-

(65) Pétau, malgré son microscope, ne présente pas cette particule dans son vrai jour (t. 5, l. 3, c. 5); mais ce subtil Théologien est lui-même effrayé — *ne quis fortasse supervacaneam, & nimis anxiam putet hujus modi vocularum inquisitionem, & ab instituti Theologici gravitate alienam* (p. 124).

mément à l'Ecriture & la Tradition. Ils cédèrent enfin aux importunités de leur Maître. Mais leur Décret, après avoir été ratifié d'une manière ſolemnelle, & reçu avec de grandes acclamations, fut détruit dans la ſeſſion ſuivante, par l'oppoſition des Légats & de leurs partiſans. Un grand nombre d'Evêques s'écrièrent en vain : » La déciſion des Pères eſt orthodoxe & » immuable ! les Hérétiques ſont main- » tenant démaſqués ! anathême aux Neſ- » toriens ! qu'ils ſortent des aſſemblées » du Concile ! qu'ils ſe rendent à Ro- » me (66) «! Les Légats menacèrent, l'Empereur exprimoit ſes volontés d'un ton abſolu, & un comité de dix-huit Evêques prépara un nouveau Décret, que les Pères ſouſcrivirent malgré eux. Sous

(66) Εβοησαν η ὁ ὁρος κρατειτω η απερχομεθα.... οι αντιλεγοντες φανεροι γενωνται, οι αντιλεγοντες Νεστοριανοι εισιν, οι αντιλεγοντες εις Ρωμην απελθωσιν (Concil. t. 4, p. 1449). Evagrius & Liberatus ne montrent ce Concile que ſous un aſpect pacifique, & ils gliſſent diſcrètement ſur les feux *ſuppoſitos cinere doloſo*.

le nom du quatrième Concile général ; on annonça au Monde catholique le Christ en une personne, mais *en* deux natures. On tira une ligne imperceptible entre l'hérésie d'Apollinaire & la doctrine de Saint Cyrille, & les Théologiens tracèrent sur un abyme le chemin du Paradis, & y élevèrent un pont bien étroit & bien glissant. Durant dix siècles d'ignorance & de servitude, l'Europe a reçu ses opinions religieuses de l'oracle du Vatican, & cette doctrine, déjà couverte de la rouille de l'antiquité, a été admise sans contestation dans le symbole des Réformateurs du seizième siècle, qui ont abjuré la suprématie du Pontife de Rome. Le Concile de Calcédoine triompha toujours dans les Eglises Protestantes ; mais le levain de la controverse ne fermenta plus, & les Chretiens de nos jours les plus religieux ne savent pas ce qu'ils croyent touchant le mystère de l'Incarnation, & ne s'embarrassent point de cet objet.

Discorde de l'Orient. A. D. 451 — 482.

Les dispositions des Grecs & des Egyptiens furent bien différentes sous les règnes orthodoxes de Léon & de Marcien. Ces Empereurs dévots appuyèrent le symbole de leur foi (67) de la force des armes & des Edits, & cinq cents Evêques ne rougirent pas de déclarer qu'il étoit permis de soutenir, même par des homicides, les Décrets du Concile de Calcédoine. Les Catholiques observèrent avec satisfaction que le même Concile étoit odieux aux Nestoriens & aux Monophysites (68); mais les Nestoriens

(67) Voyez dans l'Appendice des Actes du Concile de Calcédoine, la confirmation de ce Synode par Marcien (Concil. t. 4, p. 1781 — 1783), les lettres de ce Prince aux Moines d'Alexandrie (p. 1791), à ceux du mont Sinaï (p. 1793), à ceux de Jérusalem & de la Palestine (p. 1798); ses Loix contre les Eutychiens (p. 1809 — 1811 — 1831); la correspondance de Léon avec les Synodes provinciaux; la révolution d'Alexandrie (p. 1835 — 1930).

(68) Photius (ou plutôt Eulogius d'Alexandrie avoue que cette double accusation contre le Pape Léon & son Concile de Calcédoine, paroît bien fondée (Bibliothec. cod. 225, p. 768); il faisoit une double guerre aux ennemis de l'Eglise, & blessoit l'un

étoient moins irrités ou moins puiſſans, & le fanatiſme obſtiné & ſanguinaire des Monophyſites troubla l'Orient. Il y avoit une armée de Moines dans Jéruſalem ; au nom d'une nature incarnée, ils ſe permettoient des vols, des incendies, des meurtres ; du ſang humain ſouilla le ſépulcre de Jéſus-Chriſt, & des rebelles tumultuairement aſſemblés, fermèrent les portes de la ville aux troupes de l'Empereur. Après la condamnation & l'exil de Dioſcore, les Egyptiens regrettèrent leur Père ſpirituel, & deteſtèrent l'uſurpation de ſon ſucceſſeur, qui fut établi par les Pères du Concile de Calcédoine. Ce ſucceſſeur ſe nommoit

---

ou l'autre de ſes ennemis avec les traits de ſon adverſaire καταλληλοις βελεσι τους αντιπαλους επιτρωσκει. Contre Neſtorius, il ſembloit établir le συγχυσις des Monophyſites, contre Eutyches, il ſembloit autoriſer le υποστασιων διαφορα des Neſtoriens. L'Apologiſte dit qu'il faut interpréter d'une manière charitable les actions des Saints ; ſi l'on s'étoit conduit de la même façon à l'égard des Hérétiques, ces Controverſes auroient eu des ſuites moins fâcheuſes.

Proterius ; une garde de deux mille Soldats défendoit ſon trône ; il fit cinq ans la guerre au Peuple d'Alexandrie, & au premier bruit de la mort de Marcien, il fut égorgé par ſon troupeau. Trois jours avant la fête de Pâques, on l'aſſiégea dans la cathédrale, & il fut tué au milieu du baptiſtaire. On livra aux flammes ſon corps mutilé, & on jeta ſes cendres au vent : ce meurtre fut inſpiré par l'apparition d'un prétendu Ange, qui n'étoit autre choſe qu'un Moine ſurnommé Timothée le *Chat* (69), lequel ſuccéda à la dignité & aux opinions de Dioſcore. Le principe & l'abus des repréſailles envenimèrent des deux côtés une ſi odieuſe ſuperſtition ; cette diſpute méthaphyſique couta la vie à des milliers d'hommes (70),

(69) On le ſurnommoit Αιλυρος, d'après ſes expéditions nocturnes. Au milieu des ténèbres, & revêtu d'un déguiſement, il ſe gliſſoit autour des cellules du monaſtère, & adreſſoit à ſes confrères endormis des paroles qu'on prenoit pour des révélations. (Théodor. Lector, l. 1).

(70) Φονους τε τολμηθηναι μυριους, αιματων πληθει μολυνθηναι μη μονον την γην αλλα και αυτον τον αερα. Tel eſt le langage hyperbolique de l'Henoticon.

& les Chrétiens de toutes les classes furent privés des jouissances de la vie sociale & des dons invisibles du baptême & de la sainte communion. Il nous reste de ce temps-là un conte extravagant, qui renferme peut-être une peinture allégorique des fanatiques qui se tourmentoient les uns les autres. » Sous le » Consulat de Venantius & de Celer, » dit un grave Evêque, les habitans d'A» lexandrie & toute l'Egypte furent at» taqués d'une étrange & diabolique fré» nésie; les grands & les petits, les es» claves & les hommes libres, les Moi» nes & le Clergé, tous ceux enfin qui » s'opposèrent au Concile de Calcédoine, » perdirent l'usage de la parole & de la rai» son; ils aboyèrent comme des chiens, & » se mangèrent les mains & les bras (71) «.

L'Henoticon de Zénon. A. D. 481.

Trente années de desordre produisi-

(71) Voyez la Chronique de Victor de Tunnunensis, dans les Lectiones antiquæ de Canisius, réimprimées par Basnage, t. 1, p. 326.

rent à la fin le célèbre HÉNOTICON (72) de l'Empereur Zénon, formulaire qui, sous le règne de Zénon & celui d'Anastase, fut signé par tous les Evêques de l'Orient, qu'on menaça de la dégradation & de l'exil s'ils rejetoient ou s'ils violoient cette loi fondamentale. Le Clergé peut sourire ou gémir, lorsque des Princes laïques s'avisent de déterminer les articles de foi; mais lorsqu'ils se chargent de ce travail, la prévention ou les vues d'intérêt égarent moins leur esprit, & l'autorité du Magistrat ne peut se maintenir que par la concorde du Peuple. C'est dans l'Histoire Ecclésiastique que Zénon paroît moins méprisable, & je n'apperçois aucun venin de l'hérésie manichéenne ou

(72) L'Henoticon a été transcrit par Evagrius (l. 3, c. 13), & traduit par Liberatus (Brev. c. 18). Pagi (Critica, t. 2, p. 411), & Asseman (Bibliothec. Orient. t. 1, p. 343), n'y voyoient aucune hérésie; mais Pétau (Dogmat. Théolog. t. 5, l. 1, c. 13, p. 40), s'est permis une assertion bien étrange, en disant, *Chalcedonensem ascivit*; un de ses ennemis pourroit l'accuser de n'avoir jamais lu l'Henoticon.

eutychienne dans les généreuses paroles d'Anastase, qui regardoit comme une chose indigne d'un Empereur de persécuter les adorateurs du Christ & les Citoyens de Rome. L'Henoticon étonna surtout les Egyptiens; cependant l'œil jaloux de nos Théologiens orthodoxes n'y a pas apperçu la plus petite tache : on y expose d'une manière très-exacte la doctrine catholique sur l'Incarnation, sans adopter ou sans rejeter les termes particuliers ou les opinions des Sectes ennemies. On y prononça un anathême solemnel contre Nestorius & Eutyches, contre tous les Hérétiques qui divisent ou confondent le Christ, ou qui le réduisent à un vain fantôme. Sans entrer dans des explications sur le mot nature, on y confirme respectueusement le systême de Saint Cyrille, la Doctrine des Conciles de Nicée, de Constantinople & d'Ephèse; mais au lieu de se prosterner devant les Décrets du quatrième Concile général, on éluda ce point, en réprouvant toutes les

doctrines contraires, ſi des Docteurs les ont enſeignées à Calcédoine ou ailleurs. Cette expreſſion équivoque pouvoit réunir les amis & les ennemis du Concile de Calcédoine. Les plus raiſonnables d'entre les Chrétiens approuvèrent cette tournure, mais leur raiſon étoit foible & inconſtante ; & l'eſprit véhément de leurs frères mépriſa cette ſoumiſſion, & n'y vit que de la timidité & de la ſervitude. Il étoit difficile de garder une neutralité exacte ſur un ſujet qui abſorboit les penſées & les diſcours des hommes; un livre, un ſermon, une prière rallumoient le feu de la controverſe, & l'animoſité privée des Évêques briſoit & renouoit tour à tour les liens de la communion. Mille nuances d'expreſſions & d'opinions rempliſſoient l'intervalle qui ſe trouvoit entre Neſtorius & Eutyches ; les *Acéphales* (73) d'Egypte &

(73) Voyez Renaudot (Hiſt. Patriarch. Alexan. p. 123 — 131 — 145 — 195 — 247). Ils ſe réconcilièrent par les ſoins de Marc I (A. D. 799 — 819);

les Pontifes de Rome, doués de la même valeur, mais d'une force inégale, se trouvoient aux deux extrémités de l'échelle théologique. Les Acéphales, sans Roi & sans Evêque, étoient, depuis plus de trois siècles, séparés des Patriarches d'Alexandrie, qui avoient accepté la communion de Constantinople, sans exiger une condamnation formelle du Concile de Calcédoine. Les Papes anathématisèrent les Patriarches de Constantinople, qui avoient accepté la communion d'Alexandrie, sans approuver le même Concile d'une manière formelle : leur despotisme inflexible enveloppa dans cette contagion spirituelle les plus orthodoxes des Eglises Grecques ; il nia ou contesta la validité de leurs Sacremens (74);

il fit avoir à leurs Chefs les Evêchés d'Athribis & de Talbà (peut-être Tava. Voyez d'Anville, p. 82); & il donna les Sacremens qui n'avoient pas été conférés faute d'une ordination épiscopale.

(74) *De his quos baptizavit, quoso rdinavit Acacius, majorum traditione confectam & veram, præcipue religiosæ*

on

on le vit fomenter trente-cinq ans le ſchiſme de l'Orient & de l'Occident, juſqu'à l'époque où ils condamnèrent la mémoire de quatre Pontifes de Byzance, qui avoient oſé s'oppoſer à la ſuprématie de Saint Pierre (75). Avant cette époque, le zèle des Prélats rivaux avoit violé la trève mal affermie de Conſtantinople & de l'Egypte. Macedonius, à qui on ſoupçonnoit un ſecret attachement à l'héréſie de Neſtorius, défendit dans la diſ-

ſollicitudini congruam præbemus ſine difficultate medicinam (Gelaſius, in Epiſt. 1. ad Euphemium. Concil. t. 5, p. 286). L'offre d'une médecine prouve la maladie, & beaucup doivent avoir péri avant l'arrivée du Médecin romain. Tillemont lui-même (Mém. Eccléſiaſt. t. 16, p. 372 — 642, &c.), eſt révolté du caractère fier & peu charitable des Papes : ils ſont bien aiſes maintenant, dit-il, d'invoquer Saint Flavien d'Antioche & Saint Elie de Jéruſalem, &c. auxquels ils refuſoient la communion durant leur ſéjour ſur la terre. Mais le Cardinal Baronius eſt ferme & dur comme le rocher de Saint Pierre.

(75) On effaça leurs noms ſur le dyptique de l'Egliſe : *ex venerabili dypticho, in quo piæ memoriæ tranſitum ad cælum habentium epiſcoporum vocabula continentur* (Concil. t. 4, p. 1846). Ce regiſtre eccléſiaſtique équivaloit donc au Livre de Vie.

Le Trisagion & la guerre de Religion, jusqu'à la mort d'Anastase. A. D. 508 — 518.

grace & l'exil, le Concile de Calcédoine.

Au milieu de l'effervescence de ce siècle, la valeur ou même le son d'une syllabe, suffisoit pour troubler la paix de l'Empire. Les Grecs supposèrent que le *Trisagion*(76) (trois fois saint) saint, saint, saint, Dieu Seigneur des armées, est l'hymne que les Anges & les Chérubins répètent continuellement devant le trône de Dieu, hymne qui fut révélé d'une manière miraculeuse à l'église de Constantinople, vers le milieu du cinquième siècle. Les Prêtres d'Antioche y ajoutèrent bientôt par dévotion, » qui a été crucifié pour nous «; cette adresse au Christ seul ou aux trois personnes de la Trinité, peut se justifier d'après les règles de la Théo-

(76) Pétau (Dogmat. Théolog. t. 5, l. 5, c. 2, 3, 4, p. 217 — 225), & Tillemont (Mém. Ecclésiast. t. 14, p. 713, &c. 799), exposent l'histoire & la doctrine du *Trisagion*; durant les douze siècles qui se sont écoulés entre Isaïe & le jeune homme de Saint Proclus, qui fut enlevé au Ciel en présence de l'Evêque & du Peuple de Constantinople, cet hymne avoit été bien perfectionné; le jeune homme entendit ces paroles qui sortoient de la bouche des Anges: » Dieu de sainteté, Saint doué de force, Saint immortel «.

logie ; & les Catholiques de l'Orient & de l'Occident l'ont adoptée peu à peu. Mais un Evêque Monophyſite l'avoit imaginée (77). Cette propoſition d'un ennemi fut d'abord rejetée comme un blaſphême dangereux, & manqua de couter le trône & la vie à l'Empereur Anaſtaſe (78). Le Peuple de Conſtantinople n'avoit aucun principe raiſonnable ſur la liberté ; mais la couleur d'une livrée dans les courſes, & la *couleur* d'un myſtère dans les écoles, lui paroiſſoient une cauſe légitime de rebellion. Les deux côtés du chœur chantoient dans la cathédrale

---

(77) Pierre Gnaphée le *Foulon* (profeſſion qu'il exerçoit dans ſon monaſtère), Patriarche d'Antioche. On trouve des diſcuſſions ſur ſon ennuyeuſe Hiſtoire dans les Annales de Pagi (A. D. 477 — 490), & dans une Diſſertation que M. de Valois a publiée à la fin de ſon Evagrius.

(78) Les traits qui ont rapport aux troubles qu'on vit ſous le règne d'Anaſtaſe, ſe trouvent diſperſés dans les Chroniques de Victor, de Marcellinus & de Théophanes. La dernière n'étoit pas publique au temps de Baronius ; & Pagi, ſon critique, eſt plus détaillé & plus exact.

le Triſagion, avec l'addition ou ſans l'addition dont nous venons de parler; & après avoir épuiſé la force de leurs poumons, ils recouroient aux bâtons & aux pierres qui formoient des argumens plus ſolides*; l'Empereur puniſſoit les agreſſeurs; le Patriarche les défendoit, & dans ce miſérable jeu on expoſoit la couronne & la mître. Une troupe innombrable d'hommes, de femmes & d'enfans rempliſſoit les rues. Des légions de Moines rangés en ordre de bataille, les dirigeoient au combat en criant: » Chrétiens, c'eſt » le jour du martyre, n'abandonnons pas » notre Père ſpirituel; anathême au Ty- » ran Manichéen, il eſt indigne de rè- » gner «. Telles étoient les acclamations des Catholiques. Les galères d'Anaſtaſe repoſoient ſur leurs rames devant le palais, & prêtes à marcher: le Patriarche pardonna enfin à ſon pénitent, & calma les flots de la multitude irritée. Macedonius ne jouit pas long-temps de ſon triomphe, car il fut exilé peu de jours

après ; ſon troupeau recommença encore ſes fureurs ſur la même queſtion, » ſi une perſonne de la Trinité avoit expiré ſur la croix «. Cette importante affaire ſuſpendit la diſcorde à Conſtantinople, entre la faction des bleus & celle des verts, & ſuſpendit l'action de la puiſſance civile & de la puiſſance militaire. Les clefs de la ville & les drapeaux des gardes furent déposés dans le Forum de Conſtantin, qui ſe trouvoit le poſte & le camp principal des Fidèles. Ceux-ci paſſoiënt les jours & les nuits à chanter des hymnes en l'honneur de leur Dieu, ou à piller & à tuer les ſerviteurs de leur Prince. La tête d'un Moine qu'aimoit Anaſtaſe, & qu'on ſurnommoit pour cela l'ami de l'ennemi de la Sainte Trinité, fut portée dans les rues au haut d'une pique ; & les torches enflammées qu'on jeta contre les maiſons des Hérétiques, répandirent l'incendie ſur les édifices qui appartenoient aux perſonnes les plus orthodoxes. On briſa les ſtatues de

l'Empereur; Anastase alla se cacher dans un fauxbourg; il n'en sortit au bout de trois jours que pour implorer la clémence de ses Sujets. Il parut sur le trône du cirque sans diadême & dans la posture d'un suppliant. Les Catholiques recitèrent le Trisagion devant lui : le Prince ayant offert, par la voix d'un héraut, d'abdiquer la pourpre, cette proposition excita leur joie : on les avertit que tous ne pouvant règner, ils devoient d'abord convenir du choix d'un Souverain ; ils trouvèrent cet avis fort bon, & acceptèrent le sang de deux Ministres haïs du Peuple, que leur Maître condamna aux lions sans balancer. Ces séditions furieuses mais passagères furent encouragées par le succès de Vitalien, qui avec une armée de Huns & de Bulgares, Idolâtres pour la plupart, se déclara le champion de la Foi catholique : durant cette pieuse rebellion, il dépeupla la Thrace, il assiégea Constantinople, & extermina soixante-cinq mille Chrétiens : il

continua ſes ravages juſqu'à l'époque où il obtint le rappel des Evêques, la ratification du Concile de Calcédoine & la ſatisfaction que demandoit le Pape. Anaſtaſe mourant ſigna, contre ſon gré, ce traité bien orthodoxe, & l'oncle de Juſtinien en remplit fidèlement les conditions. Telle fut l'iſſue de la première des guerres religieuſes entrepriſes ſous le nom & par les diſciples du Dieu de paix (79).

Première guerre religieuſe. A. D. 514.

Nous avons déjà montré Juſtinien en qualité de Prince, de Conquérant & de

Caractère Théologique de Juſtinien : détails ſur ſon adminiſtration dans les matières de l'Egliſe. A. D. 519 — 565.

(79) Les faits généraux de l'Hiſtoire, depuis le Concile de Calcédoine juſqu'à la mort d'Anaſtaſe, ſont conſignés dans le Breviaire de Liberatus (c. 14 — 19), dans le ſecond & le troiſième Livre d'Evagrius, dans l'extrait des deux Livres de Théodore le Lecteur, dans les Actes des Synodes & les Epîtres des Papes (Concil. t. 5). Les détails de la ſuite ſe trouvent avec quelque déſordre dans les t. 15 & 16 des Mém. Eccléſiaſt. de Tillemont. Je dois faire ici mes adieux à ce guide incomparable, dont la bigoterie eſt contre-balancée par le mérite de l'érudition, par l'exactitude des recherches, par la véracité & par les ſoins ſcrupuleux qu'il met dans les faits les moins importans. La mort l'empêcha de terminer le ſixième ſiècle de l'Egliſe & de l'Empire.

Législateur; il nous reste à tracer le portrait de ce Prince comme Théologien (80); &, ce qui donne une prévention défavorable, son ardeur sur les matières théologiques forme un des traits les plus saillants de son caractère. Il avoit, ainsi que ses Sujets, un grand respect pour les Saints durant leur sejour sur la terre & après leur mort. Son Code & sur-tout ses Novelles, confirment & étendent les priviléges du Clergé; & lorsqu'il s'élevoit une discussion entre un Moine & un Laïque, il étoit disposé à prononcer que la vérité, l'innocence & la justice étoient toujours du côté de l'Eglise. Il paroissoit assidu & exemplaire dans ses dévotions

(80) Les accusations des anecdotes de Procope (c. 11 — 13 — 18 — 27, 28), avec les savantes remarques d'Alleman, sont confirmées plutôt que contredites par les Actes des Conciles, par le quatrième Livre d'Evagrius, & les plaintes de l'Africain Facundus dans son douzième Livre de *tribus capitulis* — *cum videri doctus appetit importune.... spontaneis quæstionibus ecclesiam turbat*. Voyez Procope de Bell. Goth. l. 3, c. 35.

publiques & privées ; ses prières, ses veilles & ses jeûnes annonçoient l'austère pénitence d'un Moine ; l'espoir d'être personnellement inspiré, ou la croyance que le Ciel lui faisoit cette faveur, amusoit son imagination ; il s'étoit assuré de la protection de la Sainte Vierge & de Saint Michel Archange, & il attribua aux secours des Saints Martyrs Cosme & Damien, sa guérison d'une maladie dangereuse. Il remplit la capitale & les provinces des monumens de sa religion (81) ; & quoiqu'on puisse imputer à son goût pour les arts, & à son ostentation, la plus grande partie de ces édifices dispendieux, il parut qu'un sentiment d'amour & de reconnoissance envers ses bienfaiteurs invisibles, aiguillonnoit son zèle. Parmi les titres de ses dignités, le surnom de pieux étoit celui qui lui plaisoit le plus. Les avantages temporels & spirituels de l'Eglise furent l'occupation sérieuse de sa vie, & il sa-

(81) Procope, de Edificiis, l. 1, c. 6, 7, &c. Passim.

crifia souvent les devoirs de père de son pays, à ceux de défenseur de la Foi. Les controverses de son temps se trouvoient analogues à son caractère & à son esprit, & les Professeurs de Théologie devoient rire en secret d'un Prince qui faisoit leur métier & qui négligeoit le sien. » Qu'a-
» vez-vous à craindre de votre Tyran bi-
» got, dit un conspirateur à ses associés, il
» passe les nuits entières dans son cabinet
» désarmé ; il y discute avec des barbes
» grises les pages des volumes ecclésiasti-
» ques (82) «. Il exposa les fruits de ces veilles dans plusieurs Conférences, où on le vit briller comme celui des argumentans qui parloit le plus haut & avec le plus de subtilité ; dans plusieurs Sermons qui, sous le nom d'édits & d'épîtres, annonçoient à l'Empire la théo-

(82) Ὃς δε καθησθαι αφυλακτος ες αει επι λεσχης τινος αωρι νυκτων ὁμου τοις των ἱερεων γερουσιν ασχετον ανακυκλειν τα Χριστιανων λογια σπουδην εχων. Procope de Bell. Goth. l. 3, c. 32. L'Auteur de la Vie de Saint-Eutychius (apud Alleman. ad Procop. Arcan, c. 18), donne le même caractère à Justinien, mais avec l'intention de le louer.

logie du Maître. Tandis que les Barbares envahissoient les provinces, & que les légions victorieuses marchoient sous les drapeaux de Belisaire & de Narsès, le successeur de Trajan, inconnu à ses troupes, se contentoit de vaincre à la tête d'un Synode. S'il eût invité à ces Synodes un homme raisonnable & désintéressé, il auroit pu apprendre, » que les » controverses religieuses sont le fruit » de l'arrogance & de la sottise; que » la véritable piété se montre par le si- » lence & la soumission, d'une manière » plus digne d'éloges; que l'homme » ignorant de sa nature ne doit point » avoir l'audace de scruter la nature de » Dieu, & qu'il nous suffit de savoir » que la puissance & la bonté sont les » attributs de Dieu (83) «.

(83) Procope, qui expose ces sentimens sages & modérés (de Bell. Goth. l. 1, c. 3), est traité pour cela avec bien de la dureté dans la Préface d'Allemannus, qui le met au rang des Chrétiens *politiques* — *sed longe verius hæresium omnium sentinas, prorsusque Atheos*: celui qui recommandoit d'imiter la bonté de

Ses persuasions.

La tolérance n'étoit pas la vertu de son siècle, & l'indulgence envers des rebelles n'a guère été la vertu des Princes. Mais lorsqu'un Souverain s'abaisse à jouer le rôle petit & hargneux d'un Théologien polémique, il est aisément conduit à suppléer par son autorité au défaut de ses argumens, & à châtier sans pitié l'aveuglement pervers de ceux qui ferment les yeux à la lumière de ses démonstrations. Le règne de Justinien présente une scène uniforme quoique variée de persécution, & sur cet objet il semble avoir surpassé ses indolens prédécesseurs dans l'invention & dans l'exécution rigoureuse des Loix. Il n'accordoit que trois mois pour la conversion ou l'exil de tous les Hérétiques (84); & s'il les toléroit quel-

Contre les Hérétiques.

Dieu envers les hommes (ad Hist. Arcan. c. 13), étoit donc un abominable Athée !

(84) Cette alternative intéressante à connoître, a été conservée par Jean Malala (t. 2, p. 63, Edit. Venet. 1733), qui mérite plus de croyance à mesure qu'il approche de la fin de son Ouvrage : après avoir

quefois après ce délai, ſous ſon joug de fer ils ſe trouvoient privés non ſeulement des avantages de la ſociété, mais des droits naturels qui appartenoient à tous les hommes & à tous les Chrétiens. Après quatre cents ans, les Montaniſtes de Phrygie (85) montroient toujours les enthouſiaſmes de perfection & de prophétie que leur avoient inſpirés des hommes & des femmes qui jouoient le rôle d'Apôtres, & qui ſe diſoient les organes du Saint-Eſprit. A l'approche des Prêtres & des Soldats catholiques, ils ſaiſiſſoient avec ardeur la couronne du martyre; le Conciliabule & la Congrégation périſſoient dans les flammes, mais ces fa-

---

fait l'énumération des Neſtoriens & Eutychiens, &c. — *ne expectent*, dit Juſtinien, *ut digni veniâ judicentur: jubemus enim ut.... convicti & aperti hæretici juſtæ & idoneæ animadverſioni ſubjiciantur.* Baronius copie les Edits du Code, & en parle avec éloge (A. D. 527, nº. 39, 40).

(85) Voyez le caractère & les principes des Montaniſts dans Mosheim, de rebus Chriſt. ante Conſtantinum, p. 410 — 424.

natiques ne furent anéantis que trois ſiècles après la mort de leur Tyran. L'égliſe des Ariens à Conſtantinople, protégée par les Goths, avoit bravé la rigueur des Loix. Leurs Prêtres égaloient le Sénat en richeſſes & en magnificence, & l'or & l'argent que leur prit l'avide Juſtinien, furent peut-être revendiqués comme les dépouilles des provinces & les trophées des Barbares. Un petit nombre de Païens qui ſe trouvoient encore dans les claſſes les plus polies & les plus groſſières de la ſociété, excitoit l'indignation des Chrétiens, leſquels ne vouloient peut-être pas qu'aucun étranger fût témoin de leurs querelles inteſtines. L'un des Evêques fut nommé Inquiſiteur de la Foi; & tel fut le zèle de ſes recherches, qu'il découvrit bientôt à la cour & à la ville des Magiſtrats, des gens de Loi, des Médecins & des Sophiſtes attachés à la ſuperſtition des Grecs. On leur déclara fièrement qu'ils devoient choiſir ſans délai entre le déplaiſir de

Des Païens.

Jupiter & celui de Juſtinien, & qu'ils ne pouvoient plus déguiſer leur averſion pour l'Evangile ſous la marque ſcandaleuſe de l'indifférence ou de l'impiété. Le Patricien Photius fut inébranlable, & il paroît qu'il n'eut pas beaucoup d'imitateurs; ayant réſolu de vivre & de mourir comme ſes ancêtres, il ſe perça d'un coup de poignard, & laiſſa au Tyran le triſte plaiſir d'expoſer ignominieuſement ſon corps aux regards du public. Ses frères moins courageux ſe ſoumirent à leur Monarque temporel; ils reçurent le baptême, & s'efforcèrent, par un zèle extraordinaire, d'effacer le ſoupçon ou d'expier le crime de leur idolâtrie. La patrie d'Homère & le théâtre de la guerre de Troye conſervoient les dernières étincelles de la Mythologie des Grecs: l'Inquiſiteur dont nous parlions tout-à-l'heure, découvrit & convertit ſoixante-dix mille Païens en Aſie, dans la Phrygie, la Lydie & la Carie. On bâtit quatre-vingt-ſeize égliſes pour ſes Néophytes; & la

pieuse munificence de Justinien donna des vêtemens de toile, des bibles, des liturgies & des vases d'or & d'argent (86).
Des Juifs. Les Juifs qu'on avoit dépouillés peu à peu de leurs priviléges, se trouvèrent sous le joug, après une Loi qui les forçoit à célébrer la Pâque le même jour que les Chrétiens (87). Ils durent se plaindre avec d'autant plus de raison, que les Catholiques eux-mêmes n'étoient pas d'accord sur les calculs astronomiques du Souverain. Les habitans de Constan-

(86) Théophan. Chron. p. 153. Le Monophysite Jean, Evêque d'Asie, est un témoin d'autant plus admissible sur cette opération, qu'il y fut employé par l'Empereur. (Asseman. Bibliothec. Oriental. t. 2. p. 85).

(87) Comparez Procope (Hist. Arcan. c. 28, & les notes d'Alleman), avec Théophanès (Chron. p. 190). Le Concile de Nicée avoit chargé le Patriarche, ou plutôt les Astronomes d'Alexandrie, de la proclamation annuelle de la Pâque; & il nous reste plusieurs des Epîtres de Saint Cyrille sur cette solemnité. Depuis le règne du Monophytisme en Egypte, un préjugé aussi peu raisonnable que celui qui, parmi les Protestans, s'est si long-temps opposé à la réception du style Grégorien, arrêtoit les Catholiques.

tinople

tinople commencèrent le carême huit jours avant l'époque fixée par l'Empereur, & ils avoient eu le plaisir de jeûner sept jours, durant lesquels on avoit vendu de la viande dans les marchés par l'autorité du Prince. Les Samaritains de la Palestine (88) formoient une race bâtarde, une Secte équivoque; les Païens les traitoient de Juifs, les Juifs de Schismatiques, & les Chrétiens d'Idolâtres. Ce qu'ils regardoient comme une abomination, la croix étoit déjà établie sur la sainte montagne de Garizim (89). Mais la persécution de Justinien ne leur laissa que l'alternative du baptême ou de

(88) Voyez sur la Religion & l'Histoire des Samaritains, l'Histoire des Juifs par Basnage, ouvrage savant & impartial.

(89) Sichem, Neapolis, Naplous, qui est la résidence ancienne & moderne des Samaritans, se trouve dans une vallée entre le stérile Ebal, le mont des Malédictions au nord, & le fertile Garizim, ou le mont des Malédictions au sud, à dix ou onze heures de chemin de Jérusalem. Voyez Maundrell, Journey From Aleppo, &c. p. 59 — 63.

la rebellion : ils se montrèrent en armes sous les drapeaux d'un Chef déſeſpéré ; & pour ſe venger du mal qu'on leur avoit fait, ils attentèrent à la vie, à la propriété & aux égliſes d'un Peuple ſans défenſe. Les troupes de l'Orient les ſubjuguèrent à la fin : il y en eut vingt mille de maſſacrés ; vingt mille autres furent vendus par les Arabes aux Infidèles de la Perſe & de l'Inde, & les reſtes de cette malheureuſe nation expièrent le crime de trahiſon par le péché d'hypocriſie. On a calculé que la guerre des Samaritains couta la vie à cent mille Sujets de l'Empire (90), & qu'elle fit un affreux déſert d'une province fertile. Mais dans le ſymbole de Juſtinien, on pouvoit ſans crime égorger les Mécréans, & il employa le

(90) Procope, Anecdot. c. 11. Théophanes, Chron. p. 152. Jean Malala, t. 2, p. 62. Je me ſouviens d'avoir lu cette obſervation, moitié philoſophique, moitié ſuperſtitieuſe, que la province dévaſtée par le bigotiſme de Juſtinien, fut celle par où les Muſulmans pénétrèrent dans l'Empire.

fer & la flamme pour établir l'unité de la Foi chrétienne (91).

Avec de pareils ſentimens, il falloit du moins avoir toujours raiſon. Durant les premières années de ſon adminiſtration, il ſignala ſon zèle, en qualité de diſciple & de protecteur de la Foi orthodoxe. La réconciliation des Grecs & des Latins fit du *Tome* de Saint Léon le ſymbole de l'Empereur & de l'Empire; les Neſtoriens & les Eutychiens étoient des deux côtés en proie au glaive à double tranchant de la perſécution; & les quatre Conciles de Nicée, de Conſtantinople, d'Ephèſe & de *Calcédoine* furent ratifiés par le code d'un Légiſlateur catholique (92). Mais tandis que

Son orthodoxie.

(91) Les expreſſions de Procope ſont remarquables : ου γαρ οι εδοκει φονος ανθρωπον ειναι, ην γε μη της αυτου δοξης οι τελευτωντες τυχοιεν οντες. Anecdotes, c. 13.

(92) Voyez la Chronique de Victor, p. 328, & la dépoſition originale des Loix de Juſtinien. Durant les premières années du règne de Juſtinien, Baronius eſt de très-bonne humeur avec l'Empereur, qui careſſa les Papes juſqu'au moment où il les tint ſous ſon pouvoir.

Justinien ne négligeoit rien pour maintenir l'uniformité de la foi & du culte, sa femme Théodora, qui, malgré ses vices, montroit de la dévotion, avoit écouté les prédications Monophysites; & les ennemis publics ou secrets de l'Eglise se ranimèrent & se multiplièrent sous la protection de l'Impératrice. Une discorde spirituelle troubloit la capitale, le palais & le lit nuptial; mais la sincérité de Justinien & de Théodora étoit si douteuse, que plusieurs personnes imputoient leur querelle apparente à une ligue secrète contre la Religion & le bonheur du Peuple (93). La fameuse dispute des *trois Chapitres* (94), qui a rem-

Les trois Chapitres. A. D. 532 — 698.

(93) Procope, Anecdotes, c. 13; Evagrius, l. 4, c. 10. Si l'Historien Ecclésiastique n'avoit pas lu l'Historien secret, leur soupçon commun prouve du moins la haine générale.

(94) Voyez sur les trois Chapitres, les Actes originaux du cinquième Concile général tenu à Constantinople; on y trouve beaucoup de faits authentiques, mais sans utilité (Concil. t. 6, p. 1 — 419). Evagrius, Auteur grec, est plus détaillé & plus exact (l. 4,

pli plus de volumes qu'elle ne méritoit de lignes, annonce bien cet esprit d'astuce & de mauvaise foi. Trois siècles s'étoient écoulés depuis que le corps d'Origènes (95) avoit été la pâture des vers : son ame, dont il avoit cru la préexistence, étoit auprès de son Créateur, mais les Moines de la Palestine lisoient avidement ses écrits. L'œil perçant de Justinien y apperçut plus de dix erreurs

c. 38), que les trois Africains zélés, Facundus (dans ses douze Livres *de tribus capitulis*, que Sirmond a publiés d'une manière très-correcte), Liberatus (dans son Breviarum, c. 22, 23, 24), & Victor Tununensis, dans sa Chronique (in t. 1. Antiq. Lect. Canisii, p. 330 — 334). Le *Liber Pontificalis*, ou Anastasius (*in Vigilio*, *Pelagio*, &c.), est original. Le Lecteur moderne tirera quelques lumières de Dupin (Bibliothec. Ecclésiast. t. 5, p. 189 — 207), & de Basnage (Hist. de l'Eglise, t. 1, p. 519 — 541); mais le dernier déprécie trop l'autorité & le caractère des Papes.

(95) Origènes avoit en effet trop de propension à imiter le πλανη & le ἀδολεσχια des anciens Philosophes (Justinien ad Mennam, in Concil. t. 6, p. 356); ses opinions modérées s'accordoient mal avec le zèle de l'Eglise, & on le trouva coupable de l'hérésie de raison.

de Métaphysique, & le Docteur de la primitive Eglise fut devoué par le Clergé à *l'éternité* du feu de l'Enfer, qu'il n'avoit pas voulu admettre. Sous le masque de cette condamnation, on portoit un coup perfide au Concile de Calcédoine. Les Pères avoient entendus sans impatience l'éloge de Théodore de Mopsueste (96), & leur justice ou leur indulgence avoit rendu la communion des Fidèles à Théodoret de Cyrrhe & à Ibas d'Edesse. Mais l'accusation d'hérésie laissoit une tache sur les noms de ces Evêques de l'Orient. Le premier avoit été le Maître de Nestorius, & les deux autres étoient les amis de cet Hérétique : les passages les plus suspects de leurs écrits furent

(96) Basnage (Præfat. p. 11 — 14, ad t. 1. Antiq. Lect. Canis.), a très-bien balancé le crime ou l'innocence de Théodore de Mopsueste : s'il composa dix mille volumes, la charité exige qu'on lui passe dix mille erreurs. Il se trouve, sans ses deux confrères, dans les Catalogues d'Hérésiarques qu'on a formés après lui ; & Asseman (Bibliothec. Orient. t. 4, p. 203 — 207), justifie ce Décret.

dénoncés ſous le titre des *trois Chapitres*, & la flétriſſure de leur mémoire devoit compromettre l'honneur d'un Concile, dont le monde catholique prononçoit le nom avec reſpect. Il eſt permis de douter; de déſaprouver les vices des condamnations après la mort; car enfin, en raiſonnant pour un moment d'après l'hypothèſe des Matérialiſtes, ſi ces Evêques innocens ou coupables ſe trouvoient anéantis dans la nuit éternelle, le bruit qu'on faiſoit ſur leur tombeau un ſiècle après l'époque où ils rendirent le dernier ſoupir, ne pouvoit les éveiller; ſi, dans une autre hypothèſe, ils étoient déjà dans les mains du Démon, l'homme ne pouvoit plus ni aggraver ni calmer leurs tourmens; & enfin s'ils jouiſſoient, dans la ſociété des Saints & des Anges, de la récompenſe due à leur piété, ils devoient ſourire de la vaine fureur des inſectes théologiques qui rampoient encore ſur la ſurface de la terre. L'Empereur des Romains, qui ſe mon-

troit le plus acharné de ces insectes, dardoit son aiguillon & lançoit son venin, peut-être sans appercevoir les motifs de Théodora & des Ecclésiastiques de sa faction. Les victimes n'étoient plus soumises à son pouvoir, & ses Edits, avec toute la véhémence de leur style, ne pouvoient que proclamer leur damnation, & inviter le Clergé de l'Orient à se réunir à lui pour les accabler d'imprécations & d'anathêmes. Les Prélats de l'Orient hésitèrent à se réunir à leur Souverain sur cet objet; le cinquième Concile général, auquel assistèrent trois Patriarches & cent soixante-cinq Evêques, se tint à Constantinople, & les auteurs ainsi que les défenseurs des trois Chapitres, furent séparés de la communion des Saints, & livrés solemnellement au Prince des ténèbres. Les Eglises Latines furent plus jalouses de l'honneur de Léon & de celui du Concile de Calcédoine; & s'ils avoient combattu sous l'étendard de Rome, ainsi qu'ils le fai-

Cinquième Concile général, ou le deuxième de Constantinople. A. D. 553. Mai 4 — Juin 2.

ſoient ordinairement, ils auroient peut-être dicté la loi dans la cauſe de la raiſon & de l'humanité; mais leur Chef étoit captif & au pouvoir de l'ennemi; le trône de Saint Pierre déshonoré par la ſimonie, fut trahi par la lâcheté de Vigile, qui, après une lutte longue & inconſéquente, ſe ſoumit au deſpotiſme de Juſtinien & aux ſophiſmes des Grecs. Son apoſtaſie excita l'indignation des Latins, & on ne trouva que deux Evêques qui vouluſſent ordonner Pélage, ſon diacre & ſon ſucceſſeur. Au reſte, la perſévérance des Papes transféra peu à peu à leurs adverſaires la dénomination de Schiſmatiques: les Egliſes d'Illyrie, d'Afrique & d'Italie étoient opprimées par les puiſſances civile & eccléſiaſtique qui employoient les troupes (97); les

(97) Voyez les plaintes de Liberatus & de Victor, & les exhortations du Pape Pélage au vainqueur & à l'Exarque de l'Italie. *Schiſma per poteſtates publicas opprimatur*, &c. (Concil. t. 6, p. 467, &c.). On gardoit une armée pour étouffer la ſédition d'une ville

Barbares éloignés suivoient la doctrine du Vatican, & en moins d'un siècle le schisme des trois Chapitres expira dans un canton obscur de la province Vénétienne (98). Mais le mécontentement des Italiens, causé par cette querelle de Religion, avoit déjà facilité les conquêtes des Lombards, & les Romains eux-mêmes étoient habitués à suspecter la foi, & à détester l'administration du Souverain de Bizance.

Hérésie de Justinien. A. D. 564.

Justinien ne savoit ni fixer ses opinions, ni celles de ses Sujets, & sur ce point il ne fut ni ferme ni conséquent.

---

d'Illyrie. Voyez Procope (de Bell. Goth. l. 4, c. 25): ὧν περ ἕνεκα σφισιν αὐτοῖς οἱ Χριστιανοὶ διαμάχονται. Il semble promettre une Histoire de l'Eglise, elle eût été curieuse & impartiale.

(98) Le Pape Honorius réconcilia avec l'Eglise (A. D. 638) les Evêques du Patriarchat d'Aquilée (Muratori, Annali d'Italia, t. 5, p. 376), mais ils devinrent relaps ; & ce Schisme ne s'éteignit définitivement qu'en 698. Quatorze années auparavant, l'Eglise d'Espagne avoit gardé un silence dédaigneux sur le cinquième Concile général. (XIII. Concil. Toletan. in Concil. t. 7, p. 487 — 494).

Durant ſa jeuneſſe, on l'offenſoit en s'écartant le moins du monde de la ligne orthodoxe; il devint hérétique dans ſa vieilleſſe; les Jacobites & les Catholiques ſe ſcandalisèrent lorſqu'il déclara que le corps du Chriſt étoit incorruptible, & que ſon humanité n'éprouva jamais les beſoins & les infirmités qui ſont la ſuite de notre mortelle exiſtence. Cette opinion ſe trouve dans ſes derniers Edits; à l'époque de ſa mort, qui arriva bien à propos, le Clergé avoit refuſé d'y ſouſcrire, le Prince ſe diſpoſoit à commencer une perſécution, & le Peuple étoit diſpoſé à la ſouffrir ou à oppoſer de la réſiſtance. Un Evêque de Trèves, qui ſe voyoit hors des atteintes du Monarque de l'Orient, lui adreſſa des remontrances pleines de hardieſſe ». Très-
» gracieux Juſtinien, lui dit-il, ſouve-
» nez-vous de votre baptême & du
» ſymbole de votre foi! & ne désho-
» norez pas vos cheveux blancs par une
» héréſie. Rappelez vos pères de l'exil,

» & retirez vos adhérens du chemin de » la perdition. Vous devez savoir que » l'Italie & la Gaule, l'Espagne & l'Afri- » que déplorent déjà votre chute, en » disant anathême à votre nom. Si vous » ne retractez pas sans délai ce que » vous avez enseigné, si vous ne décla- » rez pas hautement : je suis tombé » dans l'erreur, j'ai péché, anathême » à Nestorius, anathême à Eutyches, » vous vous dévouez à ces flammes qui » les consumeront éternellement (99) ». Justinien mourut sans se rétracter. Sa mort rétablit à quelques égards la paix de l'Eglise, & ce qui est rare, & ce qui fut un bonheur, le règne de ses quatre successeurs, Justin, Tibere, Maurice &

---

(99) Nicetius, Evêque de Trèves (Concil. t. 6, p. 511 — 513). Son refus de condamner les trois Chapitres, le sépara de la communion des quatre Patriarches, ainsi que la plupart des Prélats de l'Eglise Gallicane (Gregor. Epist. l. 7, Epist. 5, in Concil. t. 6, p. 1007). Baronius prononce presque la damnation de Justinien (A. D. 565, n°. 6).

Phocas, ne jouent aucun rôle dans l'Histoire Ecclésiastique de l'Orient (100).

La Controverse Monothélite. A. D. 629.

C'est sur nous-mêmes que le sens & la raison sont le moins capables de s'exercer; notre œil est de tous les objets le plus inaccessible à notre vue, & rien n'échappe à notre pensée autant que les opérations de notre ame; toutefois nous pensons & même nous sentons qu'*une volonté*, c'est-à-dire un seul principe d'action est essentiel à un être raisonnable & sensible. Lorsque Héraclius revint de la guerre de Perse, ce héros orthodoxe demanda aux Evêques, si une volonté simple ou une volonté double animoit le Christ, formant une seule personne mais deux natures, qu'il adoroit. Ils répondirent qu'une seule volonté animoit le Christ; & l'Empereur espèra que cette doctrine, qui certainement ne fai-

(100) Evagrius, après avoir raconté la dernière héréſie de Justinien (l. 4. c. 39, 40, 41), & l'Edit de son successeur (l. 5, c. 3), remplit son Histoire d'évènemens civils & non pas ecclésiastiques.

ſoit point de mal, & qui paroiſſoit être la vraie, puiſqu'elle étoit enſeignée par les Neſtoriens eux-mêmes (101), rameneroit les Jacobites de l'Egypte & de la Syrie. On l'eſſaya, mais en vain, & ceux des Catholiques qui avoient de la timidité, ainſi que ceux qui avoient de l'ardeur, déſapprouvèrent l'apparence d'une retraite devant un ennemi ſubtil & audacieux. Les Orthodoxes qui dominoient alors, inventèrent de nouvelles formules, de nouveaux argumens & de nouvelles interprétations : ils donnèrent une énergie propre & diſtincte aux deux na-

---

(101) La Croze (Chriſtianiſme des Indes, t. 1, p. 19, 20), a remarqué cette doctrine extraordinaire & peut-être inconſéquente des Neſtoriens ; elle eſt expoſée plus en détail par Abulpharage (Bibliot. Orient. t. 2, p. 292, Hiſt. Dynaſt. p. 91, verſ. lat. Pocock), & par Aſſeman (t. 4, p. 218); ils ſemblent ignorer qu'ils pouvoient alléguer l'autorité poſitive de l'Ecthèſe. Ὁ μιαρος Νεςοριος καιπερ διαιρων την θειαν τȣ Κυριȣ ενανθρωπησιν, ϗ δυο εισαγων υιȣς (le reproche ordinaire des Monophyſites), δυο θεληματα τουτων ειπειν ȣκ ετολμησε, τȣναντιον δε ταυτο βȣλιαν των... δυο προσωπων εδοξασε (Concil. t. 7, p, 205).

tures du Christ : la différence devint imperceptible, lorsqu'ils avouèrent que la volonté humaine & la volonté divine étoient invariablement la même (102). La maladie s'annonça par les symptomes ordinaires ; les Prêtres Grecs, comme s'ils eussent été rassasiés par l'interminable controverse sur l'Incarnation, donnèrent de bons conseils au Prince & au Peuple. Ils se déclarèrent MONOTHELITES, (défenseurs d'une seule volonté) ; mais ils traitèrent le mot de nouveau & la question de superflue, & recommandèrent un silence religieux, qu'ils dirent être ce qu'il y avoit de plus conforme à la prudence & à la charité de l'Evangile. Cette loi de silence fut établie succes-

(102) Voyez la doctrine orthodoxe dans Pétau (Dogm. Théol. t. 5, l. 9, c, 6—10, p. 433—447). Toutes les profondeurs de cette controverse se trouvent dans le Dialogue grec, entre Maximus & Pyrrhus (ad calcem, t. 8. Annal. Baron. p. 755—794), qui raconte une conférence qui avoit eu lieu, & qui montre une conversion qui avoit eu peu de durée.

L'Ecthèse de Héraclius. A. D. 639. Le Type de Constans. A. D. 648.

sivement par l'Ecthèse, ou l'exposition de Héraclius, & le *Type* ou le formulaire de la foi de Constans son petit-fils (103) ; & les quatre Patriarches de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie & d'Antioche souscrivirent ces Edits du Prince avec joie ou avec répugnance. Mais l'Evêque & les Moines de Jérusalem sonnèrent l'alarme : les Eglises Latines apperçurent une erreur cachée dans les paroles, ou même dans le silence des Grecs, & l'obéissance du Pape Honorius aux ordres de son Souverain, fut rétractée ou censurée par l'ignorance plus audacieuse de ses successeurs. Ils condamnèrent l'exécrable & abominable hérésie des Monothélites, qui ranimoient

(103) *Impiissimam Ecthesim... scelerosum Typum* (Concil. t. 7, p. 366), *Diabolica operationis genimina* (peut-être *germina*, ou autrement le mot grec γεννηματα de l'original (Concil. p. 363, 364) : telles sont les expressions du dix-huitième Anathême. L'Epître de Martin à Amandus, l'un des Evêques de la Gaule, traite avec la même virulence les Monothélites & leur hérésie (p. 392).

les

les erreurs de Manès, d'Apollinaire, d'Eutychès, &c. ils signèrent sur le tombeau de Saint Pierre, le Décret d'excommunication; l'encre qu'ils employèrent contenoit du vin du Sacrement, c'est-à-dire, du sang de Jésus-Christ; & ils n'oublièrent aucunes des cérémonies qui pouvoient remplir d'horreur ou d'effroi l'ame des superstitieux. En qualité de Chef de l'Eglise d'Occident, le Pape Martin & le Concile de Latran anathématisèrent le silence perfide des Grecs : cent cinq Evêques d'Italie, la plupart sujets de Constans, ne craignirent pas de rejeter son *Type* odieux & *l'Ecthèse* impie de son grand-père, & de confondre les auteurs & leurs adhérens, avec vingt-un hérétiques reconnus, qu'on traitoit d'apostats & d'organes du Démon. Le Prince le plus soumis à l'Eglise n'auroit pas laissé une telle offense impunie. Le Pape Martin termina sa carrière sur la côte déserte de la Chersonèse Taurique, & on coupa la langue

& la main droite à l'Abbé Maxime son oracle (104). Mais ils transmirent leur obstination à leurs successeurs : le triomphe des Latins les vengea de la défaite qu'ils venoient d'éprouver, & fit oublier l'opprobre des trois Chapitres. Les Synodes de Rome furent confirmés par le sixième Concile général, tenu à Constantinople dans le palais & sous les yeux de Héraclius, qui se montroit un nouveau Constantin. Le Néophyte royal convertit le Pontife de Byzance & la pluralité des Evêques (105) ; les Diffidens

Sixième Concile général ; le second de Constantinople.

A. D. 680. Nov. 7. A. D. 681. Sept. 16.

(104) Les maux qu'eurent à souffrir Martin & Maxime, sont décrits avec une simplicité pathétique dans leurs Lettres originales & dans les Actes des Conciles (Concil. t. 7, p. 63 — 78, Baronius, Annal. Ecclésiast. A. D. 656, n°. 2, & Annos subsequent). Au reste, le châtiment de leur désobéissance ἐξορία & σωματος αικισμος avoit été annoncé dans le Type de Constans (Concil. t. 7, p. 240).

(105) Eutychius (Annal. t. 2, p. 368), suppose très-fautivement que les cent vingt-quatre Evêques du Synode Romain se transportèrent à Constantinople, & en les ajoutant aux cent soixante-huit Grecs, il compose ainsi le sixième Concile général de deux cent quatre-vingt douze Pères.

& Macaire d'Antioche leur chef, furent condamnés aux peines ſpirituelles & temporelles décernées contre l'héréſie; l'Orient voulut bien recevoir les leçons de l'Occident, & on régla définitivement le ſymbole de la Foi, qui apprend aux Catholiques de tous les âges que la perſonne de Jéſus-Chriſt réuniſſoit deux volontés ou deux énergies. Deux Prêtres, un Diacre & trois Evêques repréſentèrent la majeſté du Pape & celle du Synode Romain. Mais ces obſcurs Théologiens de l'Italie n'avoient point de troupes pour ſoutenir leurs opinions, point de tréſors pour acheter des partiſans, & point d'éloquence pour faire des proſélytes; & j'ignore par quelle adreſſe ils purent déterminer l'Empereur des Grecs à abjurer le Cathéchiſme de ſon enfance, & à perſécuter la religion de ſes aïeux. Les Moines & le Peuple de Conſtantinople (106) favoriſoient la doc-

(106) Conſtans, attaché à la doctrine des Monothélites, étoit haï de tous δια τοι ταυτα (dit Théophanes,

trine du Concile de Latran, qui est en effet la plus raisonnable des deux; & ce soupçon est autorisé par la modération peu naturelle du Clergé grec, leque, dans cette querelle, parut sentir sa foiblesse. Tandis que le Synode discutoit la question, un Fanatique proposa un expédient plus court, celui de ressusciter un mort; les Prélats assistèrent à l'expérience : tout le monde s'étant récrié sur le non succès, il en résulta que les passions & les préjugés de la multitude n'étoient pas du parti des Monothélites. Sous la génération suivante, lorsque le fils de Constantin fut déposé & massacré par le disciple de Macaire, ils goûtèrent le plaisir de la vengeance & de la domination ; le simulacre ou le monument du sixième Concile Œcuménique fut effacé, & les actes originaux de ce

Chron. p. 292) εμισισθη σφοδρα παρα παντων. Lorsque le Moine Monothélite échoua dans le miracle qu'il avoit entrepris, le Peuple s'écria : ὁ λαος ανιβοησε (Concil. t. 7, p. 1032), mais ce fut une émotion naturelle & passagère, & je dois craindre que la dernière n'ait été une anticipation d'orthodoxie dans le bon Peuple de Constantinople.

Tribunal eccléſiaſtique livrés aux flammes. Mais dès la ſeconde année de ſon règne, leur protecteur fut précipité du trône ; les Evêques de l'Orient furent affranchis de cette conformité, qu'ils avoient adoptée par occaſion ; la foi de l'Egliſe Romaine fut rétablie ſur des baſes plus ſolides par les ſucceſſeurs orthodoxes de Bardanes, & la diſpute plus populaire & plus ſenſible, ſur le culte des images, fit oublier les beaux problêmes ſur l'Incarnation (107).

Union des Egliſes Grecques & Latines.

Avant la fin du ſoixante-dixième ſiècle, le dogme de l'Incarnation, établi à Rome & à Conſtantinople, fut prêché juſque dans les iſles de la Bretagne &

(107) L'Hiſtoire du Monothéliſme ſe trouve dans les Actes des Conciles de Rome (t. 7, p. 77 — 395, 601 — 608), & de Conſtantinople (p. 609 — 1429). Baronius a tiré quelques documens originaux de la Bibliothèque du Vatican ; & les ſoigneuſes recherches de Pagi ont rectifié ſa Chronologie. Dupin (Bibliothec. Eccléſiaſt. t. 6, p. 57 — 71), & Baſnage (Hiſt. de l'Egliſe, t. 1, p. 541 — 555), en donnent un abrégé qui eſt aſſez bon.

de l'Irlande (108) : tous les Chrétiens qui avoient adopté la Langue grecque ou la Langue latine pour la Liturgie, adoptoient les mêmes idées, ou plutôt répétoient les mêmes paroles. Leur nombre

---

(108) Dans le Concile de Latran de 679, Wilfrid, Evêque Anglo-Saxon, signa *pro omni Aquilonati parte Britanniæ & Hyberniæ, quæ ab Anglorum & Brittonum, necnon Scotorum & Pictorum gentibus colebantur* (Eddius, in. vit. S. Wilfrid. c. 31, apud Pagi, Critica, t. 3, p. 88). Théodore (*magnæ insulæ Britanniæ Archiepiscopus & Philosophus*), fut attendu long-temps à Rome (Concil. t. 7, p. 714); mais il se contenta de tenir (A. D. 680) son Synode provincial à Hatfield, où il reçut les Décrets du Pape Martin & du premier Concile de Latran contre les Monothélites (Concil. t. 7, p. 597, &c). Théodore, Moine de Tarse en Cilicie, avoit été nommé à la primatie de la Bretagne par le Pape Vitalien (A. D. 668). Voyez Baronius, & Pagi, qui avoit de l'estime pour sa littérature & sa piété, mais qui se défioit de son caractère national — *ne quid contrarium veritati fidei, Græcorum more in ecclesiam, cui præesset introduceret.* Le Cilicien fut envoyé de Rome à Cantorbery, sous la tutelle d'un guide Africain (Bedæ, Hist. Ecclésiast. Anglorum, l. 4, c. 1). Il adhéra à la doctrine romaine; & le même dogme de l'Incarnation s'est transmis sans altération de Théodore aux Primats des temps modernes, qui, peut-être, s'occupent rarement de ce mystère abstrait.

& l'éclat qu'ils jetoient alors, leur donnoient une ſorte de titre au ſurnom de Catholiques ; mais en Orient on les déſignoit par le nom moins honorable de *Melchites* ou de Royaliſtes (109), c'eſt-à-dire, d'hommes dont la foi, au lieu de repoſer ſur la baſe de l'écriture, de la raiſon ou de la tradition, avoit été établie, & ſe trouvoit encore maintenue par la puiſſance arbitraire d'un Monarque temporel. Leurs adverſaires pouvoient citer les mots des Pères du Concile de Conſtantinople, qui ſe déclarèrent les eſclaves du Prince, & ils pouvoient raconter avec une joie maligne combien l'Empereur Marcien &

(109) Ce nom inconnu juſqu'au dixième ſiècle paroît avoir une origine ſyriaque. Il fut inventé par les Jacobites, & adopté avec ardeur par les Neſtoriens & les Muſulmans ; mais les Catholiques le prirent ſans rougir, & on le trouve ſouvent dans les Annales d'Eutychius (Aſſeman. Bibliothec. Orient. t. 2, p. 507, &c. t. 3, p. 355. Renaudot. Hiſt. Patriarch. Alexandrin. p. 119). Ημεις δουλοι του βασιλεως, fut l'acclamation des Pères du Concile de Conſtantinople (Concil. t. 7, p. 765).

ſon épouſe avoient influé ſur les Décrets du Concile de Calcédoine. Une faction dominante rappelle ſans ceſſe le devoir de la ſoumiſſion, & il n'eſt pas moins naturel que les Diſſidens ſentent & réclament les principes de la liberté. Sous la verge de la perſécution, les Neſtoriens & les Monophyſites devinrent des rebelles & des fugitifs, & les alliés de Rome, les plus anciens & les plus utiles, apprirent à regarder l'Empereur, non pas comme le chef, mais comme l'ennemi des Chrétiens. La Langue, ce grand mobile qui réunit ou ſépare les diverſes Tribus du genre humain, diſtingua bientôt les Sectaires de l'Orient, au moyen d'un ſigne particulier & continuel, qui anéantit tout commerce & tout eſpoir de réconciliation. La longue domination des Grecs, leurs colonies & ſur-tout leur éloquence avoient répandu un idiome, qui eſt ſans doute le plus parfait de tous ceux qu'ont inventés les hommes. Mais le corps du Peuple dans la Syrie & en

Séparation perpétuelle des Sectes de l'Orient.

Egypte se servoit encore de la Langue nationale, avec cette différence toutefois que les Paysans grossiers & sans lettres parloient le cophte, tandis que dans les sujets les plus relevés de la poésie & de la dialectique, on se servoit du syriaque (110), depuis les montagnes de l'Assyrie jusqu'à la mer rouge. L'idiome corrompu & le faux savoir des Grecs infectoient l'Arménie & l'Abyssinie, & leurs langues barbares qui ont revécu dans les études de l'Europe moderne, étoient inintelligibles pour les habitans de l'Empire Romain. Le syriaque & le cophte, l'arménien

(110) Le syriaque, que les Naturels de la Syrie regardent comme la Langue primitive, avoit trois dialectes; 1°. *l'Arameen*, qu'on parloit à Edesse & dans les villes de la Mésopotamie; 2°. le *Palestin*, qu'on employoit à Jérusalem, à Damas & dans le reste de la Syrie; 3°. le *Nabathean*, idiome rustique des montagnes de l'Assyrie & des villages de l'Yrak (Gregor. Abulpharag. Hist. Dynast. p. 11). Voyez sur le syriaque, Ebed-Jésus (Asseman. t. 3, p. 326, &c.), qui le préféroit à l'arabe, mais qui, sur ce point, n'étoit déterminé que par ses préventions.

& l'Ethiopien sont consacrés dans les Liturgies de leurs églises respectives, & leur Théologie a des versions particulières (111), des écritures & des ouvrages de ceux des pères qui ont fait le plus de fortune. Après un intervalle de 1360 années, le feu de la controverse, allumé d'abord par un sermon de Nestorius, brûle encore au fond de l'Orient, & les communions ennemies gardent toujours la foi & la discipline de leurs fondateurs. Dans l'état d'ignorance, de pauvreté & de servitude la plus abjecte, les Nestoriens & les Monophysites rejettent la suprématie spirituelle de Rome, & aiment la tolérance des Turcs, qui

(111) Je ne cacherai pas mon ignorance sur ces matières, en empruntant les dépouilles de Simon, de Walton, de Mill, de Westein, d'Asseman, de Ludolphe ou de La Croze, que j'ai consultés avec soin. Il paroît, 1°. qu'il n'est pas sûr que nous ayons aujourd'hui dans leur intégrité aucune des versions vantées par les Pères de l'Eglise ; 2°. que la version syriaque est celle qui semble avoir le plus de titres, & que l'aveu des Sectes de l'Orient prouve qu'elle est plus ancienne que leur Schisme.

leur permettent d'anathématiser, d'un côté, Saint Cyrille & le Concile d'Ephèse, & de l'autre le Pape Léon & le Concile de Calcédoine. Leur influence sur la chute de l'Empire d'Orient exige quelques détails, & nous allons parler avec un peu d'étendue, 1°. des Nestoriens, 2°. des Jacobites (112), 3°. des Maronites, 4°. des Arméniens, 5°. des Cophtes, & 6°. des Abyssins. Les trois premières Sectes parlent la Langue syriaque; mais chacune des trois dernières emploie l'idiome de sa Nation. Au reste, les modernes habitans de l'Arménie &

(112) Sur ce qui regarde les Monophysites & les Nestoriens, j'ai de grandes obligations à la *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana* de Joseph-Simon Assemannus. Ce savant Maronite alla en 1715 examiner, par ordre du Pape Clément XI, les monastères de l'Egypte & de la Syrie, pour y chercher des manuscrits. Les quatre volumes in-folio qu'il a publiés à Rome 1719 — 1728, ne contiennent qu'une partie de son vaste projet, mais c'est peut-être la plus précieuse. Il étoit né en Syrie, il connoissoit très-bien la littérature syriaque; & quoiqu'il dépendît de la concorde de Rome, il a de la modération & de la bonne foi.

de l'Abyssinie ne pourroient converser avec leurs ancêtres ; & les Chrétiens de l'Egypte & de la Syrie, qui rejettent la Religion des Arabes, en ont adopté la Langue. Le temps a secondé les artifices des Prêtres, & en Orient, ainsi qu'en Occident, c'est dans une Langue morte, ignorée du plus grand nombre des Fidèles, qu'on s'adresse à la Divinité.

I. Les Nestoriens.

I. L'héréfie de l'infortuné Nestorius fut promptement oubliée dans la province qui lui avoit donné le jour, & même dans son Diocèse. Les Evêques d'Orient, qu'on avoit vu, au Concile d'Ephèse, attaquer à découvert l'arrogance de Cyrille, s'adoucirent lorsque le Prélat abandonna par la suite quelques-unes de ses propositions. Ces Evêques ou leurs successeurs signèrent, non sans murmures, les Décrets du Concile de Calcédoine. La puissance des Monophysites les réconcilia avec les Catholiques, qui insensiblement montrèrent les mêmes passions, le même intérêt &

professèrent les mêmes dogmes ; & c'est dans la dispute des trois Chapitres qu'ils soutinrent pour la dernière fois leur systême particulier. Des Loix pénales écrasèrent ceux de leurs frères, moins modérés ou plus sincères, qui ne voulurent point faire cause commune avec les Catholiques ; & dès le temps de Justinien, il étoit difficile de trouver une église de Nestoriens dans les limites de l'Empire. Ils avoient découvert au delà de ces limites un nouveau Monde, où ils pouvoient espérer de la liberté & aspirer à des conquêtes. Le Christianisme avoit jeté de profondes racines dans la Perse, malgré la résistance des Mages, & les Nations de l'Orient reposoient sous son ombre salutaire. Le *Catholique* ou le Primat habitoit la capitale ; ses Métropolitains, ses Evêques & son Clergé représentoient, dans ses Synodes & dans leurs Diocèses, la pompe & le bon ordre d'une hiérarchie régulière ; un grand nombre de personnes aban-

donna le Zendavesta pour l'Evangile, & la vie séculière pour la vie monastique; la présence d'un ennemi artificieux & redoutable excita leur zèle. Des Missionnaires de Syrie avoient fondé l'Eglise de la Perse; & la langue, la discipline, & la doctrine de leur pays s'y trouvoient mêlées depuis sa fondation. Les Primats étoient nommés & ordonnés par leurs Suffragans; mais les Canons de l'Eglise d'Orient attestent leur dépendance filiale envers les Patriarches d'Antioche (113). Les nouvelles géné-

(113) Voyez les Canons arabes du Concile de Nicée dans la traduction d'Abraham Ecchelensis, n°. 37, 38, 39, 40. Concil. t. 2, p. 335, 336, Edit. Venet. Ces titres vulgaires de *Nicée* & *Arabes* sont apocryphes l'un & l'autre. Le Concile de Nicée ne fit pas plus de vingt Canons (Théodoret. Hist. Ecclésiast. l. 1, c. 8); les septième & huitième qu'on y a ajoutés ont été tirés des Synodes de l'Eglise grecque. L'Edition syriaque de Maruthas ne subsiste plus (Asseman. Bibliothec. Orient. t. 1, p. 195, t. 3, p. 74); & il y a plusieurs interpolations récentes dans la version arabe. Au reste, ce Code renferme des débris précieux de la discipline ecclésiastique; & puisque toutes les communions de

rations de Fidèles se formoient aux discussions théologiques dans l'Ecole persane d'Edesse (114) ; elles étudioient dans la version syriaque, les dix milles volumes de Théodore de Mopsueste, & elles révéroient la foi apostolique & le saint martyre de son disciple Nestorius, dont la personne & la langue étoient inconnues chez les Nations placées au delà du Tigre. Ibas, Evêque d'Edesse, leur inspiroit de l'horreur pour les *Egyptiens*, qui, dans leur Concile d'Ephèse, avoient confondu les deux natures de Jésus-Christ. La fuite des maîtres & des éleves, chassés deux fois de l'Athènes de Syrie, dispersa une troupe de Missionnaires, excités tout

l'Orient le révérent, il est probable qu'il fut achevé avant le schisme des Nestoriens & des Jacobites (Fabric. Bibliothec. Græc. t. XI, p. 363 — 367).

(114) Théodore le Lecteur (l. 2, c. 5 — 49, ad calcem. Hist. Ecclésiast.), a fait mention de cette Ecole Persane d'Edesse. Asseman (Bibliothec. Orient. t. 2, p. 402, t. 3, p. 376 — 378, t. 4, p. 70. 924, discute avec beaucoup de clarté ce qui a rapport à son ancien état & aux deux époques de sa chute, en 431 & 489.

à la fois par le zèle de Religion & par la vengeance. L'unité rigoureuse soutenue par les Monophysites, qui, sous les règnes de Zénon & d'Anastase, avoient envahi les trônes de l'Orient, provoqua leurs antagonistes, qui se trouvoient dans une terre de liberté, & qui reconnurent une union morale plutôt qu'une union physique des deux personnes du Christ. Depuis l'époque où l'on avoit prêché l'Evangile aux Nations, les Rois Sassaniens voyoient avec inquiétude & avec défiance une race d'étrangers & d'apostats dévoués à la Religion, & pouvant favoriser la cause des ennemis naturels de leur trône. Des Edits avoient souvent défendu leur commerce avec le Clergé de Syrie; le progrès du schisme fit plaisir à l'orgueil jaloux des Perozes, & il écouta l'éloquence du Prélat adroit qui peignoit Nestorius comme l'ami de la Perse; &, comme on l'assuroit de la fidélité de ses Sujets Chrétiens, il favorisa les victimes & les ennemis du Despote

pote

pote Romain. Les Nestoriens formoient la plus grande partie du Clergé & du Peuple; ils étoient encouragés par le sourire du Prince, & armés de son glaive : mais plusieurs d'entre eux craignirent de se séparer de la communion du monde chrétien, & le sang de sept mille sept cents Monophysites ou Catholiques établit l'uniformité de la foi & de la discipline dans les églises de la Perse (115). Un principe de raison, ou du moins de politique, distinguoit leur institutions religieuses; l'austérité du cloître se relâcha & tomba peu à peu; on dota des maisons de charité, qui prirent soin de l'éducation des orphelins & des

Seuls Maîtres de la Perse. A. D. 500. &c.

(115) Une Dissertation sur l'état des Nestoriens est devenue entre les mains d'Asseman un volume in-folio de neuf cent cinquante pages, & il a disposé dans l'ordre le plus clair ses savantes recherches. Outre le quatrième volume de la *Bibliotheca Orientalis*, on peut consulter avec fruit les extraits qui se trouvent dans les trois premiers tomes (t. 1, p. 203, t. 2, p. 321 — 463, t. 3, p. 64 — 70 — 378 — 395, &c. 403 — 408 — 580 — 589).

enfans trouvés ; le Clergé de la Perse dédaigna la Loi du célibat, recommandé si vivement aux Grecs & aux Latins, & les Prêtres, les Evêques & le Patriarche lui-même se marièrent publiquement & à diverses reprises. Des myriades de fugitifs arrivèrent de toutes les provinces de l'Empire d'Orient dans ce pays, où l'on jouissoit d'une si grande liberté. Justinien fut puni de ses vues bornées par l'émigration de ses sujets les plus industrieux ; ils portèrent en Perse les arts de la guerre & de la paix, & un Monarque habile éleva aux emplois ceux qui méritoient de la faveur. Les Sectaires cachèrent leur désespoir dans les villes de l'Orient où ils avoient reçu le jour, aidèrent de leurs conseils, de leur argent & de leurs bras les armes de Nushirvan & celles de son petit-fils, & obtinrent des églises catholiques pour récompense de leur zèle ; mais lorsque Héraclius eut reconquis ces villes & ces églises, ils professèrent haute-

ment la rebellion & l'héréſie, & cherchèrent un aſyle dans la Perſe. La tranquillité apparente des Neſtoriens courut bien des dangers & fut troublée quelquefois. Ils partagèrent les maux que le deſpotiſme oriental fait à l'eſpèce humaine. Leur inimitié pour Rome ne ſuffit pas toujours pour expier leur attachement à l'Evangile ; & une colonie de trois cent mille Jacobites, faits priſonniers à Apamée & à Antioche, eut la permiſſion d'élever en face des autels catholiques des autels ennemis. Juſtinien inſéra dans ſon dernier Traité des articles qui tendoient à augmenter & à fortifier la tolérance dont le Chriſtianiſme jouiſſoit en Perſe. L'Empereur ne connoiſſant pas les droits de la conſcience, étoit incapable de pitié ou d'eſtime pour les Hérétiques qui n'avoient pas l'autorité des Conciles ; mais il ſe flattoit que ces infortunés remarqueroient peu à peu les avantages temporels d'une union avec l'Empire & l'Egliſe de Rome,

& s'il ne venoit pas à bout d'obtenir leur reconnoissance, il comptoit bien exciter la jalousie de leur Souverain. A une époque plus récente, on a vu le Roi Très-Chrétien brûler les Luthériens à Paris, & les protéger en Allemagne.

Leurs missions dans la Tartarie, dans l'Inde, à la Chine, &c. A. D. 500 — 1200.

Le désir de gagner des ames à Dieu & des sujets à l'église, a occupé dans tous les temps le zèle des Prêtres Chrétiens. Après la conquête de la Perse, ils portèrent leurs armes spirituelles à l'Orient, au Nord & au Midi, & la simplicité de l'Evangile fut enluminée des couleurs de la Théologie syriaque. Si l'on en croit un Voyageur Nestoriens (116), le Christianisme fut prêché

(116) Voyez la *Topographia Christiana* de Cosmas, surnommé Indicopleustes, ou le Navigateur Indien, l. 3, p. 178, 179, l. XI, p. 337. L'ouvrage entier dont on trouve des extraits curieux dans Photius (Cod. 36, p. 9, 10, Edit. Hœschel), dans Thevenot (première partie de ses Relations des voyages, &c.); & dans Fabricius. Bibliothec. Græc. l. 3, c. 25, t. 2, p. 603 — 617), a été publié par le Père Montfaucon, Paris 1707.

avec succès, dans le sixième siècle, aux Bactriens, aux Huns, aux Persans, aux Indiens, aux Persarméniens, aux Mèdes & aux Elamites; le nombre des églises qu'on trouvoit chez les Barbares, depuis le golfe de la Perse, jusqu'à la mer Caspienne, étoit presque infini; & la sainteté de leurs Moines & de leurs Martyrs donnoit de l'éclat à leur foi récente. Les Chrétiens se multiplioient de jour en jour sur la côte de Malabar, & dans les isles de Socotora & de Ceylan; & les Evêques & le Clergé de

---

dans la *Nova Collectio Patrum* (t. 2, p. 113 — 346). L'Auteur avoit le projet de réfuter l'hérésie de ceux qui soutiennent que la terre est un globe & non pas une surface applatie & oblongue, telle que le représente l'Ecriture (l. 2, p. 138); mais l'absurdité du Moine se trouve mêlée avec les connoissances pratiques du Voyageur, qui partit, A. D. 522, & qui publia son Livre à Alexandrie, A. D. 547, (l. 2, p. 140, 141, Montfaucon, Præfat, c. 2). Le Nestorianisme de Cosmas, dont son savant Editeur ne s'appèrçut pas, a été découvert par La Croze (Christianisme des Indes, t. 1, p. 40 — 55); & ce point est confirmé par Asseman (Bibliothec. Orient. t. 4, p. 605, 606).

ces contrées lointaines tiroient leur ordination du *Catholique* de Babylone. Dans un siècle postérieur, le zèle des Nestoriens dépassa les bornes qui avoient resserré l'ambition & la curiosité des Grecs & des Persans. Les Missionnaires de Balch & de Samarcande suivirent sans crainte les pas du Tartare errant, & se glissèrent dans les camps des vallées de l'Imaus & des rives de la Selinga. Ils exposèrent des dogmes métaphysiques à ces Pasteurs ignorans; ils recommandèrent l'humanité & le repos à ces guerriers sanguinaires. On dit qu'un Khan, dont ils exagerèrent vainement la grandeur, reçut de leurs mains le baptême & même l'ordination; & la réputation de *Prêtre Jean* a long-temps amusé la crédulité de l'Europe (117). On permit

(117) L'Histoire du Prêtre Jean, durant la longue route qu'il eut à faire pour arriver à Mosul, Jérusalem, Rome, &c., devint une fable monstrueuse, dont quelques traits ont été empruntés du Lama du Thibet (Hist. Généalogique des Tartares, p. II, p. 42,

un autel portatif à ce Neophyte royal, & il fit demander au Patriarche, par des Ambaſſadeurs, de quelle manière il pourroit ſuppléer aux nourritures animales pendant le Carême *, & comment il pourroit célébrer l'Euchariſtie dans un déſert qui ne produiſoit ni bled ni vin. Les Neſtoriens, qui s'avançoient toujours par mer & par terre, entrèrent dans la Chine par le port de Canton, & du côté du Nord par la ville qu'habitoit le Sigan; bien différens des Sénateurs de Rome, qui jouoient en ſouriant les rôles de Prêtres & d'Augures, les Mandarins affectent en public la raiſon des Philoſophes, & ſe livrent en ſecret à tous les genres de ſuperſtition populaire. Ils confondoient les Dieux de

---

Hiſt. de Gengiſcan, p. 31, &c.; & par une erreur groſſière, les Portugais l'attribuèrent à l'Empereur d'Abyſſinie. (Ludolph. Hiſt. Æthiop. Comment. l. 2, c. 1). Au reſte, il eſt probable qu'aux onzième & douzième ſiècles la horde des Keraïtes profeſſoit le Chriſtianiſme ſelon les dogmes des Neſtoriens (d'Herbelot, p. 256 — 915 — 959. Aſſeman, t. 4, p. 468 — 504).

la Palestine & de l'Inde, auxquels ils rendoient secrétement des hommages : mais la propagation du Christianisme réveilla la jalousie de l'Etat ; & après une courte vicissitude de faveur & de persécution, la Secte étrangère expira dans l'oubli (118). Sous le règne des Caliphes, l'église des Nestoriens s'étendit de la Chine à Jérusalem & en Chypre, & on calcula que le nombre des églises nestoriennes & jacobites surpassoit celui des églises grecques & latines (119) Vingt-huit Métropolitains ou

(118) Le Christianisme de la Chine, entre les 7me. & 13me. siècles, est prouvé d'une manière incontestable par une réunion de témoignages chinois, arabes, syriaques & latins (Ass. B.b. Or. t. 4, p. 502 — 552, Mém. de l'Ac. des Insc. t. 30, p. 802 — 819). La Croze, Voltaire, &c., qui devinrent dupes de leur propre finesse, pour se tenir en garde contre une fraude des Jésuites, dénoncent comme supposée l'Inscription de Sigan Fu, qui expose la fortune de l'église nestorienne, depuis la première mission, A. D. 636, jusqu'à l'année 781.

(119) *Jacobitæ & Nestorianæ plures quam græci & latini.* Jacob à Vitriaco, Hist. Hierosol. l. 2, c. 76, p. 1093. dans les *Gesta Dei per Francos.* Thomassin (Discipline de l'Eglise, t. 1, p. 172), donne là-dessus des détails.

Archevêques composoient leur hiérarchie ; mais plusieurs d'entre eux, à raison de la distance & des dangers du voyage, furent dispensés de l'obligation de se présenter en personne, sous la condition facile à remplir, que tous les six ans ils fourniroient un témoignage de leur foi & de leur obéissance au *Catholique* ou Patriarche de Babylone, dénomination vague qu'on a donnée successivement aux résidences royales de Seleucie, de Ctesiphon & de Bagdad. Ces rameaux éloignés sont flétris dès long-temps, & le vieux trône patriarchal (120) se trouve aujourd'hui partagé entre les *Elijahs* de Mosul, représentans presque en ligne directe de la succession primitive entre les *Josephs* d'Amida qui se sont réconciliés avec l'Eglise de Rome (121), & entre les *Siméons* de

(120) On peut suivre la division du Patriarchat, dans la *Bibliotheca Orient.* d'Assemanni, t. 1, p. 523 — 549, t. 2, p. 457, &c. t. 3, p. 603, p. 621 — 623, t. 4, p. 164 — 169, p. 423, p. 622 — 629, &c.).

(121) Fra-Paolo parle avec élégance du langage

Van ou d'Ormia, qui se révoltèrent dans le seizième siècle, au nombre de quarante mille familles, & furent favorisés par les Sophis de la Perse. On croit qu'il y a aujourd'hui trois cent mille Nestoriens qu'on a confondus, sous le nom de Caldéens & d'Assyriens, avec la Nation la plus éclairée ou la plus puissante de l'antiquité orientale.

Les Chrétiens de Saint Thomas établis dans l'Inde. A. D. 883.

Selon la Légende de l'antiquité, Saint Thomas prêcha l'Evangile dans l'Inde (122). Sur la fin du troisième siècle,

---

pompeux qu'emploie la Cour de Rome lors de la soumission d'un Patriarche Nestorien. Le Pape eut soin d'employer les grands mots de Babylone, de Ninive, d'Arbele, les trophées d'Alexandre, Tauris & Ecbatane, le Tigre & l'Indus. V. Fra-Paolo, 7me. Liv.

(122) S. Thomas, qui prêcha dans l'Inde, dont les uns parlent comme d'un simple Missionnaire, les autres comme d'un Manichéen, & les autres enfin comme d'un Marchand Arménien (La Croze, Christianisme des Indes, t. 1, p. 57—70), étoit célèbre toutefois, même dès le temps de Saint Jérome (ad Marcellam. Epist. 148). Marc-Paul apprit sur les lieux que Saint Thomas souffrit le martyre dans la ville de Maabar ou de Meliapour, qui n'étoit éloignée

les Ambaſſadeurs d'Alfred rendirent une pieuſe viſite à ſon tombeau, ſitué ſelon toute apparence aux environs de Madras, & la cargaiſon de perles & d'épiceries qu'ils rapportoient, paya le zèle du Monarque Anglois, qui avoit conçu de vaſtes plans ſur les progrès du commerce & de la géographie (123).

---

que d'une lieue de Madras (D'Anville, Eclairciſſemens ſur l'Inde, p. 125), où les Portugais établirent un Evêché ſous le nom de Saint Thomé, & où le Saint a fait chaque année un miracle, juſqu'à l'époque où il a été interrompu par le profane voiſinage des Anglois (La Croze, t. 2, p. 7—16.

(123) L'Auteur de la Chronique Saxone (A. D. 883), & Guillaume de Malmsbury (de Geſtis Regum Angliæ, l. 2, c. 4, p. 44), n'étoient pas en état d'inventer au douzième ſiècle ce fait extraordinaire. Ils ne furent pas même expliquer les motifs & le plan d'Alfred, & ce qu'ils en diſent ne ſert qu'à exciter notre curioſité. Guillaume de Malmsbury ſent la difficulté de l'entrepriſe, *quod quivis in hoc ſæculo miretur*; & je ſuis tenté de croire que les Ambaſſadeurs Anglois prirent en Egypte leur cargaiſon & leur légende. Alfred, qui, dans ſon Oroſe (voyez Barrington Miſcellanies), parle d'un voyage dans la Scandinavie, ne fait pas mention d'un voyage dans l'Inde.

Lorsque les Portugais ouvrirent la route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, les Chrétiens de Saint Thomas étoient établis depuis des siècles sur la côte de Mabar; & leur caractère ainsi que la couleur de leur teinte attestoient le mélange d'une race étrangère. Ils surpassoient les Naturels de l'Indostan dans l'art militaire, dans les arts de la paix, & peut-être en vertus. Ceux qui tiroient leurs richesses de la terre, cultivoient le palmier; le commerce du poivre enrichissoit les Marchands; les Soldats précédoient les *Naïres* ou les Nobles de Malabar, & le Roi de Cochin & le Zamorin, *par reconnoissance ou par crainte, respectoient leurs priviléges héréditaires;* ils obéissoient à un Souverain Gentou, mais l'Evêque d'Angamala les gouvernoit même dans les affaires temporelles. Il continuoit à faire valoir son ancien titre de Métropolitain de l'Inde; sa jurisdiction s'étendoit réellement sur quatorze cents églises, & il

prenoit ſoin de deux cens mille ames. Ils ſeroient devenus par leur Religion les alliés les plus ſûrs & les plus affectionnés des Portugais ; mais les Inquiſiteurs apperçurent bientôt l'héréſie & le ſchiſme parmi les Chrétiens de Saint Thomas, & ce crime étoit impardonnable à leurs yeux. Les Chrétiens de l'Inde, au lieu de profeſſer leur ſoumiſſion au Pontife de Rome, adhérèrent, ainſi que leurs ancêtres, à la communion du Patriarche Neſtorien ; & les Evêques qu'il ordonna à Moſul, affrontèrent, par mer & par terre, un grand nombre de dangers, pour arriver dans leurs Diocèſes ſitués ſur la côte de Malabar. Dans leur Liturgie, en Langue ſyriaque, on rappeloit dévotement les noms de Théodore & de Neſtorius; ils réuniſſoient les deux perſonnes de Jéſus-Chriſt ; le titre de Mère de Dieu offenſoit leurs oreilles, & ils meſurèrent avec une avarice ſcrupuleuſe les honneurs de la Vierge Marie, que la ſuperſtition A. D. 1500, &c.

des Latins avoit presque portée au rang d'une Déesse. Lorsqu'on présenta son image pour la première fois aux disciples de Saint Thomas, ils s'écrièrent avec indignation : » Nous sommes des » Chrétiens, & non pas des Idolâtres «, & leur dévotion plus simple se contenta de la vénération de la croix. Séparés de l'Occident, ils ne connoissoient point les améliorations ou la corruption que le genre humain y avoit éprouvés dans l'intervalle de dix siècles ; & leur conformité avec la foi & les pratiques du cinquième siècle, doit également embarrasser les Papistes & les Protestans. Le premier soin des Ministres de Rome fut d'intercepter toute correspondance avec le Patriarche Nestorien, & plusieurs de ses Evêques expirèrent dans les prisons du Saint Office. La puissance des Portugais, les artifices des Jésuites & le zèle d'Alexis de Menezes, Evêque de Goa, attaquèrent ce troupeau qui n'avoit plus de Pasteur. Le Synode de

Diamper, que préſida Menezes, acheva le ſaint ouvrage de la réunion : il impoſa aux Chrétiens de Saint Thomas la doctrine & la diſcipline de l'Egliſe Romaine, & il n'oublia point la confeſſion auriculaire. On y condamna la doctrine de Théodore & de Neſtorius, & le Malabar ſe trouva réduit ſous la domination du Pape, ſous celle du Primat & des ſix Jéſuites qui envahirent le ſiége d'Angamala ou de Cranganor. Les Neſtoriens endurèrent avec patience ſoixante années de ſervitude & d'hypocriſie; mais du moment où l'induſtrie & le courage des Provinces-Unies ébranlèrent l'Empire des Portugais, ils défendirent avec énergie & avec ſuccès la Religion de leurs pères. Les Jéſuites ne pouvoient maintenir le pouvoir dont ils avoient abuſé; quarante mille Chrétiens tournèrent leurs armes contre leurs oppreſſeurs qui tomboient, & l'Archidiacre de l'Inde remplit les fonctions épiſcopales jusqu'au temps où le Patriarche de

Babylone envoya des Evêques & des Miſſionnaires Syriaques. Depuis l'expulſion des Portugais, le ſymbole Neſtorien ſe profeſſa librement ſur la côte de Malabar. Les Compagnies de Hollande & d'Angleterre aiment la tolérance ; mais ſi l'oppreſſion bleſſe moins que le mépris, les Chrétiens de Saint Thomas ont lieu de ſe plaindre de la froide indifférence des Européens (124).

II. Les Jacobites.

2. L'Hiſtoire des Monophyſites eſt moins étendue & moins intéreſſante que celle des Neſtoriens. Sous les règnes de Zénon & d'Anaſtaſe, leurs Chefs ſurprirent l'oreille du Prince, uſurpèrent le trône eccléſiaſtique de l'Orient, & écra-

(124) Voyez ſur les Chrétiens de Saint Thomas, Aſſemannus, Bibliot. Orient. t. 4, p. 391—4[illegible]7, 435—451. Geddes's Church, Hiſtory of Malabar, & ſur-tout La Croze, Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes, 2 vol. in-12. La Haye 1758, ouvrage ſavant & agréable. Ils ont tiré leurs matériaux de la même ſource, c'eſt-à-dire des Relations des Portugais & des Italiens, & les préjugés des Jéſuites ſont bien contrebalancés par ceux des Proteſtans.

sèrent

sèrent sur son propre terrein l'Ecole de Syrie. Sévère, Patriarche d'Antioche, fixa avec une discrétion extrême les dogmes des Monophysites; il condamna dans le style de l'Hénoticon, les hérésies opposées de Nestorius & d'Eutyches; il soutint contre le dernier la réalité du corps du Christ, & força les Grecs de convenir que c'étoit un menteur qui disoit la vérité (125). Mais le rapprochement des idées ne pouvoit diminuer la violence de la passion; chaque parti se montroit étonné que ses adversaires disputassent sur une question de cette

(125) Οἶον εἰπεῖν ψευδαλήθης, c'est l'expression de Théodore dans son Traité de l'Incarnation, p. 245, 247, telle qu'elle est citée par La Croze (Hist. du Christianisme d'Ethiopie & d'Arménie, p. 35), qui s'écrie peut-être avec trop de précipitation : » Quel pitoyable raisonnement « ! Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. p. 127 — 138, parle de la conduite de Sevère, & on peut découvrir la vraie croyance de celui-ci dans l'Epître que Jean le Jacobite, Patriarche d'Antioche, écrivit au dixième siècle à Mennas d'Alexandrie son frere (Asseman, Bibliot. Orient. t. 2, p. 132 — 141).

espèce; le Tyran de la Syrie employa la force au soutien de sa croyance, & son règne fut souillé par le sang de trois cent cinquante Moines, qu'on égorga sous les murs d'Apamée, & qui vraisemblablement avoient provoqué leurs ennemis, ou du moins qui voulurent leur
A. D. 518. opposer de la résistance (126). Le successeur d'Anastase rétablit en Orient le drapeau de l'orthodoxie; Sévère se sauva en Egypte, & l'éloquent Xenaias (127) son ami, échappé aux Nestoriens de la Perse, fut étouffé dans son exil par les

(126) Epist. Archimandritarum & Monachorum Syriæ, secundæ ad Papam Hormisdam. Concil. t. 5, p. 598 602. Le courage de Saint Sabas, *ut leo animosus*, feroit penser que les armes de ces Moines n'étoient pas toujours spirituelles ou défensives (Baronius, A. D. 513, n°. 7. &c.).

(127) Assemannus (Bibliot. Orient. t. 2, p. 10—46,) & La Croze (Christianisme d'Ethiopie, p. 36—40), donnent l'Histoire de Xenaias ou Philoxène, Evêque de Mabug ou d'Hiéropolis en Syrie; il savoit très-bien la Langue syriaque, & fut l'Auteur ou l'Éditeur d'une version du nouveau Testament.

Melchites de la Paphlagonie. Cinquante-quatre Evêques furent précipités de leurs trônes ; on emprisonna huit cents Ecclésiastiques (128) ; & malgré la faveur équivoque de Théodora, les Eglises de l'Orient, privées de leurs Pasteurs, durent s'anéantir peu à peu. Au milieu de cette détresse, la faction expirante se ranima ; elle se réunit & se perpétua par les soins d'un Moine ; & le nom de Jacques Baradée (129) s'est conservé dans la dé-

(128) On trouve dans la Chronique de Denys (apud Asseman. t. 2, p. 54), les noms & les titres de cinquante-quatre Evêques exilés par Justin. Sevère fut mandé à Constantinople pour y subir son jugement, dit Liberatus (Brev. c. 19), pour y avoir la langue coupée, dit Evagrius (l. 4, c. 4) ; le prudent Patriarche ne s'amusa pas à examiner la différence de ces deux choses. Cette révolution ecclésiastique est finie par Pagi au mois de Septembre 518 (Critica, t. 2, p. 506).

(129) Les traits de l'obscure Histoire de Jacques Baradée ou Zanzalus se trouvent épars dans Eutychius (Annal. t. 2, p. 144—147), dans Renaudot (Hist. Patriarch. Alex. p. 133), & dans Asseman (Bibliot. Orient. t. 1, p. 424. t. 2, p. 62—69, 324—332. p. 414, t. 3, p. 385—388). Il paroît n'avoir pas

nomination de Jacobites, qui peut effaroucher un Anglois. Les saints Evêques emprisonnés à Constantinople, lui donnèrent les pouvoirs d'Evêque d'Edesse & d'Apôtre de l'Orient, & l'ordination de plus de quatre-vingt mille Evêques, Prêtres ou Diacres, est dérivée de la même source inépuisable. Les dromadaires les plus agiles du Chef dévot des Arabes, favorisoient l'ardeur du zélé missionnaire. La doctrine & la discipline des Jacobites s'établirent secrétement dans les domaines de Justinien, & on apprenoit à chaque Jacobite à violer les Loix du Législateur de Rome, & à le détester. Tandis que les successeurs de Sevère se tenoient cachés dans les couvens & les villages, tandis qu'ils ensevelissoient leurs têtes proscrites dans les cavernes des Hermites ou les tentes des Sarasins, ils soutenoient toujours, ainsi qu'ils soutiennent encore aujour-

été connu des Grecs : les Jacobites aimoient mieux tirer leur nom & leur généalogie de l'Apôtre Saint Jacques.

d'hui, leur droit au titre, au rang & aux prérogatives du Patriarchat d'Antioche. Sous le joug plus supportable des Infidèles, ils résident à une lieue environ de Merdin, dans l'agréable monastère de Zapharan, qu'ils ont embelli par des aqueducs, des plantations, & par différens édifices. Le *Maphrian* qui réside à Mosul & qui brave le *Catholique* ou Primat Nestorien, auquel il dispute la primatie de l'Orient, occupe la seconde place. On a compté aux diverses époques de l'église jacobite, cent cinquante Archevêques ou Evêques sous le Patriarche & le Maphrian; mais l'ordre de la hiérarchie s'est affoibli ou s'est rompu, & les environs de l'Euphrate & du Tigre forment la plus grande partie de leurs Diocèses. On trouve de riches Marchands & d'habiles Ouvriers dans les villes d'Alep & d'Amide, dont le Patriarche fait souvent la visite; mais le Peuple y tire une misérable subsistance de ses travaux journaliers; & la pauvreté, ainsi

que la superstition, a pu établir leurs jeûnes qu'ils portent à l'excès; ils ont chaque année cinq carêmes, durant lesquels le Clergé & les Laïques ne mangent ni viande ni œufs, & s'abstiennent même de vin, d'huile & de poisson. Leur population actuelle est évaluée de cinquante à quatre-vingt mille ames, reste d'une église très-nombreuse, qui a diminué insensiblement sous une tyrannie de douze siècles. Mais dans cette longue période, des hommes de merite ont embrassé la Secte des Monophysites; & Abulpharage (130), Primat de l'Orient, dont la vie & la mort eurent tant d'éclat, étoit fils d'un Juif. Il écrivoit avec élégance le syriaque & l'arabe; il fut Poëte, Médecin, Historien, Philosophe plein de

(130) Les détails sur sa personne & ses écrits forment peut-être l'article le plus curieux de la Bibliotheq. d'Asseman (t. 2, p. 244 — 232); il y porte le nom de *Gregorius Bare-Hebræus*). La Croze (Christianisme d'Ethiopie, p. 53 — 63), se moque du préjugé des Espagnols contre le sang des Juifs, qui souille en secret leur Eglise & leur Nation.

ſagacité, & Théologien rempli de modération. On vit à ſes funérailles le Patriarche Neſtorien ſon rival, avec une ſuite nombreuſe de Grecs & d'Arméniens, qui oublièrent leurs diſputes, & versèrent des larmes ſur ſon tombeau. Il paroît cependant que la Secte qui fut honorée des vertus d'Abulpharage, tomba au deſſous de celle des Neſtoriens. La ſuperſtition des Jacobites eſt plus abjecte, leurs jeûnes ſont plus rigides (131), leurs diviſions inteſtines plus multipliées, & (autant qu'on peut meſurer les degrés de la ſottiſe) leurs Docteurs plus éloignés de la raiſon. Sans doute la ſévérité de la Théologie des Monophyſites contribue à cette différence; & les règles monaſtiques ſont une autre cauſe qui produit encore plus d'effet. Dans la Syrie, en Egypte & en Ethiopie, les Moines Jacobites ſe ſont toujours diſtingués par

(131) La Croze (p. 352), & même le Syrien Aſſeman (t. 1, p. 226, t. 2, p. 304, 305), critiquent cette *exceſſive* abſtinence.

l'austérité de leur vie, & l'absurdité de leurs légendes, & après leur mort on les révéra comme les favoris de la Divinité ; la crosse de l'Evêque & du Patriarche se trouve dans leurs respectables mains, & ils se chargent de gouverner des hommes, lorsqu'ils ont encore toutes les habitudes & tous les préjugés du cloître (132).

II. Les Maronites.

3. Dans le style des Chrétiens de l'Orient, les Monothélytes de tous les siècles sont appelés *Maronites* (133), nom qui

(132) Une Dissertation de cent quarante-deux pages, qui se trouve au commencement du second volume d'Assemannus, explique parfaitement l'état des Monophysites. La Chronique syriaque de Grégoire de Bar-Hebrée ou Abulpharage (Bibliothec. Orient. t. 2, p. 321 — 463), donne la double liste des *Catholiques* ou Patriarches Nestoriens, & des *Maphriens* des Jacobites.

(133) Eutychius (Annal. t. 2, p. 191 — 267 — 332), & d'autres passages qu'on trouve dans la Table méthodique de Pocock, prouvent qu'on a employé indifféremment le nom de Monothélites & celui de Maronites. Eutychius n'avoit aucune prévention contre les Maronites du dixième siècle ; & nous pouvons en croire un Melchite dont les Jacobites & les Latins ont confirmé le témoignage.

a passé peu à peu d'un Hermite à un monastère, & d'un monastère à une peuplade. Maron, saint personnage du cinquième siècle, déploya en Syrie son zèle religieux; les villes d'Apamée & d'Emese se disputèrent ses reliques; on éleva une belle église sur son tombeau, & six cents de ses disciples réunirent leurs cellules sur les bords de l'Oronte. Au milieu des controverses de l'Incarnation, ils suivirent adroitement la ligne orthodoxe, entre les Sectes de Nestorius & d'Eutyches; mais leur loisir donna lieu à la malheureuse question d'une *volonté* ou d'une opération dans les deux natures de Jésus-Christ. L'Empereur Héraclius leur prosélyte, ne pouvant entrer dans les murs d'Emese, se réfugia dans le monastère de ses frères, & pour les payer des leçons de Théologie qu'il y reçut, il leur donna un vaste & riche domaine. Le nom & la doctrine de cette respectable Ecole se répandirent parmi les Grecs & les Syriens; & on peut juger de leur

zèle d'après la résolution de Macaire, Patriarche d'Antioche, qui déclara devant le Concile de Constantinople, qu'il se laisseroit couper en morceau & jeter dans la mer, plutôt que de reconnoître deux volontés de Jésus-Christ (134). Une persécution de cette espèce, ou une autre plus modérée, ne tarda pas à convertir les sujets de la plaine, tandis que la robuste peuplade du mont Liban se glorifioit du titre de *Mardaïtes* ou de rebelles (135). Jean Maron, l'un des Moines les plus savans & les plus chéris du

(134) Concil. t. 7, p. 780. Constantin, Prêtre *Syrien* d'Apamée, défendit la cause des Monothélites avec intrépidité & avec estime (p. 1040, &c.).

(135) Théophanes (Chron. p. 295, 296 — 300 — 302 306), & Cedrenus (p. 437 — 440), racontent les exploits des Mardaïtes : le nom de (Mard, qui, en syriaque, signifie *rebellavit*), est expliqué par La Roque (Voyage de la Syrie, t. 2, p. 53); les dates sont fixées par Pagi (A. D. 676, n°. 4 — 14, A. D. 685, n°. 3, 4); & même l'obscure Histoire du Patriarche Jean Maron (Asseman. Bibliothec. Orient. t. 1, p. 496 — 520), éclaircit les troubles du mont Liban, depuis l'année 686, jusqu'à l'année 707.

Peuple, s'arrogea les fonctions du Patriarche d'Antioche : Abraham son neveu, qui se trouvoit à la tête des Maronites, défendit leur liberté civile & religieuse contre les Despotes de l'Orient. Le fils de Constantin persécuta avec une sainte haine un Peuple de Soldats, qui pouvoit servir de boulevart à son Empire contre les ennemis de Jésus-Christ & de Rome. Une armée de Grecs envahit la Syrie ; le feu consuma le monastère de Saint Maron ; les plus braves chefs de la Secte furent trahis & assassinés, & douze mille de leurs partisans conduits sur les frontières de l'Arménie & de la Thrace. Au reste, l'humble Secte des Maronites a survécu à l'Empire de Constantinople, & les Turcs, qui les tiennent aujourd'hui dans un état de servitude modérée, leur laissent la liberté de religion. On tire de l'ancienne Noblesse leurs Gouverneurs domestiques ; du fond de son monastère de Canobin, le Patriarche se croit sur le trône d'Antioche ; neuf

Evêques forment son Synode, & cent cinquante Prêtres auxquels le mariage est permis, prennent soin de cent mille ames. Leur pays se prolonge de la chaîne du mont Liban aux côtes de Tripoli; & malgré le peu d'étendue de ce terrein, sa pente insensible offre toutes les variétés du sol & du climat, depuis les grands cédres qui résistent au poids des neiges (136), jusqu'aux vignobles, aux mûriers & aux oliviers de la fertile vallée. Les Maronites, après avoir abjuré au

---

(136) Dans le dernier siècle, on voyoit encore sur le mont Liban vingt de ces cédres si vantés par l'Histoire sainte. (Voyez de La Roque, t. 1, p. 68 — 76); il n'y en a plus aujourd'hui que quatre ou cinq. (Voyez de Volney, t. 1, p. 264). L'excommunication défendoit ces arbres si célèbres dans l'Ecriture; on en prenoit, mais avec réserve, une légère portion, dont on faisoit de petites croix, &c. : on chantoit toutes les années une messe sous leurs rameaux; & les Syriens leur supposoient la faculté de relever leurs branches contre la neige, à laquelle le Liban paroît être moins fidèle que ne le dit Tacite : *inter ardores opacum fidumque nivibus* — Métaphore pleine de hardiesse (Hist. v. 6).

douzième siècle l'erreur des Monothélites, se réconcilièrent avec les églises latines d'Antioche & de Rome (137); & l'ambition des Papes & la détresse des Chrétiens de la Syrie, ont souvent renouvelé la même alliance. Mais il est permis de douter que cette réunion ait jamais été complète ou sincère, & les savans Maronites du collége de Rome se sont vainement efforcés d'absoudre leurs ancêtres du crime d'hérésie & de schisme (138).

(137) Le témoignage de Guillaume de Tyr, (Hist. in Gestis Dei per Francos, l. XXII, c. 8, p. 1022), est copié ou confirmé par Jacques de Vitry (Hist. Hierosol. l. 2, c. 77, p. 1093, 1094); mais cette ligue peu naturelle expira avec le pouvoir des Francs; & Abulpharage (qui mourut en 1286), regarde les Maronites comme une Secte de Monothélites (Bibliothec. Orient. t. 2, p. 292).

(138) Je trouve la Description & l'Histoire des Maronites dans le Voyage de la Syrie & du mont Liban, par La Roque, 2 vol. in-12. (Amsterdam, 1733, sur-tout au t. 1, p. 42 — 47, p. 174 — 184, t. 2, p. 10 — 120); & ce qui a rapport aux temps anciens, il adopte les préventions de Nairon & des autres Maronites de Rome, auxquels Asseman craint de renoncer, & qu'il

IV. LES ARMÉNIENS.

4. Depuis le siècle de Constantin, les Arméniens (139) ont signalé leur attachement pour la Religion & l'Empire des Chrétiens. Les désordres de leur pays & leur ignorance de la Langue grecque empêchèrent leur Clergé d'assister au Concile de Calcédoine, & ils flottèrent quatre-vingt-quatre ans (140) dans un

---

a honte de soutenir. On peut consulter Jablonski (Institut. Hist. Christ. t. 3, p. 186), Niebuhr (Voyage de l'Arabie, &c. t. 2, p. 346 — 370 — 381), & surtout le judicieux Volney (Voyage en Egypte & en Syrie, t. 2, p. 8 — 31, Paris 1787.

(139) La Croze (Hist. du Christianisme de l'Ethiopie & de l'Armenie, p. 269 — 402), décrit en peu de mots la Religion des Armeniens. Il renvoye à la grande Histoire d'Armenie par Galanus (3 vol. in-fol. Rome 1650 — 1661); & il recommande l'état de l'Armenie, qui se trouve dans le troisième volume des nouveaux Mémoires des Missions du Levant. L'ouvrage d'un Jésuite doit avoir un bien grand mérite, quand La Croze lui donne des éloges.

(140) On place l'époque du schisme des Arméniens quatre-vingt quatre ans après le Concile de Calcédoine (Pagi Critic, ad A. D. 535); il se consomma dans l'espace de dix-sept ans; & c'est de l'année 552 que nous datons l'ère des Armeniens (l'Art de vérifier les dates, p. xxxv).

état d'indifférence & d'incertitude, jusqu'à l'époque où ils adoptèrent les opinions des Missionnaires de Julien d'Halycarnasse (141), qui en Egypte, où ils se trouvoient exilés, avoient été vaincus par les argumens ou par le crédit de Sevère son rival, Patriarche Monophysite d'Antioche. Les Arméniens seuls sont les purs disciples d'Eutyches, père malheureux qu'ont renié la plupart de ses enfans. Ils persévèrent seuls dans l'opinion, que l'humanité de Jésus-Christ a été créée, ou qu'elle existoit sans création, d'une substance divine & incorruptible. Leurs adversaires leur reprochent d'adorer un fantôme, & ils rétorquent l'accusation en couvrant de ridicules ou chargeant de malédictions le blasphême des Jacobites, qui imputent à Dieu les

(141) On peut voir les sentimens & les succès de Julien de Halycarnasse dans Liberatus (Brev. c. 19), Renaudot (Hist. Patriarch. Alex. p. 132 — 303), & Assemannus (Bibliothec. Orient. t. 2, Dissertat. des Monophysites, p. VIII, p. 286.

viles infirmités de la chair, même les effets naturels de la nutrition & de la digestion. La Religion de l'Arménie ne pouvoit tirer beaucoup de gloire du savoir ou de la puissance de ses habitans. La royauté expira au commencement de leur schisme, & leurs Rois Chrétiens, qui s'élevèrent & tombèrent au treizième siècle sur les frontières de la Silicie, étoient les protégés des Latins, & les vassaux du Turc qui donnoit des Loix à *Iconium*. On n'a guère permis à cette nation sans appui de jouir de la tranquillité de la servitude. Dès les premiers temps de son Histoire, jusqu'au moment actuel, l'Arménie a été le théâtre d'une guerre perpétuelle. La cruelle politique des Sophis a dépeuplé les terres situées entre Tauris & Erivan, & des myriades de familles chrétiennes ont été transplantées dans les provinces de la Perse les plus lointaines, où elles furent s'anéantir ou se multiplier. Le zèle des Arméniens est fervent & intrépide sous

la verge de l'oppreſſion ; ils ont ſouvent préféré la couronne du martyre à la coïffure blanche de Mahomet ; ils deteſtent pieuſement l'erreur & l'idolâtrie des Grecs, & il n'y a pas plus de vérité dans leur union paſſagère avec les Latins, que dans ce compte de mille Evêques amenés par leur Patriarche aux pieds du Pontife de Rome (142). Le *Catholique* ou Patriarche des Arméniens réſide au monaſtère d'Ekmiaſin, à trois lieu d'Erivan. Il ordonne quarante-ſept Archevêques, chacun deſquels a quatre ou cinq Suffragans, mais ce ne ſont pour la plupart que des Prélats titulaires qui relèvent la ſimplicité de ſa cour par leur préſence & leur ſervice. Ils cultivent leur jardin dès qu'ils ont achevé les cérémonies de leur culte, & nos Evêques

(142) Voyez un fait remarquable du douzième ſiècle dans l'Hiſtoire de Nicetas Choniates (p. 258). Au reſte, trois ſiècles auparavant, Photius (Epiſt. 2, p. 49. Edit. Montacul), s'étoit glorifié de la converſion des Arméniens. — Λατρευει σημερον ορθοδοξως.

apprendront avec surprise, que l'austérité de leur vie augmente en proportion de leur rang. Dans les quatre-vingt mille bourgades ou villages de cet empire spirituel, le Patriarche reçoit de chaque personne âgée de plus de quinze ans, une taxe peu considérable & volontaire; mais les six cent mille écus qu'il en retire, ne suffisent pas aux demandes continuelles des pauvres & aux tributs qu'exigent les Pachas. Depuis le commencement du dernier siècle, les Arméniens ont obtenu une grande portion du commerce de l'Orient. A leur retour d'Europe, ils s'arrêtent pour l'ordinaire aux environs d'Erivan; ils enrichissent les autels des fruits de leur industrie courageuse, & la doctrine d'Eutyches se prêche aux Congrégations qu'ils ont formées depuis peu dans la Barbarie & en Pologne (143).

---

(143) Tous les Voyageurs rencontrent des Arméniens, dont la métropole se trouve sur le grand che-

V. LES COPHTES OU LES EGYPTIENS.

5. L'Egypte exceptée, le Prince pouvoit anéantir ou réduire au ſilence dans le reſte de l'Empire, les Sectaires d'une doctrine que l'adminiſtration regardoit comme dangereuſe. Les habitans des rives du Nil, doués d'un caractère opiniâtre, s'opposèrent toujours au Concile de Calcédoine, & l'adroit Juſtinien attendit le moment où il pourroit profiter de leur diſcorde. La diſpute des *corruptibles* & des *incorruptibles* déchiroit l'égliſe monophyſite d'Alexandrie (144), & à la mort du Patriarche, chacune des deux factions préſenta un Candi-

min, entre Conſtantinople & Iſpahan. Voyez ſur leur état actuel, Fabricius (Lux Evangelii, &c. c. XXXVIII, p. 40—51), Olearius (l. 4, c. 40.), Chardin (vol. 2, p. 232.), Tournefort (Lettre 20, &c.), & ſur-tout Tavernier (t. 1, p. 28—37. 510—518), ce Joaillier errant qui n'avoit rien lu, mais qui avoit vu tant de choſes, & qui les avoit ſi bien vues.

(144) L'Hiſtoire des Patriarches d'Alexandrie, depuis Dioſcore juſqu'à Benjamin, eſt tirée de Renaudot (p. 114—164), & du deuxième volume des Annales d'Eutychius

Le Patriarche Théodose. A. D. 537—568.

dat (145) Gaian étoit disciple de Julien, & Théodose avoit reçu les leçons de Sevère : les Moines & les Sénateurs, la capitale & la province portoient le premier; le second comptoit sur l'antériorité de son ordination, sur la faveur de l'Impératrice Théodora, & sur les armes de l'Eunuque Narsès, qui n'auroit dû interposer son pouvoir que dans une guerre plus glorieuse. Le Candidat du Peuple fut exilé à Carthage & en Sardaigne; la fermentation des habitans d'Alexandrie augmenta, & cent soixante-dix ans après le commencement du schisme, les Gaianites révéroient encore la mémoire & la doctrine de leur Fondateur. Les deux partis se livrèrent de sanglans combats; les cadavres des Citoyens & des Soldats remplirent les rues de la Métropole; les dévotes montoient sur le toit des maisons, & lançoient sur la tête de l'en-

(145) Liberat. Brev. c. 20. 23. Victor. Chron. p. 329, 330. Procop. Anecdot. c. 26, 27.

nemi tout ce qu'elles rencontroient de lourd ou de tranchant; Narsès ne triompha qu'en mettant le feu à la troisième capitale du Monde romain. Mais le Lieutenant de Justinien ne voulut pas qu'un Hérétique recueillît les fruits de sa victoire; Théodose ne tarda pas à être déposé, mais on le renvoya d'une manière douce; & Paul de Tanis, Moine orthodoxe, fut élevé au trône de Saint Athanase. Le Gouvernement fit usage de toutes ses forces pour le soutenir; il pouvoit nommer ou déplacer les Tribuns d'Egypte; il supprima les distributions de pain que Dioclétien avoit ordonnées; il ferma les églises de ses rivaux, & une peuplade schismatique fut privée tout à coup de la nourriture spirituelle & corporelle. De son côté le Peuple, entraîné par la vengeance & le fanatisme, excommunia ce Tyran; & excepté les serviles Melchites de Paul de Tanis, personne ne voulut le saluer en qualité d'homme, de Chrétien ou

Paul, A. D. 538.

d'Evêque. Mais l'ambition est si aveugle, qu'ayant été chassé sur une accusation de meurtre, il offrit quatorze cents marcs d'or pour remonter à cette place, où il ne recueilloit que de la haine & des affronts. Apollinaire, son successeur, entra dans Alexandrie avec un équipage militaire, prêt à édifier le Peuple par ses prières, ou à l'intimider par des combats. Il distribua ses troupes dans les rues; elles gardèrent les portes de la cathédrale, & une bande d'élite se plaça au milieu du chœur pour défendre la personne de leur chef. Apollinaire se tenoit debout sur son trône, & ôtant son habit de guerrier, il se montra tout à coup aux yeux de la multitude, avec la robe de Patriarche d'Alexandrie. L'étonnement produisit le silence; mais dès qu'Apollinaire eut commencé la lecture du *Tome* de Saint Léon, des imprécations, des invectives & des pierres assaillirent cet odieux Ministre de l'Empereur & du Synode. Le successeur des Apôtres or-

Apollinaire, A. D. 551.

donna l'attaque sur le champ ; on dit que les Soldats marchoient dans le sang jusqu'au genou, & qu'il y eut deux cent mille Chrétiens d'égorgés : on ne peut admettre ce calcul quand il s'agiroit, non du massacre d'une journée, mais de tous ceux qui eurent lieu durant les dix-huit années du pontificat d'Apollinaire. Les deux Patriarches qui lui succédèrent, Eulogius (146) & Jean (147), tra- Eulogius, A. D. 580.

(146) Eulogius, qui avoit été Moine d'Antioche, étoit plus remarquable par ses subtilités que par son éloquence. Il prouve qu'on ne doit pas chercher à réconcilier les Gaïanites & les Théodosiens ; que la même proposition peut être orthodoxe dans la bouche de Saint Cyrille, & hérétique dans celle de Sevère ; que les assertions opposées de Léon sont également vraies. Ses écrits n'existent plus que dans les Extraits de Photius, qui les avoit lus avec soin & avec plaisir. Cod. CCVIII, CCXXV, CCXXVI, CCXXVII, CCXXX, CCLXXX.

(147) Voyez la Vie de Jean l'Aumônier par Léontius, Evêque de Naples en Chypre, son contemporain, dont le Texte grec, ou perdu ou caché, se trouve en partie dans la Version latine de Baronius (A. D. 610, n°. 9. A. D. 620, n°. 8. Pagi (Critica, t. 2, p. 763) & Fabricius (l. 5, c. 11. t. 7, p. 454, ont fait quelques observations critiques.

vaillèrent à la conversion des Hérétiques avec des armes & des argumens plus dignes de leur ministère. Eulogius étala ses connoissances en Théologie, dans plusieurs volumes qui exagéroient les erreurs d'Eutyches & de Sevère, & qui essayoient de concilier les assertions équivoques de Cyrille, & le symbole orthodoxe du Pape Léon & des Pères du Concile de Joan. A. D. 606. Calcédoine. La superstition, la bienfaisance ou la politique inspirèrent les saintes libéralités de Jean l'Aumônier. Il nourrissoit sept mille cinq cents pauvres; il trouva à son installation seize mille marcs d'or dans le trésor de l'église; il en tira vingt mille de la générosité des Fidèles, & cependant il put assurer en mourant qu'il ne laissoit pas la troisième partie de la plus petite pièce d'argent. Les Eglises d'Alexandrie furent livrées aux Catholiques, la religion des Monophysites fut proscrite en Egypte, & on publia une Loi qui excluoit les naturels du pays des honneurs & des émolumens de l'Etat.

Séparation & décadence des Egyptiens.

Il restoit à faire une conquête plus importante, celle du Patriarche, l'oracle & le chef de l'Eglise d'Egypte. Théodose avoit résisté aux menaces & aux promesses de Justinien avec le courage d'un Apôtre ou celui d'un fanatique. » Telles furent, répondit le Patriarche, » les offres du Tentateur, lorsqu'il montroit les royaumes de la terre. Mais » je mets plus de prix au salut de mon » ame, qu'à la vie ou à l'autorité. Les » églises dépendent d'un Prince qui peut » tuer le corps; mais ma conscience » est à moi, & dans l'exil, dans la pau- » vreté ou dans les fers, je demeurerai » constamment attaché à la foi de mes » saints prédécesseurs Athanase, Cy- » rille & Dioscore. Anathême au Tome » de Léon & au Concile de Calcédoine! » anathême à tous ceux qui admettent » leur doctrine! que maintenant & à » jamais ils soient chargés d'anathêmes! » Je suis sortis nu du sein de ma mère, » je descendrai nu dans le tombeau:

» que ceux qui aiment Dieu, me suivent & cherchent leur salut «. Après avoir donné de la force & de la consolation à ses frères, il s'embarqua pour Constantinople, & résista six fois à la présence du Souverain, dont l'effet est toujours si puissant. On avoit une idée favorable de ses opinions dans le palais & dans le capitole; le crédit de Théodora le mettoit en sûreté & lui promettoit un exil honorable; il termina sa carrière, non sur un trône, mais au milieu de ses compatriotes. Apollinaire instruit de sa mort, eut l'indécence de régaler la Noblesse & le Clergé, mais sa joie ne fut pas de longue durée; d'autres nouvelles lui annoncèrent bientôt la nomination du successeur de Théodose; & tandis qu'il jouissoit des richesses d'Alexandrie, ses rivaux donnoient des loix dans les monastères de la Thébaïde, & vivoient des oblations volontaires du Peuple. Après la mort de Théodose, on vit une suc-

cession de Patriarches qui ne fut pas interrompue, & le nom de Jacobites & la communion de l'église orthodoxe réunirent les églises monophysites de la Syrie & de l'Egypte. Mais la doctrine qui avoit été concentrée dans une Secte peu étendue de Syriens, se répandit dans la Nation égyptienne ou cophte, qui rejeta d'une voix presque unanime les Décrets du Concile de Calcédoine. Dix siècles s'étoient écoulés depuis que l'Egypte avoit cessé d'être un royaume, & que les vainqueurs de l'Asie & de l'Europe avoient mis sous le joug un Peuple dont la sagesse & la puissance remontent au delà des monumens de l'Histoire. La lutte du fanatisme & de la persécution y ralluma quelques étincelles de l'intrépidité nationale. En abjurant une hérésie étrangère, les Egyptiens abjurèrent les mœurs & la langue des Grecs; ils regardoient tout Melchite comme un étranger, & tout Jacobite comme un Citoyen. Ils décla-

roient péchés mortels les alliances du mariage & les devoirs de l'humanité; ils renoncèrent à la fidélité qu'ils avoient montrée pour l'Empereur, & le Prince, éloigné d'Alexandrie, ne pouvoit y faire exécuter ses ordres qu'avec des Soldats. Un généreux effort auroit rétabli la religion & la liberté de l'Egypte, & ses six cents monastères auroient versé des myriades de saints guerriers, qui craignoient d'autant moins la mort, que la vie n'avoit pour eux ni consolations ni délices. Mais l'expérience a prouvé la distinction du courage actif & du courage passif; le fanatique qui sans pousser un gémissement souffre les plus cruelles tortures, trembleroit & prendroit la fuite devant un ennemi armé. Les Egyptiens avec leur caractère pusillanime, bornoient leur espoir à un changement de Maître; Chosroës dépeupla leur pays; mais sous son règne, les Jacobites jouirent d'un répit précaire & de peu de durée. La victoire d'Héraclius renouvela & au-

gmenta la perſécution, & le Patriarche s'enfuit encore d'Alexandrie, pour ſe réfugier dans le déſert. Benjamin, tandis qu'il fuyoit, crut entendre une voix qui lui ordonnoit d'attendre après dix ans le ſecours d'une nation étrangère, ſoumiſe, ainſi que les Egyptiens, à la loi de la circonciſion. Nous expliquerons plus bas le caractère de ces libérateurs & la nature de la délivrance; & je franchirai ici un intervalle de onze ſiècles, pour obſerver la misère actuelle des Jacobites de l'Egypte. La grande ville du Caire eſt la réſidence ou plutôt l'aſile de leur Patriarche indigent & des dix Evêques qu'ils ont conſervés: quarante monaſtères ont réſiſté aux incurſions des Arabes, & le progrès de la ſervitude & de l'apoſtaſie a réduit les Cophtes au miſérable nombre de vingt-cinq ou trente mille familles (148): c'eſt une race

Benjamin, Patriarche Jacobite. A. D. 625 — 661.

(148) Je tire ce nombre des *Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois* (t. 2, p. 192, 193), & il eſt

de mendians sans lumières, qui n'ont d'autres consolations que la misère encore plus grande du Patriarche Grec & de son petit troupeau (149).

VI. Les Abyssins & les Nubiens.

6. Le Patriarche Cophte, rebelle envers les Césars, ou esclave des Caliphes, se glorifioit toujours de ce que les Rois de

---

plus vraisemblable que les 600,000 Cophtes anciens, & les 15,000 Cophtes modernes de Gemelli Carrery. Cyrille Lucar, Patriarche de Constantinople, se plaignit de ce que ces Hérétiques étoient dix fois plus nombreux que les Grecs orthodoxes, & il leur appliqua le πολλαι κεν δεκαδες δευοιατο οινοχοοιο d'Homère (Iliade II. 128), paroles qui sont peut-être de la plus parfaite expression de mépris (Fabrice lux Evangelii. 740).

(149) Ce qui a rapport à l'Histoire, à la Religion, aux mœurs, &c. des Cophtes, se trouve dans l'Ouvrage bigarré de l'Abbé Renaudot, qui n'est ni une Traduction, ni un Original; dans le *Chronicon Orientale* de Pierre le Jacobite, dans les deux Versions d'Abraham Ecchellensis, Paris, 1651, & dans Jean-Simon Asseman, Venet. 1729, ces Annales ne descendent que jusqu'au treizième siècle. Il faut chercher des détails plus récens dans les Auteurs qui ont écrit leur voyage en Egypte, & dans les nouveaux Mémoires des Missions du Levant. Dans le dernier siècle, Joseph Abudacnus publia à Oxford une Histoire des Jacobites en trente pages. 147 post 150.

la Nubie & de l'Ethiopie lui montroient de l'obéissance. Il exagéroit leur grandeur pour les payer de leur hommage: ses partisans osoient assurer que ces Princes pouvoient mettre en campagne cent mille Cavaliers, & un nombre égal de chameaux (150); qu'ils étoient les maîtres de répandre ou d'arrêter les eaux du Nil (151), & que la paix & l'abondance de l'Egypte dépendoient de l'intervention du Patriarche. Théodose, durant son exil

(150) Vers l'an 737. Voyez Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. p. 221, 222. Elmacin, Hist. Saracen, p. 99.

(151) Ludolph. Hist. Æthiop. & Comment. l. 1, c. 8. Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. p. 480, &c. Cette opinion introduite en Europe par l'artifice des Cophtes, par l'orgueil des Abyssins, la crainte & l'ignorence des Turcs & des Arabes, n'a pas même l'apparence de la vérité. Les pluies de l'Ethiopie ne consultent pas la volonté du Monarque pour augmenter les eaux du Nil. Si le fleuve s'approche de Napata, à trois journées de la mer Rouge (Voyez les Cartes de D'Anville), un canal qui détourneroit son cours, exigeroit toute la puissance des Césars, & vraisemblablement la surpasseroit.

à Constantinople, recommanda à sa protectrice la conversion des Noirs de la Nubie (152), depuis le tropique du Cancer, jusqu'aux frontières de l'Abyssinie. L'Empereur, attaché à la foi orthodoxe, soupçonna le dessein de sa femme, & voulut en partager la gloire. Deux Missionnaires rivaux, un Melchite & un Jacobite, partirent en même temps; mais Théodora, qu'on aimoit ou qu'on craignoit d'avantage, fut mieux obéie, & le Préfet de la Thébaïde retint le Prêtre catholique, tandis que le Roi de la Nubie & sa Cour furent baptisés à la hâte dans

(152) Les Abyssins, qui ont encore les traits & le teint olive des Arabes, prouvent assez que vingt siècles ne suffisent pas pour changer la couleur de la race humaine. Les Nubiens, dont l'extraction est Africaine, sont de véritables Nègres, aussi noirs que ceux du Sénégal ou du Côngo, ils ont également le nez aplati, les lèvres épaisses, & leur tête revêtue de laine (Buffon. Hist. Naturelle, t. 5, p. 117, 143, 144. 166, 219. Edit. in-12. Paris, 1769). Les Anciens voyoient sans beaucoup d'attention ce phénomène extraordinaire, qui a exercé les Philosophes & les Théologiens des temps modernes.

la communion de Dioſcore. L'Envoyé de Juſtinien arriva trop tard & fut renvoyé avec honneur. Mais lorſqu'il dénonça l'héréſie & la trahiſon des Egyptiens, le Néophyte nègre répondit qu'il n'abandonneroit jamais ſes frères, les vrais croyans, aux Miniſtres perſécuteurs du Concile de Calcédoine (153). Durant pluſieurs générations, le Patriarche d'Alexandrie nomma & ordonna les Evêques de la Nubie : le Chriſtianiſme y domina juſqu'au douzième ſiècle; on apperçoit encore des cérémonies & des reſtes de cette Religion dans les bourgades de Sennaar & de Dongola (154). Mais les

(153) Aſſeman. Bibliotec. Orient. t. 1, p. 329.

(154) Le Chriſtianiſme des Peuples de la Nubie, A. D. 1153, eſt atteſté par le Sheriff al Edriſi, & a été expoſé d'une manière fauſſe, ſous le nom du Géographe de Nubie (p. 18), qui les repréſente comme une peuplade de Jacobites. Les rayons de lumière hiſtorique qu'on apperçoit dans l'Hiſtoire de Renaudot (p. 178, 220—224. 281—286. 405—434. 451—564), ſont tous antérieurs à cette époque. Voyez l'Etat moderne

Nubiens effectuèrent à la longue leurs menaces de retourner au culte des Idoles; le climat exigeoit qu'on leur accordât la polygamie, & ils ont enfin préferé le triomphe du Koran à l'humiliation de la Croix. Une religion métaphysique est peut-être au dessus de l'intelligence d'une peuplade nègre; au reste, un Noir peut répéter comme un perroquet les *paroles* du symbole de Calcédoine & de celui des Monophysites.

Eglise d'Abyssinie. A. D. 530, &c.

Le Christianisme avoit jeté des racines plus profondes dans l'Empire d'Abyssinie; & quoique la correspondance ait souffert des interruptions de plus de soixante-dix ou cent ans, la métropole d'Alexandrie est toujours la tutrice de cette église. Sept Evêques formoient jadis le Synode d'Ethiopie; s'ils s'étoient trouvés au nombre de dix, ils auroient pu nommer un Primat indépendant, &

de ce pays, dans les Lettres Edifiantes (Recueil 4), & dans Busching (t. 9, p. 152—159, par Berenger).

un de leurs Rois eut le désir de donner cette primatie à son frère. Mais on découvrit ses desseins ; on se refusa à l'établissement de trois nouveaux Evêchés : des pertes insensibles ont concentré les fonctions épiscopales dans *l'Abuna* (155), qui est le chef & la source des Prêtres de l'Abyssinie : quand la place d'Abuna vient à vaquer, le Patriarche d'Alexandrie y nomme un Moine Egyptien ; un étranger revêtu de cette dignité paroît plus respectable aux yeux du Peuple, & moins dangereux à ceux du Monarque. Lorsque le schisme de l'Egypte fut déclaré au sixième siècle, les chefs rivaux, aidés de Justinien & de Théodora leur protecteur, s'efforcèrent de s'enlever l'un à l'autre la

(155) Les Latins donnent improprement le titre de Patriarche à l'Abuna ; les Abyssins ne reconnoissent que quatre Patriarches, & leur chef n'est qu'un Métropolitain, ou un Primat national (Ludolph. Hist. Æthiop. & Comment. l. 3, c. 7). Cet Historien ne connoissoit pas les sept Evêques de Renaudot (p. 511), qui existoient A. D. 1131.

conquête de cette province éloignée & indépendante. Ce fut encore l'habileté de l'Impératrice qui l'emporta, & la pieuse Théodora avoit établi dans cette église solitaire la foi & la discipline des Jacobites (156). Les Ethiopiens, que les ennemis de leur religion environnoient de tous côtés, sommeillèrent près de dix siècles, sans songer au reste du monde qui ne songeoit point à eux. Ils furent reveillés par les Portugais, qui après avoir doublé le promontoire méridional de l'Afrique, se montrèrent dans l'Inde & la mer Rouge, comme s'ils étoient descendus d'une planète éloignée. Les Sujets de Rome & d'Alexandrie observèrent dans les premiers momens de

Les Portugais en Abyssinie. A. D. 1525—1550, &c.

(156) Je ne sais pourquoi Asseman révoque en doute (Bibliot. Orient. t. 2, p. 384), ces missions assez vraisemblables de Théodora dans la Nubie & l'Ethiopie. Renaudot (p. 336—341. 381, 382. 405—443, &c. 452—456, 463, 475—480, 511—525, 559—564), a suppléé, d'après les Ecrivains cophtes, au peu que nous savons sur l'Abyssinie, jusqu'à l'année 1500. Ainsi la tête de Ludolphe étoit un blanc parfait lorsqu'il écrivit sur ce pays.

leur entrevue, la conformité plutôt que la différence de leur foi; & chacune des deux nations comptoit qu'une alliance avec des Chrétiens lui seroit très-utile. Les Ethiopiens séparés des autres Peuples de la terre, étoient presque retombés dans la vie sauvage. Leurs navires, qu'on avoit vu jadis à Ceylan, osoient à peine se hasarder sur les rivières de l'Afrique; les ruines d'Axume n'offroient plus d'habitans, la nation étoit dispersée dans des villages, & ce grand personnage qu'on décoroit du nom pompeux d'Empereur, passoit sa vie sous des tentes. Les Abyssins qui sentoient leur misère, avoient formé le raisonnable projet d'importer chez eux les arts & l'industrie de l'Europe (157); & les Ambassadeurs qu'ils avoient à Rome & à

---

(157) Ludolph. Hist. Æthiop. l. 4, c. 5. Les Juifs y exercent maintenant les arts de première nécessité, & les Arméniens font le commerce étranger. L'industrie de l'Europe, (*Artes & Opificia*), étoit ce que Grégoire admiroit & envioit le plus.

Lisbonne, eurent ordre de solliciter une colonie de Forgerons, de Charpentiers, de Tuiliers, de Maçons, d'Imprimeurs, de Chirurgiens & de Médecins. Mais le danger public les détermina bientôt à demander tout de suite des armes & des Soldats pour la défense d'un Peuple paisible, contre les Barbares qui ravageoient l'intérieur du pays, & contre les Turcs & les Arabes, qui avec un appareil effrayant s'avançoient des rives de la mer. L'Ethiopie fut sauvée par quatre cent cinquante Portugais, qui montrèrent dans les combats la valeur naturelle aux Européens, & la puissance artificielle du fusil & du canon. Dans un moment de terreur, l'Empereur avoit promis de se réunir ainsi que ses Sujets à la Foi catholique; un Patriarche latin représenta la suprématie du Pape (158); on supposoit que

(158) Jean Bermudez, dont la Relation imprimée à Lisbonne en 1569, a été traduite en anglois par Purchas (Pilgrims, l. 7, c. 7, p. 1149, &c.), & de

l'Empire auquel on donnoit dix fois plus d'étendue qu'il n'en avoit, renfermoit plus d'or que les mines d'Amérique; & la cupidité & le zèle religieux se formèrent les chimères les plus extravagantes sur la soumission volontaire des Chrétiens de l'Afrique.

Mission des Jésuites. A. D. 1557.

Mais au retour de la santé, on ne se souvint plus des sermens qu'avoit arraché la douleur. Les Abyssins défendoient la doctrine des Monophysites avec une fidélité inébranlable; l'exercice de la dispute échauffoit leur croyance, où l'on remarquoit de la langueur; ils donnèrent aux Latins les noms d'Ariens & de Nestoriens, & reprochèrent à ceux qui séparoient les deux natures de Jésus-Christ, d'adorer *quatre* Dieux. On as-

---

l'anglois en françois par La Croze (Christianisme d'Ethiopie, p. 92—265; ce morceau est curieux, mais on peut soupçonner l'Auteur d'avoir voulu tromper l'Abyssinie, Rome & le Portugal. Son titre au rang de Patriarche est obscur & incertain (Ludolph. Comment. n°. 101, p. 473).

ſigna la bourgade de Fremona aux Miſſionnaires Jéſuites : c'étoit un véritable exil ; leur ſavoir dans les arts libéraux & mécaniques, leurs lumières ſur la Théologie & la décence de leurs mœurs inſpiroient une vaine eſtime ; mais ils n'avoient pas le don des miracles (159), & on leur demanda un renfort de troupes européennes, qu'ils ne purent accorder. Après quarante années de patience & de dextérité, on leur prêta une oreille plus favorable, & deux Empereurs d'Abyſſinie ſe laiſsèrent perſuader que Rome pouvoit faire en ce Monde & en l'autre le bonheur de ſes adhérens. Le premier de ces Néophytes Rois perdit la couronne & la vie, & l'armée rebelle fut ſanctifiée par *l'Abuna*,

(159) *Religio romana ...nec precibus Patrum, nec miraculis ab ipſis Editis ſuffulciebatur*, eſt l'aſſertion recontredite du dévot Empereur Suſneus, à Mendez ſon Patriarche (Ludolp. Comment. n°. 126, p. 529, & on doit conſerver précieuſement de pareill es aſſ tions, comme une anecdote contre toutes les légendes merveilleuſes.

qui chargea l'Apoſtat d'anathêmes, & délia ſes Sujets de leur ſerment de fidélité. Zadengher fut vengé par le courage & la fortune de Suſnée, qui monta ſur le trône avec le nom de Segued, & qui ſuivit avec plus de vigueur la dévote entrepriſe de ſon parent. L'Empereur, après s'être donné le plaiſir d'une lutte d'argumentation entre les Jéſuites & ſes Prêtres mal habiles, ſe déclara proſélyte du Concile de Calcédoine, croyant que ſon Clergé & ſon Peuple embraſſeroient ſans délai la religion de leur Prince. Bientôt après, il ordonna, ſous peine de mort, de croire aux deux natures de Jéſus-Chriſt; il enjoignit aux Abyſſins de travailler le jour du Sabbat; & Segued, à la face de l'Europe & de l'Afrique, renonça à ſes liaiſons avec l'Egliſe d Alexandrie. Un Jéſuite, Alphonſe Mendez, Patriarche catholique de l'Ethiopie, reçut au nom d'Urbain VIII l'hommage & l'abjuration de ſon

Converſion de l'Empereur. A. D. 1626.

pénitent : » Je confesse, dit l'Empereur à genoux, » je confesse que le Pape » est le Vicaire de Jésus-christ, le successeur de Saint-Pierre, & le Souverain du Monde ; je lui jure une véritable obéissance, & je dépose à ses » pieds ma personne & mon royaume «. Son fils, son frère, le Clergé, les Nobles, & même les femmes de la Cour répétèrent le même serment ; le Patriarche latin fut comblé d'honneurs & de richesses, & ses Missionnaires élevèrent leurs églises ou leurs citadelles dans les positions les plus heureuses de l'Empire. Les Jésuites eux-mêmes déplorent la fatale indiscrétion de leur chef, qui, oubliant la douceur de l'Evangile & la politique de son Ordre, établit avec une violence précipitée la liturgie de Rome & l'inquisition du Portugal. Il condamna l'ancienne pratique de la circoncision, que des motifs de santé plutôt que de superstition avoient introduite

dans le climat de l'Ethiopie (160). Il assujettit les naturels à un nouveau baptême & à une nouvelle ordination; ils furent pénétrés d'horreur en voyant les plus saints d'entre les morts arrachés de leurs tombeaux, & un Prêtre étranger excommunier les plus illustres d'entre les vivans. Pour défendre leur religion & leur liberté, les Abyssins prirent les armes; ils montrèrent une valeur désespérée mais infructueuse. Cinq rebellions furent étouffées dans le sang des rebelles, deux Abunas furent tués dans les combats; leurs troupes périrent sur le champ

---

(160) Je sais avec quelle réserve il faut traiter cet article de la circoncision; toutefois j'affirmerai, 1°. que les Ethiopiens avoient une raison physique de circoncire les mâles, & même les femmes (Recherches Philosophiques sur les Américains, t. 2); 2° que la circoncision étoit usitée en Ethiopie long-temps avant l'introduction du Judaisme, ou du Christianisme (Hérodote, l. 2, c. 104, Marsham, Canon Chron. p. 72, 73). » *Infantes circumcidunt ob consuetudinem, non ob Judaïsmum* «, dit Grégoire, Prêtre Abyssin (apud Fabric. Lux Christiana, p. 720). Au reste, dans la cha-

de bataille, ou furent étouffés dans des cavernes; & le mérite, le rang ni le sexe ne purent soustraire les ennemis de Rome à une mort ignominieuse. Le Monarque vainqueur se laissa vaincre à la fin par la constance de sa nation, par celle de sa mère, de son fils & de ses plus fidèles amis. Segued écouta la voix de la patrie, de la raison & peut-être de la crainte, & l'Edit par lequel il accordoit la liberté de conscience, révéla la tyrannie & la foiblesse des Jésuites. Basilides, après la mort de son père, chassa le Patriarche Latin, & rendit aux voeux de la nation la foi & la discipline de l'Egypte. Les églises monophysites répétèrent en triomphe, » que le troupeau de l'Ethiopie étoit » délivré des Hyænes de l'Occident «;

Expulsion finale des Jésuites. A. D. 1632.

---

leur de la dispute, on donna quelquefois aux Portugais le nom flétrissant d'incirconcis (La Croze, p. 80, Ludolph. Hist. ad Comment. 2, 3, c. 1).

& les portes de ce royaume solitaire furent à jamais fermées aux arts, aux sciences & au fanatisme de l'Europe (161).

---

(161) Les trois Historiens protestans, Ludolph. (Hist. Æthiop. Francfort, 1681; Commentarius, 1691; Relatio nova, &c. 1693, in-folio); Geddes (Church History of Æthiopia, London, 1696, in 8°.), & La Croze (Hist. du Christianisme d'Ethiopie & d'Arménie, la Haye, 1739, in-12), ont tiré leurs matériaux les plus importans des Jésuites, & en particulier de l'Histoire générale de Tellez, publiée en portugais à Coimbre, 1660. Leur franchise peut étonner; mais un grand crime, l'esprit de persécution étoit à leurs yeux une vertu très-méritoire. Ludolph a tiré quelques avantages, mais assez minces, de la Langue éthiopienne qu'il savoit, ou de ses conversations avec Grégoire, Prêtre abyssin, d'un esprit courageux, qui étoit à Rome, & qu'il appela à la Cour de Saxe-Gotha. Voyez la Theologia Æthiopica de Grégoire, dans Fabricius, Lux Evangelii, p. 716 — 734.



CHAPITRE XLVIII.

Plan du reste de l'Ouvrage. Tableaux & caractères des Empereurs Grecs de Constantinople, depuis le temps d'Héraclius, jusqu'à la conquête des Latins.

Défauts de l'Histoire de Byzance.

J'AI fait l'Histoire de tous les Empereurs Romains, depuis Trajan jusqu'à Constantin, & depuis Constantin jusqu'à Héraclius, & j'ai fidèlement exposé les succès ou les désastres de leurs règnes. Il y a cinq siècles que l'Empire Romain est dans la décadence; mais il me reste encore plus de huit siècles à parcourir avant d'arriver au terme de mes travaux, c'est-à-dire à la prise de Constantinople par les Turcs. Si je suivois le même plan & la même marche, je composerois un grand nombre de volumes, & ceux qui auroient la patience de les lire, n'y trouveroient pas assez

d'inſtruction ou d'amuſement. A meſure que j'avancerai dans le récit du déclin & de la chute de l'Empire d'Orient, chacun des Empereurs rendroit ma tâche plus ingrate & plus triſte : cette dernière période de leurs annales offriroit partout la même foibleſſe & la même misère ; des tranſactions bruſques & précipitées romproient la liaiſon naturelle des cauſes & des évènemens, & une foule de détails trop minutieux détruiroit le jour & l'effet de ces grands tableaux, qui donnent de l'éclat & du prix à une Hiſtoire éloignée. Après Héraclius, le théâtre de Byzance ſe raſſure & devient plus ſombre ; les bornes de l'Empire, fixées par les Loix de Juſtinien, & les armes de Beliſaire, perdent de leur étendue, ou ne ſont plus ſenſibles ; le nom romain, l'objet de nos recherches, eſt réduit à un petit coin de l'Europe, aux environs ſolitaires de Conſtantinople, & on a comparé l'Empire Grec, au fleuve du Rhin, qui ſe perd dans les ſables

avant de se mêler à l'Océan. L'éloignement des temps & des lieux diminue à nos yeux l'appareil de la domination ; & les qualités plus nobles de la vertu & du génie, ne compensent pas le défaut de la splendeur extérieure. Dans les derniers momens de l'Empire, Constantinople eut sans doute plus de richesses & de population que n'en eut Athènes à l'époque la plus florissante de ses annales, lorsque vingt-un mille Citoyens d'un âge adulte possédoient une misérable somme de six mille talens ou de douze cent mille livres sterling. Mais tous les Citoyens osoient individuellement faire valoir la liberté de leurs pensées, de leurs paroles & de leurs actions ; des Loix impartiales défendoient leur personne & leur propriété, & ils avoient une voix indépendante dans l'administration de la République. Les nuances si variées & si fortement prononcées des caractères, sembloient augmenter leur nombre, & couverts de la liberté, échauffés

échauffés par la vanité & l'émulation, ils vouloient tous se mettre au niveau de la dignité nationale : des individus d'un esprit ou d'un courage supérieur, s'élançoient au delà des bornes d'un œil vulgaire, & en suivant le calcul des chances d'un mérite supérieur, telles que l'expérience les indique pour un grand royaume très-peuplé, on est tenté de croire d'après la foule de ses Grands Hommes, que la République d'Athènes eut des millions d'habitans. Toutefois son territoire, celui de Sparte & de leurs alliés, n'excèdent pas le territoire d'une province de France ou d'Angleterre d'une médiocre étendue; & après les victoires de Salamine & de Platée, ces petites Républiques prennent dans notre imagination la taille gigantesque de l'Asie, que les Grecs venoient de fouler sous leurs pieds. Mais les Sujets de l'Empire de Byzance, qui prenoient & déshonoroient les noms de Grecs & de Romains, présentent sans cesse les vices abjects qu'on ne peut

justifier par les foiblesses de l'humanité, & dans lesquels on ne retrouve pas même l'énergie des crimes mémorables. Les hommes libres de l'Antiquité pouvoient répéter cette généreuse maxime d'Homère, » qu'un captif perd la moitié » de ses vertus le premier jour de sa » servitude «. Cependant le Poëte n'avoit vu que l'esclavage civil & domestique, & il ne pouvoit prévoir que ce despotisme spirituel qui enchaîne les actions & même les pensées du dévot, anéantiroit encore une moitié des qualités du genre humain. Les successeurs d'Héraclius chargèrent les Grecs de ces deux jougs; les vices des Sujets, d'après une Loi d'éternelle justice, dégradèrent le Tyran, & à peine rencontre-t-on sur le trône, dans les camps & dans les écoles, quelques noms qui méritent d'échapper à l'oubli. L'habileté ou la manière différente des Peintres ne dédommagea point des défauts du sujet. Les quatre premiers siècles d'un inter-

valle de huit cents années sont demeurés pour nous dans des ténèbres qu'interrompent rarement de foibles & épars rayons de lumières historiques : de Maurice à Alexis, Basile le Macédonien est le seul Prince dont la vie forme un ouvrage séparé, & l'autorité incertaine des compilateurs plus récens, supplée mal au défaut, à la perte ou à l'imperfection des Auteurs contemporains. On n'a pas à se plaindre de la disette des quatre derniers siècles ; la Muse de l'Histoire se ranima à Constantinople avec la famille de Comnènes, mais elle est chargée d'enluminure, & elle n'a ni élégance ni grace. Une multitude de Prêtres & de Courtisans se suivent les uns & les autres, en ne s'écartant jamais du sentier que leur ont tracé la servitude & la superstition : leurs vues sont étroites, leur jugement est foible ou corrompu, & on ferme le volume plein d'une stérile abondance, sans connoître les causes des événemens, le

caractère des acteurs, ou les mœurs du siècle. On a observé qu'un Guerrier donne à sa plume l'énergie de son épée : cette remarque peut s'appliquer à une Nation, & on verra que le tome de l'Histoire s'éleve ou s'abaisse avec le courage du temps où l'on vit.

Sa liaison avec les révolutions du Monde politique.

D'après ces considérations, j'aurois abandonné sans regrets les esclaves Grecs à leurs serviles Historiens, si le sort de la monarchie de Byzance ne se trouvoit lié à ces révolutions éclatantes qui ont changé la face du Monde. Au moment où elle perdoit des provinces, de nouvelles colonies & de nouveaux royaumes s'y établissoient : les Nations victorieuses prenoient les vertus actives de la guerre ou de la paix qu'avoient délaissées les vaincus, & c'est dans l'origine & les conquêtes, dans la Religion & le Gouvernement de ces Peuples nouveaux, que nous devons chercher les causes & les effets de la décadence & de la chute de l'Empire d'Orient. Au reste, ce nouveau

plan, la richesse & la vérité des matériaux n'empêcheront pas l'unité du dessein & de la composition : semblable au Musulman de Fez ou de Delhy, qui dans ses prières regarde toujours le temple de la Mecque, l'œil de l'Historien ne perdra jamais Constantinople de vue.

Plan du reste de l'Ouvrage.

Voici donc le plan que j'ai adopté pour la suite de mon Ouvrage. Je parlerai dans les Chapitres suivans de tous les Empereurs qui ont régné à Constantinople durant une période de six siècles, depuis les jours d'Héraclius, jusqu'à la conquête des Latins ; ce récit sera peu étendu, mais il ne s'écartera ni de l'ordre ni du texte des Historiens originaux. Je me bornerai, dans cette Introduction, à indiquer les révolutions du trône, la succession des familles, le caractère personnel des Princes grecs, leur manière de vivre, & leur mort, les maximes & l'influence de leur administration, & j'aurai soin de dire si leur règne a précipité ou suspendu la chute de l'Em-

pire d'Orient. Le tableau chronologique jettera du jour sur les Chapitres qui viendront ensuite ; & chacun des détails des opérations des Barbares qui ont produit un si grand effet sur la dissolution de l'Empire, se placera de lui-même dans les Annales de Byzance. L'intérieur de l'Empire & l'hérésie dangereuse des Pauliciens qui ébranla l'Orient & éclaira l'Occident, seront la matière de deux Chapitres séparés ; mais je différerai ces recherches jusqu'au moment où j'aurai mis sous les yeux du Lecteur l'état des différens Peuples du Monde au huitième & au dixième siècles de l'Ere chrétienne. Après avoir établi ces fondemens de l'Histoire Byzantine, je passerai en revue plusieurs Nations, & en traitant ce qui les regarde, je proportionnerai l'étendue de mon récit à leur grandeur, à leur mérite ou à leurs liaisons avec le Monde romain & le siècle actuel. Voici les noms de ces Peuples, & un précis des matières ; 1°. des FRANCS, déno-

mination générale qui comprend tous les Barbares de la France, de l'Italie & de l'Allemagne, que réunirent le glaive & le ſceptre de Charlemagne. La perſécution des images & des Iconoclaſtes ſépara Rome & l'Italie du trône de Byzance, & prépara le rétabliſſement de l'Empire Romain en Occident. 2°. Les ARABES & les SARASINS, ſujet intéreſſant & curieux, occuperont trois Chapitres. Après avoir décrit l'Arabie & ſes habitans, j'examinerai dans le premier, quels furent le caractère, la Religion & les ſuccès de Mahomet : dans le ſecond, je menerai les Arabes à la conquête de la Syrie, de l'Egypte & de l'Afrique, provinces de l'Empire Romain, & je les ſuivrai dans leur carrière triomphante, juſqu'à ce qu'ils aient renverſé le trône de la Perſe & de l'Eſpagne : je rechercherai dans le troiſième, comment Conſtantinople & l'Europe furent ſauvés par le luxe & les arts, la diſcorde & l'affoibliſſement de

l'Empire des Kalifes. Un seul Chapitre indiquera ce qui regarde, 3°. les BULGARES; 4°. les HONGROIS; 5°. les RUSSES, qui attaquèrent par mer ou par terre les provinces & la capitale; & l'origine & l'enfance de ce dernier Peuple, dont la grandeur est aujourd'hui si imposante, exciteront quelque curiosité; 7°. les NORMANS, ou plutôt quelques aventuriers de cette peuplade guerrière, qui fondèrent un royaume puissant dans la Pouille & la Sicile, ébranlèrent le trône de Constantinople, déployèrent toute la valeur des Chevaliers, & réalisèrent presque les merveilles des Romains; 7°. les LATINS, ou les Nations de l'Occident soumises au Pape, qui s'enrôlèrent sous la bannière de la Croix, pour reprendre ou délivrer le saint Sépulcre. Les Empereurs Grecs furent d'abord épouvantés & ensuite affermis sur leur trône par des myriades de Pélerins qui se rendirent à Jérusalem avec Godefroy de Bouillon & les Pairs de la Chré-

tienté. La ſeconde & la troiſième croiſade marchèrent ſur les pas de la première; l'Europe & l'Aſie ſe mêlèrent dans une guerre ſainte qui dura deux ſiècles; & Saladin & les Mamelucs d'Egypte, après avoir oppoſé une vigoureuſe réſiſtance aux Puiſſances chrétiennes, finirent par les chaſſer tout-à-fait. Au milieu de ces hoſtilités fameuſes, une eſcadre & une armée de François & de Vénitiens ſe portèrent vers le Boſphore de Thrace, au lieu de gagner les côtes de la Syrie; ils prirent la capitale d'aſſaut, ils renversèrent la monarchie des Grecs, & une dynaſtie de Princes latins régna plus de ſoixante ans à Conſtantinople. 8°. Durant cette époque de captivité & d'exil, il faut regarder les Grecs eux-mêmes comme un Peuple étranger, comme les ennemis & enſuite les Souverains de Conſtantinople. Le malheur leur avoit rendu une étincelle de valeur nationale; & du moment où ils eurent repris la couronne,

jusqu'à la conquête des Turcs, les Empereurs montrèrent quelques dignités. 9°. Les MOGOLS & les TARTARES, les armes de Zinghis & de ses descendans ébranlèrent le globe depuis la Chine jusqu'à la Pologne & à la Grèce; les Sultans furent renversés; les Califes tombèrent du trône, les Césars tremblèrent au milieu de leur Cour. Et les victoires de Timour suspendirent plus d'un demi-siècle la ruine finale de l'Empire de Byzance. 10°. J'ai déjà indiqué la première apparition des TURCS, & les noms de *Seljuk* & d'*Othman* distinguent les deux dynasties successives de cette Nation, qu'on vit sortir au onzième siècle des déserts de la Scythie. Le premier établit un illustre & puissant royaume, qui se prolongeoit des bords de l'Oxus jusqu'à Antioche & Nice: ses entreprises sur Jérusalem & le danger où il mit Constantinople, donnèrent lieu à la première croisade. Les Ottomans dont l'origine avoit été si

foible, devinrent la terreur & le fléau de la Chrétienté. Mahomet II assiéga & prit Constantinople, & son triomphe anéantit le simulacre de l'Empire Romain en Orient. Le schisme des Grecs eut une grande influence sur leurs derniers malheurs, & le rétablissement des arts en Occident. Après avoir fait le tableau de la nouvelle ROME, je retournerai aux ruines de l'ancienne, & un grand nom jettera un rayon de gloire sur la fin de nos travaux.

Second mariage & mort d'Héraclius.

L'Empereur Héraclius avoit puni un Tyran; il s'étoit emparé de son trône, & la conquête passagère & la perte irréparable des provinces de l'Orient ont donné de la célébrité à son règne. Après la mort d'Eudocie, sa première femme, il désobéit au Patriarche; il viola les Loix en épousant sa nièce Martina; & la superstition des Grecs vit un jugement du Ciel dans les maladies du père &

la difformité de ses enfans. Mais le bruit d'une naissance illégitime pouvant écarter le choix, ou affoiblir l'obéissance du Peuple, la tendresse maternelle, & peut-être la jalousie d'une belle-mère, donna plus d'activité à l'ambition de Martina, & son vieux mari étoit trop foible pour résister aux séductions & aux caresses de son épouse. Constantin, son fils aîné, obtint dans un âge mûr le titre d'Auguste; mais la foiblesse de son corps exigeoit un collègue & un surveillant, & il consentit avec une secrète répugnance au partage de l'Empire. Le Sénat fut rassemblé au palais pour ratifier ou attester l'association d'Héracleonas, fils de Martina : l'imposition du diadême fut consacrée par les prières & la bénédiction du Patriarche : les Sénateurs & les Patriciens adorèrent la majesté de l'Empereur & celle de ses collègues, & dès qu'on ouvrit les portes, la voix tumultueuse mais importante des Soldats salua les trois Princes.

A. D. 638. Juillet 4.

Après un intervalle de cinq mois, les pompeuſes cérémonies qui ſembloient ſeules former la Conſtitution de l'Etat, eurent lieu dans la cathédrale & l'hyppodrome : afin de montrer la bonne intelligence des deux frères, le plus jeune ſe préſente appuyé ſur le bras de l'aîné, & les acclamations d'un Peuple vendu, ou ſéduit par la crainte, joignirent le nom de Martina à ceux de Conſtans & d'Héracleonas. Héraclius ne ſurvéquit que deux ans à cette aſſociation : ſon teſtament déclara ſes deux fils héritiers de l'Empire d'Orient par égale part ; & il leur ordonna d'honorer Martina comme leur mère & leur Souveraine. A. D. 639. Janvier. A. D. 641. Février 11.

Martina ſe montrant pour la première fois ſur le trône, avec le nom & les attributs de la royauté, rencontra une oppoſition ferme mais reſpectueuſe, & des préjugés ſuperſtitieux ranimèrent les dernières étincelles de la Liberté. » Nous reſpectons la mère de nos Prin- Constantin III, A. D. 641. Février.

» ces, s'écria un Citoyen, mais ces
» Princes sont les seuls à qui nous
» devions de l'obéissance, & Constan-
» tin, l'aîné de nos deux Empereurs, est
» en âge de soutenir le poids de la
» couronne. La nature a exclu votre
» sexe des travaux du Gouvernement.
» Si les Barbares approchoient de la
» ville royale, en ennemis ou avec de
» pacifiques intentions, pourriez-vous
» leur répondre ? Une femme sur le
» trône lasseroit la patience des escla-
» ves de la Perse ; & que le Ciel pré-
» serve à jamais la République Romaine
» d'un événement qui déshonoreroit la
» Nation «! Martina descendit du trône,
indignée, & se réfugia dans la partie
du palais qu'habitoient les femmes. Le
règne de Constantin III ne fut que de cent
trois jours : il mourut à l'âge de trente
ans : sa vie entière avoit été une longue
maladie ; on attribua cependant sa mort à
sa belle-mère, & on crut qu'elle avoit
employé le poison. Elle recueillit en effet

les fruits de cette mort, & s'empara du Gouvernement au nom d'Héracleonas; mais tout le monde abhorroit l'inceſtueuſe veuve d'Héraclius; elle excita la jalouſie du Peuple, & les deux orphelins qu'avoit laiſſés Conſtantin devinrent les objets des ſoins publics. Le fils de Martina, qui n'avoit pas plus de quinze ans, déclara en vain qu'il ſerviroit de tuteur à un de ſes neveux; il rappela en vain ſon alliance avec l'un d'eux qu'il avoit tenu ſur les fonts de baptême; c'eſt en vain qu'il jure ſur la vraie Croix de les défendre contre tous leurs ennemis. Le dernier Empereur avoit fait partir un ſerviteur fidèle peu de momens avant ſa mort, pour armer les troupes & les provinces de l'Orient en faveur des orphelins qu'il laiſſoit en des mains ſi ſuſpectes : l'éloquence & la libéralité de Valentin avoient eu des ſuccès; de ſon camp de Calcédoine il oſa demander qu'on punît les aſſaſſins, & qu'on rétablît ſur le trône l'héritier

Héracleonas, A. D. 641. Mai 25.

légitime. La licence des Soldats qui saccageoient les vignes & buvoient le vin de leurs domaines d'Asie, excita les Citoyens de Constantinople contre les auteurs de leurs maux, & on entendit dans l'église de Sainte-Sophie, non pas des hymnes & des prières, mais les clameurs & les imprécations d'une multitude furieuse. Héracleonas, d'après des ordres impérieux, se montra en chaire avec l'aîné des deux orphelins; Constans seul fut proclamé Empereur des Romains; & on plaça sur sa tête, au milieu des bénédictions solemnelles du Patriarche, une couronne d'or, qu'on prit sur le tombeau d'Héraclius. L'église fut pillée dans le tumulte de la joie & de l'indignation; les Juifs & les Barbares souillèrent le sanctuaire, & Pyrrhus, Sectateur de l'hérésie des Monothélites, & créature de l'Impératrice, eut soin de se soustraire à la violence des Catholiques, après avoir laissé une protestation sur l'autel. Le Sénat, à qui le consente-

ment

ment des Soldats & du Peuple donnoit une force passagère, avoit à remplir des fonctions plus sérieuses. Animé par l'esprit de la Liberté romaine, il donna aux Nations le grand spectacle d'un Tyran jugé par son Peuple ; & Martina & son indigne fils furent déposés & déclarés les auteurs de la mort de Constantin. Les Pères Conscrits punirent ensuite sans distinction les innocens & les coupables. On coupa la langue de Martina & le nez d'Héracleonas, & après cette cruelle exécution, l'une & l'autre passèrent le reste de leurs jours dans l'exil & dans l'oubli. Les Grecs susceptibles de réflexion, se consolèrent à quelques égards de leur servitude, en observant l'abus que les Aristocrates font du pouvoir, lorsqu'il se trouve pour un moment entre leurs mains.

Châtiment de Martin & d'Héracleonas. A. D. 641. Septembre.

Quand on lit les discours que Constans II prononça devant le Sénat de Byzance, à l'âge de douze ans, on se croit au temps des Antonins, c'est-à-

Constans II, A. D 641. Septembre.

dire à une époque antérieure de cinq ſiècles. Après l'avoir remercié du juſte châtiment infligé aux aſſaſſins qui venoient de priver la Nation des heureuſes eſpérances que donnoit le règne de ſon père, le jeune Prince ajouta : » La » Providence & votre équitable Décret » ont précipité du trône Martina & » ſon inceſtueuſe progéniture. Votre » Majeſté & votre ſageſſe ont empêché » l'Empire Romain de dégénérer en » une tyrannie qui ne connoît plus de » Loix; je vous exhorte & je vous ſupplie » de vous montrer les Conſeillers & les » Juges de la ſûreté commune «. Ces paroles reſpectueuſes, jointes à de grandes largeſſes, ſatisfirent les Sénateurs ; mais ces ſerviles Grecs étoient indignes de la Liberté, dont ils ne s'occupoient en aucune manière, & le nouvel Empereur ſavoit que les préjugés de ſa Nation & l'habitude du deſpotiſme effaceroient bientôt cette leçon momentanée. Il craignoit ſeulement que le Sénat & le Peu-

ple n'envahiſſent un jour le droit de primogéniture, & ne plaçaſſent ſon frère Théodoſe ſur le trône, en le revêtant d'un pouvoir égal au ſien. Le petit-fils d'Héraclius devint inhabile à la pourpre, par les ſaints ordres qu'on lui conféra; mais cette cérémonie, qui ſembloit profaner les Sacremens de l'Egliſe, ne ſuffit pas pour appaiſer les ſoupçons du Tyran, & la mort du Diacre Théodoſe put ſeule expier le crime de ſon extraction royale. Cet aſſaſſinat fut ſuivi des imprécations du Peuple; & le meurtrier, malgré ſon pouvoir abſolu, ſe condamna de lui-même à un exil perpétuel. Conſtans s'embarqua pour la Grèce; & comme s'il avoit voulu rejeter ſur ſa patrie l'horreur qu'il méritoit, on dit que de ſa galère impériale il cracha ſur les murs de Conſtantinople. Après avoir paſſé l'hiver à Athènes, il ſe rendit à Tarente en Italie; il alla voir Rome, & termina ce honteux voyage, où il ſe permit de rapides ſacriléges, en fixant ſa

réſidence à Syracuſe. Mais s'il pouvoit s'éloigner de ſon Peuple, il ne pouvoit s'éloigner de lui-même. Les remords de ſa conſcience créèrent un fantôme qui le pourſuivit par terre & par mer, la nuit & le jour; & Théodoſe, qu'il croyoit toujours appercevoir devant lui, tenoit ſans ceſſe ſur les bords de ſes lèvres une coupe remplie de ſang, & lui diſoit ou ſembloit lui dire : » Bois » mon frère, bois «; viſion d'autant plus effrayante qu'il avoit reçu des mains du Diacre la coupe myſtérieuſe du ſang de Jéſus-Chriſt. Odieux à lui-même, & odieux au genre humain, il mourut dans la capitale de la Sicile, par une trahiſon domeſtique, & peut-être par une conſpiration des Evêques. Un Domeſtique qui le ſervoit au bain, après lui avoir verſé de l'eau chaude ſur la tête, le frappa avec violence, du vaſe qu'il tenoit : le Prince tomba étourdi par le coup, & la chaleur de ſon bain ne tarda pas à le ſuffoquer : ſa ſuite

étonnée de ne point le voir paroître, s'approcha de lui, & reconnut avec indifférence qu'il étoit mort. Les troupes de la Sicile revêtirent de la pourpre un jeune homme obſcur, dont l'inimitable beauté échappoit à l'habileté des Peintres & des Sculpteurs de ſon temps.

Conſtans avoit laiſſé trois fils dans le palais de Byzance : l'aîné avoit été revêtu de la pourpre dès ſon enfance. Lorſqu'il leur ordonna de venir le trouver en Sicile, les Grecs voulant garder ces otages précieux, répondirent que c'étoient les enfans de l'Etat, & qu'on ne les laiſſeroit pas partir. La nouvelle de ſa mort arriva avec une rapidité extraordinaire de Syracuſe à Conſtantinople, & Conſtantin, l'aîné de ſes fils, hérita de ſon trône, ſans hériter de la haine publique. Ses ſujets concoururent avec zèle & avec allégreſſe au châtiment de la province qui avoit uſurpé les droits du Sénat & du Peuple :

Conſtans IV, ſurnommé Pogonat. A. D. 668, Septembre.

le jeune Empereur se mit à la tête d'une escadre nombreuse, & arrivé dans le havre de Syracuse, les légions de Rome & de Carthage se réunirent sous ses drapeaux. La défaite de l'Empereur proclamé par les Siciliens étoit facile, & sa mort étoit juste; sa belle tête fut exposée dans l'hyppodrome; mais je ne puis donner des éloges à un Prince qui, dans la foule des victimes, condamna le fils d'un Patricien, parce qu'il avoit déploré avec aigreur l'exécution d'un père vertueux. Ce jeune homme, qu'on appeloit Germanus, subit la mutilation à laquelle Atys s'étoit dévoué lui-même : il survéquit à cette violence, & comme il est parvenu ensuite au rang de Patriarche & de Saint, le souvenir de l'indécente cruauté de l'Empereur s'est conservé. Constantin, après avoir fait tous ces sacrifices sur le tombeau de son père, revint dans sa capitale, & sa barbe ayant paru durant son voyage de Sicile, les Grecs lui donnèrent le surnom fami-

lier de Pogonat. La diſcorde fraternelle ſouilla ſon règne, ainſi que celui de ſon prédéceſſeur. Il avoit accordé le titre d'Auguſte à Héraclius & à Tibere ſes deux frères; ce ne fut pour eux qu'un vain titre, car ils continuèrent à languir dans la ſolitude du palais, ſans exercer aucun pouvoir, & ſans être chargé d'aucune fonction. Les troupes de la province d'Anatolie s'approchèrent de Conſtantinople du côté de l'Aſie, à leur inſtigation; elles demandèrent en faveur des deux frères de Conſtantin, le partage ou l'exercice de la ſouveraineté, & firent valoir un argument théologique, pour ſoutenir leurs prétentions. Elles dirent à grands cris qu'elles étoient Chrétiennes & Catholiques, & ſincères adorateurs de la ſainte & indiviſible Trinité; que puiſqu'il y avoit trois perſonnes égales dans le Ciel, il étoit raiſonnable qu'il y eût trois perſonnes égales ſur la terre. L'Empereur invita ces Savans à une conférence, dans laquelle

ils pourroient proposer leurs raisons au Sénat: ils s'y rendirent; on les arrêta bientôt après, & la vue de leurs corps suspendus à un gibet dans le fauxbourg de Galata, réconcilia leurs camarades avec l'unité du règne de Constantin. Il pardonna à ses frères; on continua à les nommer dans les acclamations publiques; mais s'étant rendus de nouveau coupables, ou ayant été de nouveau soupçonnés, ils perdirent le titre d'Auguste, & on leur coupa le nez en présence des Evêques qui formoient à Constantinople le sixieme Concile général. Le projet d'établir le droit de primogéniture, donna des inquiétudes à Pogonat, sur la fin de sa vie. Quelques cheveux de Justinien & Héraclius ses deux fils furent offerts sur l'autel de Saint Pierre, comme un symbole de leur adoption spirituelle par le Pape; mais l'aîné fut seul élevé au rang d'Auguste, & obtint seul l'assurance de la couronne.

Justinien II, A. D. 685. Septembre.

Justinien II hérita de l'Empire après

la mort de son père ; & le nom d'un Législateur triomphant fut déshonoré par les vices d'un jeune homme, qui n'imita le réformateur des Loix que dans le luxe des bâtimens. Ses passions avoient de la force, & son intelligence de la foiblesse : enivré d'un sot orgueil, il croyoit que sa naissance lui donnoit le droit de commander à des millions d'hommes, tandis que la plus petite communauté ne l'auroit pas choisi pour son Magistrat. Un Eunuque & un Moine étoient ses deux Ministres favoris, c'est-à-dire qu'ils se trouvoient par leur état fort peu susceptibles des affections humaines : à l'un il abandonnoit le palais, & à l'autre les finances : le premier donnoit des coups de fouet à la mère de l'Empereur ; le second faisoit suspendre la tête en bas & brûler à petit feu les débiteurs insolvables. Depuis les jours de Commode & de Caracalla, la crainte avoit été le mobile ordinaire de la cruauté des Princes de Rome ; mais Justinien

doué de quelque vigueur de caractère ; se plut à voir les tourmens de ses sujets, & brava leur vengeance l'espace d'environ dix ans, jusqu'au moment où il eut comblé la mesure de ses crimes & celle de leur patience. Léontius, Général renommé, avoit gémi plus de trois ans dans un cachot, avec quelques Patriciens des plus nobles familles, & du nombre de ceux qui avoient le plus de mérite : le Souverain l'en tira tout à coup pour lui donner le gouvernement de la Grèce : cette grace accordée à un homme qu'on venoit d'outrager & de punir si cruellement, annonçoit le mépris plutôt que la confiance. Ses amis l'accompagnèrent jusqu'au port où il devoit s'embarquer ; il leur dit en soupirant, qu'on ornoit la victime pour le sacrifice, & que la mort le suivroit de près. Ils osèrent lui répondre que la gloire & l'Empire seroient peut-être la récompense d'une résolution généreuse ; que toutes les classes de l'état abhorroient le règne d'un mons-

tre, & que deux cent mille Patriotes n'attendoient que la voix d'un chef. Ils essayèrent au milieu de la nuit d'attenter à la vie de Justinien; & dans les premièrs efforts des conspirateurs, le Préfet de la capitale fut égorgé, & on força les prisons : les émissaires de Léontius crièrent dans toutes les rues : » Chré» tiens, à Sainte Sophie «! & le Patriarche prononça un discours séditieux qui eut pour texte : » Voici le jour du Seigneur «; & quittant l'église, le Peuple indiqua une autre assemblée dans l'hyppodrome. Justinien, en faveur duquel on n'avoit pas vu un seul glaive, fut traîné devant ces Juges furieux, qui demandèrent qu'on le punît de mort au même instant. Léontius, déjà revêtu de la pourpre, vit d'un œil de compassion le fils de son bienfaiteur, & le rejeton d'un si grand nombre d'Empereurs, prosterné devant lui. Il épargna la vie de Justinien, on lui coupa d'une manière imparfaite le nez & peut-être la langue; l'heureuse flexi-

bilité de l'idiome grec lui donna sur le champ le nom de Rhinotmetus ; & le Tyran ainsi mutilé fut relégué à Cherson, bourgade solitaire de la Tartarie Crimée, qui tiroit des bleds, du vin & de l'huile des pays voisins comme des objets de luxe.

Son exil. A. D. 695 — 705.

Justinien banni sur la frontière des déserts de la Scythie, nourrissoit toujours l'orgueil de sa naissance & l'espoir de remonter sur le trône. Après trois ans d'exil, on vint lui apprendre qu'une seconde révolution l'avoit vengé, & que Léontius avoit été détrôné & mutilé à son tour par le rebelle Apsimar, qui prenoit le nom plus imposant de Tibère. Un usurpateur de la classe du Peuple craignoit les prétentions qui pouvoient résulter de la succession linéale, & les plaintes & les accusations des habitans de Cherson, qui retrouvoient les vices du Tyran dans la conduite du Prince exilé, donnèrent une nouvelle activité à sa jalousie. Justinien, suivi d'une bande de Soldats attachés à

ſa perſonne par l'eſpoir ou le déſeſpoir communs, s'éloigna de la terre inhoſpitalière où il ſe trouvoit, & ſe réfugia chez les Chozars, qui campoient entre le Tanaïs & le Boryſthènes. Le Khan lui montra des égards & de la pitié: il l'établit à Phanagoria, ville jadis opulente, ſituée ſur la rive du Lac Mœotis, placée vers l'Aſie. Juſtinien, ſans s'occuper alors du préjugé des Romains, épouſa une ſœur du Barbare, laquelle, d'après ſon nom de Théodora, ſemble avoir reçu le baptême. Mais l'infidèle Khan fut bientôt ſéduit par l'or de Conſtantinople; & Juſtinien auroit péri ſous le glaive des aſſaſſins, ou on l'auroit livré au pouvoir de ſes ennemis, ſi ſa femme, entraînée par la tendreſſe conjugale, ne lui eût pas révélé le projet. Juſtinien, après avoir étranglé de ſa main les deux émiſſaires du Khan, renvoya Théodora à ſon frère, & s'embarqua ſur l'Euxin pour chercher des alliés plus fidèles. Une tempête aſſaillit le vaiſſeau

qu'il montoit, & l'un des hommes de sa suite lui conseilla d'obtenir la miséricorde du Ciel, en faisant le vœu d'un pardon général si jamais il remontoit sur le trône. » Pardonner, s'écria l'intrépide » Tyran : plutôt mourir à l'instant » même ! que le Tout-Puissant m'en» gloutisse dans les vagues de la mer, » si je consens à épargner la tête d'un seul » de mes ennemis « ! Il survécut à cette menace impie; il arriva à l'embouchure du Danube, se rendit au village qui étoit la capitale du pays des Bulgares, & ayant promis à Terbelis, qui y donnoit des Loix, sa fille & le partage des trésors de l'Empire, il obtint ses secours. Le royaume des Bulgares se prolongeoit jusqu'aux frontières de la Thrace, & les deux Princes se portèrent sous les murs de Constantinople avec quinze mille Cavaliers. Apsimar fut déconcerté par cette brusque apparition de son rival, que les Chozars devoient égorger, & dont il ignoroit l'évasion. On se

souvenoit à peine des crimes de Justinien après dix années d'absence ; sa naissance & ses malheurs excitèrent la pitié de la multitude toujours indisposée contre les Princes qui la gouvernent ; & les soins actifs de ses partisans l'introduisirent dans la ville & le palais de Constantin.

Son rétablissement sur le trône, & sa mort. A. D. 705 — 711.

Justinien récompensa ses alliés, il rappela sa femme, & ces deux actions prouvèrent qu'il n'étoit pas insensible à l'honneur & à la reconnoissance. Terbelis se retira avec un monceau d'or dont l'étendue fut déterminée par la portée de son fouet. Mais jamais vœu ne fut si religieusement accompli que le serment de se venger qu'il avoit fait au milieu des orages de l'Euxin. Les deux usurpateurs furent amenés dans l'hyppodrome, l'un de sa prison & l'autre de son palais. Léontius & Apsimar, avant d'être livrés aux Bourreaux, furent étendus sous le trône de l'Empereur, & Justinien établissant ses pieds sur leur tête,

regarda plus d'une heure la course de chars, tandis que le Peuple inconstant répétoit ces paroles du Psalmiste : » Tu » marcheras sur l'aspic & sur le basilic, » & tu fouleras aux pieds le lion & le » dragon «. La défection universelle qu'il avoit jadis éprouvée, le porta à dire comme Caligula, qu'il désiroit que le Peuple Romain n'eût qu'une tête. On pourroit observer toutefois que ce désir ne convenoit pas à un Tyran ingénieux, puisqu'au lieu des tourmens variés dont il accabloit les victimes de sa colère, un seul coup auroit terminé les plaisirs de sa vengeance & de sa cruauté. Ses plaisirs furent en effet inépuisables : les vertus privées ou les services publics ne pouvoient expier le crime d'une obéissance active, ou même passive, à un Gouvernement établi, & dans les six années de son nouveau règne, la hache, la corde & la torture lui parurent les seuls instrumens de la royauté. Il donna surtout des preuves de haine aux habitans
de

de Cherson, qui avoient insulté à son exil, & enfreint les loix de l'hospitalité. Ils trouvèrent dans leur position éloignée quelques moyens de défense ou du moins d'évasion. Constantinople fut chargée d'un impôt qui devoit payer les frais d'une escadre & d'une armée; » ils » sont tous coupables & ils doivent tous périr « : tel fut l'ordre de Justinien; il chargea de l'exécution de ce sanguinaire arrêt, Etienne son favori, qu'on avoit raison de surnommer le Sauvage. La lenteur de ses attaques permit à la plus grande partie des habitans de se retirer dans l'intérieur du pays, & le Ministre des vengeances du Prince se contenta de réduire en servitude les jeunes gens des deux sexes, de brûler vifs sept des principaux Citoyens, d'en jeter vingt dans la mer, & d'en réserver quarante-deux qui devoient recevoir leur condamnation de la bouche de Justinien. Au retour d'Etienne, son escadre échoua sur les côtes escarpées de l'Anatolie,

& Juſtinien eut la baſſeſſe d'applaudir à l'Euxin, qui avoit fait périr dans un naufrage plusieurs milliers de ſes Sujets & de ſes ennemis; ce ſcélérat, toujours avide de ſang, ordonna une ſeconde expédition pour anéantir les reſtes de la colonie qu'il avoit proſcrite. Dans ce court intervalle, les Cherſonites étoient revenus à leur cité, & ſe préparoient à mourir les armes à la main; le Khan des Chozars ne ſoutenoit plus ſon déteſtable beau-frère; les exilés de chaque province ſe réunirent à Tauris, & Bardanes fut revêtu de la pourpre ſous le nom de Philippicus. Les troupes impériales, qui ne vouloient pas ou qui ne pouvoient pas exécuter les vindicatifs projets de Juſtinien, échappèrent à ſa fureur en ne le reconnoiſſant plus pour leur Souverain; l'eſcadre conduite par Philippicus arriva aux havres de Sinope & de Conſtantinople; chacun prononça la mort du Tyran, & chacun s'empreſſa de concourir à ſa perte; le malheureux

fut abandonné de ses amis & des Barbares qui gardoient sa personne, & on proclama le nom de son assassin, comme celui d'un homme qui avoit fait un acte de patriotisme & exercé une vertu romaine. Tibère son fils s'étoit réfugié dans une église; sa grand'mère qui étoit fort âgée, en défendoit la porte; le jeune Prince suspendit à son col toutes les reliques qu'il croyoit capables de le garantir; il s'appuya d'une main sur l'autel & de l'autre sur la vraie Croix. Mais la fureur populaire qui ose fouler aux pieds la superstition, est sourde aux cris de l'humanité, & la race d'Héraclius s'éteignit après avoir porté la couronne durant un siècle.

Entre la chute de la race des Héraclides & l'avénement de la dynastie Isaurienne, il y a un intervalle de six années rempli par trois règnes. Bardanes ou Philipicus fut regardé comme un héros qui avoit délivré son pays d'un Tyran: proclamé Empereur à Constan-

Philippicus, A. D. 711. Décembre.

tinople, il dut goûter quelque bonheur dans les premiers transports de la joie universelle. Justinien avoit laissé un grand trésor, fruit de ses cruautés & de ses rapines ; mais son successeur ne tarda pas à le dissiper. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, Philippicus amusa la multitude avec les jeux de l'hyppodrome ; il se montra ensuite dans toutes les rues, précédé de mille bannières & de mille trompettes ; il se reposa dans les bancs de Zeuxippe, & de retour à son palais il y donna un festin somptueux à sa Noblesse. Il se retira au fond de son appartement à l'heure de sa méridienne : il étoit ivre d'orgueil & de vin ; il oublioit que ses succès avoient rendu ambitieux chacun de ses Sujets, & que chaque ambitieux étoit secrétement son ennemi. D'audacieux conspirateurs pénétrant jusqu'à lui au milieu du désordre de la fête, surprirent le Monarque endormi ; ils le garottèrent, lui crevèrent les yeux & le déposèrent

avant même qu'il s'éveillât. Ces traîtres ne profitèrent pas de leur crime ; & le Sénat & le Peuple révêtirent de la pourpre Arthémius, qui exerçoit les fonctions de Secrétaire auprès de Philippicus. Arthémius prit le nom d'Anastase II, & déploya des vertus propres à la paix & à la guerre, pendant un règne qui fut de peu de durée & rempli d'agitations. Mais depuis l'extraction de la ligne impériale, les Sujets obéissoient mal à leur Souverain, & chaque avénement au trône répandoit le germe d'une nouvelle révolution. Dans un soulèvement de la flotte, un obscur Officier du Fisc fut revêtu malgré lui de la pourpre ; après quelques mois d'une guerre navale, Anastase abdiqua la couronne, & Théodose III son vainqueur se soumit à son tour à l'ascendant supérieur de Léon, Général des troupes de l'Orient. On permit à Anastase & à Théodose d'embrasser l'état ecclésiastique ; l'ardeur impatiente du premier le détermina à ris-

Anastase II, A. D. 713, Juin 4.

Théodose III, A. D. 716, Janvier.

quer sa vie dans une conspiration; les derniers jours du second furent honorables & tranquilles. Il ne grava sur sa tombe que ce mot, » santé «, ce mot sublime dans sa simplicité, exprime la confiance de la Philosophie ou de la Religion, & le Peuple d'Ephèse garda long-temps le souvenir de ses miracles. L'Eglise offrit ainsi un moyen de clémence aux Empereurs qui vouloient se débarrasser de quelques Princes; mais il n'est pas sûr qu'en diminuant les périls d'une ambition malheureuse, on ait travaillé pour l'intérêt public.

Léon III l'Isaurien, A. D. 718. Mars 25.

J'ai parlé de la chute d'un Tyran avec quelque étendue. Je vais indiquer en peu de mots le fondateur d'une nouvelle dynastie, connu de la postérité par les invectives de ses ennemis, & dont la vie publique & la vie privée sont mêlées à l'Histoire des Iconoclastes. En dépit des clameurs de la superstition, l'obscurité de la naissance & la durée du règne de Léon l'Isaurien ins-

pirent une prévention favorable au caractère de ce Prince. Dans un siècle de force, l'appas de la couronne impériale doit donner de l'énergie aux hommes, & produire une foule de compétiteurs dignes du trône. Au milieu même de la corruption & de la foiblesse des Grecs au temps dont nous parlons, la fortune d'un Plébéien qui s'éleva du dernier au premier rang de la société, suppose des qualités au dessus du niveau de la multitude. Il y a lieu de penser que ce Plébéien ignoroit & dédaignoit les sciences, & que dans sa carrière ambitieuse, il se dispensoit des devoirs de la bienveillance & de la justice ; mais on peut croire qu'il avoit les vertus utiles de la prudence & de la force, qu'il connoissoit les hommes & l'art important de gagner leur confiance & de diriger leurs passions. On convient que Léon étoit né dans l'Isaurie, & qu'il porta d'abord le nom de Conon. Des Ecrivains dont la satire mal-adroite

est un éloge, disent qu'il couroit les foires du pays avec un âne chargé de quelques marchandises de peu de valeur. Ils racontent sottement, qu'il trouva sur une route des Juifs qui disoient la bonne aventure, & qui lui promirent l'Empire Romain, sous la condition d'abolir le culte des Idoles. D'après une version plus vraisemblable, son père quitta l'Asie mineure pour aller s'établir dans la Thrace, où il exerça l'utile profession de nourrisseur de bestiaux, & où il avoit acquis des richesses, puisqu'une fourniture de cinq cents moutons au camp de l'Empereur fit entrer son frère au service. Il servit d'abord dans les Gardes de Justinien; il attira bientôt l'attention du Tyran, dont il excita peu à peu la jalousie. Il montra de la valeur & de la dextérité dans la guerre de Colchos: Anastase lui donna le commandement des Légions de l'Anatolie, & les Soldats l'ayant révêtu de la pourpre, l'Empire Romain applaudit à ce choix. II. Léon III

placé sur le trône, s'y soutint malgré l'envie de ses égaux, le mécontentement d'une faction redoutable, & les hostilités de ses ennemis étrangers & domestiques. Les Catholiques qui blâment ses innovations en matières religieuses, sont obligés de convenir qu'il les entreprit avec modération, & qu'il les exécuta avec fermeté. Leur silence respecta la sagesse de son administration & la pureté de ses mœurs. Après un règne de vingt-quatre ans, il mourut de mort naturelle dans le palais de Constantinople, & ses descendans héritèrent jusqu'à la troisième génération de la pourpre qu'il avoit acquise.

Le règne de Constantin V, surnommé Copronyme, fils & successeur de Léon, fut de trente-quatre ans; il attaqua avec un zèle modéré le culte des images. Les partisans de ce culte ont tracé son portrait avec tout le fiel que peuvent inspirer les dissensions religieuses; ils le traitent de panthère tachetée,

Constantin V Copronyme. A. D. 741, Juin 18.

d'Antechriſt, de dragon volant, de rejeton du ſerpent qui ſéduiſit la première femme : ils diſent qu'il ſurpaſſa les vices d'Héliogabale & de Néron; que ſon règne fut une longue boucherie des perſonnages les plus nobles, les plus ſaints ou les plus innocens de l'Empire; qu'il aſſiſtoit au ſupplice de ſes victimes; qu'il examinoit les convulſions de leur agonie; que leurs cris & leurs gémiſſemens lui cauſoient du plaiſir; qu'il ſe plaiſoit à répandre le ſang, & qu'il ne pouvoit jamais ſatisfaire ſa cruauté; qu'un vaſe rempli de nez lui paroiſſoit un préſent agréable; que ſouvent il battoit de verge ou mutiloit ſes domeſtiques de ſa main royale; qu'on lui donna le ſurnom de Copronyme, parce qu'il avoit ſouillé la pureté des fonts baptiſmaux; que ſon âge le rend excuſable ſur ce dernier point; mais que parvenu à l'âge de virilité, ſes jouiſſances le mirent au deſſous du niveau de la brute; que dans ſes débauches il oſa confondre tous les

fexes & toutes les efpèces, & que les objets qui révoltent le plus les fens de l'homme, fembloient le charmer; qu'il fut Hérétique, Juif, Mahométan, Païen, Athée; que fes cérémonies magiques, les victimes humaines qu'il immola, & fes facrifices nocturnes à Vénus & aux Démons de l'antiquité, font les feules preuves que nous ayons de fa croyance en Dieu; que les vices les plus contradictoire fouillèrent fa vie, & qu'enfin les ulcères qui couvrirent fon corps, le foumirent d'avance aux tourmens de l'Enfer. L'abfurdité d'une partie de ces accufations que j'ai eu la patience de copier, fe réfute d'elle-même; & dans les anecdotes privées de la vie des Princes, il eft bien aifé de mentir, puifque nous avons fi peu de moyens de fournir la preuve du menfonge. Je n'adopte point la pernicieufe maxime, qu'il y a quelque chofe de vrai lorfqu'on reproche à un individu beaucoup de fautes ou de crimes, mais je crois re-

marquer clairement que Constantin V fut dissolu & cruel. La calomnie est plus portée à exagérer les faits qu'à les inventer; & sa langue audacieuse est contenue à quelques égards par les lumières du siècle & du pays qu'elle veut tromper. On indique le nombre des Evêques, des Moines & des Généraux qu'immola sa cruauté; leurs noms étoient illustres, leur exécution fut publique, & leur mutilation visible & permanente. Les Catholiques détestoient la personne & le gouvernement de Copronyme, & leur haine elle-même est un indice qu'on les opprima. Ils dissimulent les fautes ou les insultes qui purent excuser ou justifier sa rigueur; mais ces insultes durent échauffer peu à peu sa colère & l'endurcir dans l'abus du despotisme. Toutefois Constantin V n'étoit pas dénué de mérite, & son gouvernement ne fut pas toujours digne de l'exécration ou du mépris des Grecs. Ses ennemis avouent qu'il répara un ancien aqueduc, qu'il

racheta deux mille cinq cents captifs ; que les Peuples jouirent ſous ſon règne d'une abondance peu commune ; qu'il forma de nouvelles colonies, pour repeupler Conſtantinople & les villes de la Thrace : ils donnent des éloges malgré eux à ſon activité & à ſon courage. A l'armée, on le voyoit à cheval à la tête de ſes légions ; & quoique ſes armes n'aient pas toujours eu du ſuccès, il triompha par terre & par mer, ſur l'Euphrate & ſur le Danube, dans la guerre civile & dans la guerre contre les Barbares. Il faut rapprocher les invectives des Orthodoxes, des louanges des Hérétiques. Les Iconoclaſtes révérèrent ſes vertus ; ils le regardèrent comme un Saint, & quarante ans après ſa mort ils prioient ſur ſon tombeau. Le fanatiſme ou la ſupercherie propagèrent une viſion miraculeuſe. On publia que le Héros chrétien s'étoit montré ſur un cheval blanc, agitant ſa lance contre les Païens de la Bulgarie. » Fable ab-

» ſurde, dit l'Hiſtorien catholique, puiſ-
» que Copronyme eſt enchaîné avec les
» Démons dans les abymes de l'Enfer «.

Léon IV. A. D. 775. Septembre 14.

Léon IV, fils de Conſtantin V & père de Conſtantin VI, fut foible de corps & d'eſprit, & durant tout ſon règne il s'occupa principalement du choix de ſon ſucceſſeur. Ses Sujets l'exhortoient à aſſocier le jeune Conſtantin à l'Empire : l'Empereur, qui s'appercevoit de ſon dépériſſement, ſe rendit à leurs vœux unanimes, après avoir examiné cette grande affaire avec toute l'attention qu'elle méritoit. Conſtantin, qui n'avoit que cinq ans, fut couronné ainſi que ſa mère Irène ; & on donna à cette cérémonie la pompe & l'appareil qui pouvoient éblouir les yeux des Grecs ou enchaîner leur conſcience. Les différens Ordres de l'Etat prêtèrent ſerment de fidélité dans le palais, dans l'égliſe & dans l'hyppodrome ; ils adjurèrent les ſaints noms du fils & de la mère de Dieu : » Nous » en atteſtons Jéſus-Chriſt, s'écrièrent-

» ils ; nous veillerons sur la sûreté de
» Constantin, fils de Léon ; nous expo-
» serons nos jours à son service, &
» nous demeurerons fidèles à sa per-
» sonne & à sa postérité «. Ils répé-
tèrent ce serment devant la vraie Croix,
& l'acte de leur soumission fut déposé
sur l'autel de Sainte-Sophie. Les cinq
fils qu'avoit eus Copronyme d'un second
mariage, furent les premiers à faire ce
serment, & les premiers à le violer;
& l'histoire de ces Princes est bien
tragique. Le droit de primogéniture les
excluoit du trône; l'injustice de leur frère
aîné les priva d'un legs d'environ deux
millions sterling; ils ne crurent pas que
de vains titres pussent les dédommager
des richesses & de l'autorité qu'ils avoient
perdus; & avant & après la mort de
leur père, ils conspirèrent à diverses
reprises contre leur neveu. On leur par-
donna la première fois; à la seconde
on les condamna à embrasser l'état ecclé-
siastique; à latroisième trahison, Nicé-

phore l'aîné, & le plus coupable, eut les yeux crevés; & ce qu'on regardoit comme un châtiment plus doux, on coupa la langue à Christophe, à Nicétas, à Anthemeus & à Eudoxas, ses quatre frères. Après cinq ans de prison, ils s'en échappèrent, se réfugièrent dans l'église de Sainte-Sophie, & y offrirent au Peuple un spectacle touchant. » Mes compatriotes, » frères en Jésus-Christ, s'écria Nicéphore » en son nom & celui de ses frères qui » ne pouvoient plus parler, voyez les » fils de votre Empereur, si toutefois » vous pouvez les reconnoitre dans cet » affreux état. La vie, & quelle vie! » voila tout ce que la cruauté de nos » ennemis nous a laissé : on la me- » nace aujourd'hui cette misérable vie, » & nous venons implorer votre com- » passion «. Les cris de l'assemblée auroient produit une révolution, s'ils n'eussent été contenus par la présence d'un Ministre qui adoucit les infortunés Princes avec des caresses & des espérances,

&

& qui vint à bout de les conduire au palais. On ne tarda pas à les embarquer pour la Grèce, & on leur donna la ville d'Athènes pour exil. Dans cette retraite, & malgré leur état, Nicéphore & ses frères éprouvant encore le désir de la domination, se laissèrent séduire par un chef esclavon, qui promit de les remettre en liberté & de les conduire en armes & revêtus de la pourpre aux portes de Constantinople; mais le Peuple d'Athènes, toujours zélé en faveur d'Irène, prevint la justice ou la cruauté de cette femme toute-puissante, & la débarrassa pour jamais des cinq fils de Copronyme.

Cet Empereur avoit épousé une Barbare, fils du Khan des Chosars; mais lorsqu'il s'agit de marier son héritier, il préféra une orpheline athénienne âgée de dix-sept ans, qui paroît n'avoir eu d'autre fortune que sa beauté. Les noces de Léon & d'Irène se célébrèrent avec une pompe royale: elle acquit

Constantin VI & Irène A. D. 780. Septembre 8.

bientôt l'amour & la confiance d'un mari foible ; il la déclara dans son testament Impératrice, tutrice du Monde romain & de Constantin VI, qu'il avoit eu d'elle, & qui n'étoit âgé que de dix ans. Durant la minorité du jeune Prince, Irène montra des lumières & de l'assiduité dans son administration publique, & dans l'exercice des devoirs d'une bonne mère; & le zèle pour le rétablissement des images lui a mérité le rang & les honneurs d'une Sainte, qu'elle occupe encore dans le calendrier des Grecs. Mais l'Empereur, parvenu à la maturité de l'adolescence, trouva le joug maternel trop pénible ; il écouta les jeunes gens de son âge, qui partageoient ses plaisirs & vouloient partager son pouvoir. Ils lui répétèrent sans cesse que le trône lui appartenoit, & qu'il avoit le talent de régner : il consentit qu'on exilât Irène pour sa vie dans l'Isle de Sicile. La vigilance & la pénétration de cette femme déconcertèrent aisément leurs pro-

jets mal combinés. Irène fit châtier le Prince ingrat comme on châtie les petits garçons; & elle infligea une punition du même genre ou plus sévère à ses habiles conseillers & à leur instigateur. La mère & le fils furent dès-lors à la tête de deux factions domestiques, & au lieu de régner sur lui par la douceur, & de l'assujettir à l'obéissance sans qu'il s'en apperçût, elle tint dans les chaînes un captif & un ennemi. Elle se perdit en abusant de la victoire; son serment de fidélité qu'elle exigea pour elle seule, fut prononcé avec répugnance & avec des murmures, & les Gardes arméniennes ayant osé le refuser, la Nation déclara que Constantin VI étoit légitime Empereur des Romains. Il prit le sceptre en cette qualité, & il condamna sa mère à l'inaction & à la solitude. La fierté d'Irène employa la dissimulation; elle flatta les Evêques & les Eunuques, elle ranima la tendresse filiale du Prince, regagna sa confiance

& trompa sa crédulité. Constantin ne manquoit ni de sens ni d'esprit : mais on avoit négligé son éducation à dessein, & son ambitieuse mère exposa à la censure publique les vices qu'elle avoit nourris & les actions qu'elle avoit conseillées secrétement. Le divorce & le second mariage de Constantin blessèrent les préjugés des Ecclésiastiques ; & il perdit par sa rigueur imprudente l'affection des Gardes arméniennes. Il se forma une conspiration pour le rétablissement d'Irène ; & ce secret confié à un grand nombre de personnes, fut gardé plus de huit mois. L'Empereur, instruit à la fin du danger qu'il couroit, se sauva de Constantinople avec le dessein de réclamer le secours des provinces & des armées. Cette brusque évasion laissa Irène sur le bord du précipice : toutefois, avant d'implorer la clémence de son fils, elle adressa une lettre particulière aux amis qu'elle avoit placés autour de la personne du Prince, & les

menaça de révéler leur trahiſon s'ils manquoient à leur parole. La crainte les rendit intrépides ; ils ſaiſirent l'Empereur ſur la côte d'Aſie, & l'amenèrent dans l'appartement du palais où il avoit reçu le jour. Irène en proie à l'ambition, ne connoiſſoit plus ni les ſentimens de l'humanité, ni ceux de la nature. Elle décida qu'on mettroit Conſtantin hors d'état de régner : ſes Emiſſaires attaquèrent le Prince au moment où il dormoit ; ils enfoncèrent leurs poignards dans ſes yeux avec une telle violence & une telle précipitation, qu'on eût dit qu'ils vouloient lui donner la mort. Un paſſage équivoque de Théophanes a perſuadé à l'Auteur des Annales de l'Egliſe, qu'en effet l'Empereur expira ſous leurs coups. L'autorité de Baronius a trompé ou ſubjugué les Catholiques ; & le fanatiſme des Proteſtans a répété les paroles d'un Cardinal, qui ſemble avoir voulu favoriſer la protectrice des images. Mais le fils d'Irène vécut en-

core plusieurs années, opprimé par la Cour & oublié du monde. La dynastie Isaurienne s'éteignit dans le silence, & on ne se souvint de Constantin qu'à l'époque où sa fille Euphrosine épousa l'Empereur Michel II.

Irène, A. D. 792. Août 19.

Ceux des Catholiques qui ont montré le plus de fanatisme, maudissent avec raison une mère si dénaturée, qu'elle ne trouve point d'égale dans l'histoire des crimes. La superstition a attribué à l'attentat qu'elle se permit contre son fils, une obscurité de dix-sept jours dont parlent les Historiens, & durant laquelle plusieurs vaisseaux perdirent leurs routes en plein midi, comme si le soleil, cet astre si éloigné & d'une si grande étendue pouvoit graduer sa lumière ou sa marche sur ce qui se passe parmi les atomes d'une planète qui fait sa révolution autour de lui. Le crime d'Irène fut cinq ans impuni; son règne eut de l'éclat au dehors; elle n'entendoit pas & dédaignoit les reproches de sa nation, mais elle ne

put étouffer la voix de sa conscience. Le Monde romain se soumit au gouvernement d'une femme ; & lorsqu'elle traversoit les rues de Constantinople, quatre Patriciens qui marchoient à pied, tenoient les rênes de quatre chevaux blancs attelés à son char. Mais ces Patriciens étoient communément des Eunuques ; & leur ingratitude justifia en cette occasion la haine & le mépris qu'on avoit pour eux. Sortis de la poussière, enrichis & revêtus des premières dignités de l'Etat, ils conspirèrent lâchement contre leur bienfaitrice : le Grand Trésorier, qu'on nommoit Nicéphore, fut revêtu secrétement de la pourpre ; le successeur d'Irène fut établi dans le palais, & couronné à Sainte-Sophie par un Patriarche qui trafiquoit de son crédit ecclésiastique. Dans leur première entrevue, elle exposa avec dignité les révolutions de sa vie ; elle laissa entrevoir la perfidie de Nicéphore ; elle dit à mots decouverts, qu'il devoit la vie à sa clé-

mence, que n'avoient pu arrêter les soupçons; & pour la dédommager du trône & des trésors qu'elle abandonnoit, elle sollicita une retraite honorable. L'avare Nicéphore refusa cette modeste compensation, & l'Impératrice exilée dans l'isle de Lesbos, n'eut pour subsister que le produit de sa quenouille.

Nicéphore I. A. D. 811. Juillet 25. Sans doute il y a eu des Tyrans plus criminels que Nicéphore, mais il n'en est peut-être aucun qui ait excité plus universellement la haine du Peuple. Trois vices méprisables, l'hypocrisie, l'ingratitude & l'avarice, souillèrent son caractère : des talens ne suppléoient pas à son défaut de vertu, & il n'avoit point de qualités agréables qui rachetassent son défaut de talent. Mal-habile & malheureux à la guerre, il fut vaincu par les Sarasins & tué par les Bulgares; & sa mort qu'on regarda comme un bonheur, contrebalança dans l'opinion publique la perte d'une armée romaine.

Stauracius, A. D. 811. Juillet 25. Stauracius, son fils & son héritier, reçut

dans le combat une blessure mortelle ; mais six mois d'une vie languissante suffirent pour démentir la promesse agréable au Peuple, mais indécente en elle-même, qu'il avoit fait d'éviter en tout l'exemple de son père. Lorsqu'on vit qu'il lui restoit peu de jours à vivre, le palais, la ville, les provinces nommèrent pour son successeur au trône Michel, Grand-Maître du palais, & mari de Procopia sa sœur. Ne voulant point quitter le sceptre qui s'échappoit de ses mains, il conspira contre la vie du successeur qu'on lui désignoit, & il eut le projet de faire de l'Empire Romain une démocratie. Mais ces desseins qui ne portoient sur aucune base, ne servirent qu'à enflammer le zèle du Peuple, & à dissiper les scrupules de Michel. Celui-ci accepta la pourpre, & le fils de Nicéphore qui n'avoit plus que quelques momens à respirer, eut la bassesse d'implorer la clémence de son nouveau Souverain. Si Michel étoit monté à une

Michel I Rhangabe, A. D. 811. Octobre 2.

époque de paix sur un trône occupé par ses aïeux, il auroit pu mériter par son administration le surnom de Père de son Peuple ; mais ses paisibles vertus convenoient à sa vie privée, & il ne fut pas en état de réprimer l'ambition de ses égaux, ou de résister aux armes des Bulgares victorieux. Tandis que son défaut de talens & de succès l'exposoit au mépris des Soldats, le courage de sa femme Procopia excita leur indignation. Les Grecs du neuvième siècle furent blessés de l'insolence d'une femme, qui osa se placer au front des étendards, commander l'exercice & animer leur valeur; & leurs clameurs avertirent la nouvelle Sémiramis de respecter la majesté d'un camp romain. Après une campagne malheureuse, l'Empereur laissa dans les quartiers d'hiver de la Thrace une armée mal-affectionnée & commandée par ses ennemis; leur adroite éloquence persuada aux Soldats de s'affranchir de l'empire des Eunuques, de dégrader le mari de

Procopia, & de rétablir le droit de l'élection militaire. Ils marchèrent vers la capitale; le Clergé, le Sénat & le Peuple de Constantinople étoient toujours du parti de Michel, & les troupes & les trésors de l'Asie pouvoient traîner la guerre civile en longueur. Mais l'humanité de Michel, que les ambitieux appelleront foiblesse, protesta qu'il ne laisseroit pas verser une goutte de sang humain pour sa querelle, & ses Députés offrirent aux troupes arrivées de la Thrace les clefs de la ville & du palais. Son innocence & sa soumission les désarmèrent, ils n'attentèrent point à sa vie, & ne lui crevèrent point les yeux; Michel entra dans un monastère, & y jouit plus de trente-deux ans des plaisirs de la solitude & de la religion.

On dit que sous le règne de Nicéphore, un rebelle, le célèbre & infortuné Bardanes, avoit eu la curiosité de consulter un Prophète d'Asie, qui après lui avoir annoncé sa chute, l'avertit de la

Léon V l'Arménien, A. D. 813. Juillet 11.

fortune que feroient un jour Léon l'Arménien, Michel de Phrygie & Thomas de Cappadoce, ſes trois principaux Officiers. La prophétie l'inſtruiſit de plus, à ce qu'on aſſure, que les deux premiers régneroient l'un après l'autre, & que le troiſième formeroit une entrepriſe infructueuſe qui lui deviendroit fatale. Cette prédiction ſe vérifia, ou plutôt elle fut faite après l'événement. Dix années après, à l'époque où les troupes de la Thrace déposèrent le mari de Procopia, on offrit la couronne à Léon, qui avoit le premier grade de l'armée, & qui étoit l'auteur ſecret de la révolte. Comme il paroiſſoit héſiter, Michel, ſon camarade, lui dit : » Ce glaive ouvrira les portes de » Conſtantinople & mettra la capitale » ſous votre empire, ou je le plongerai » dans votre ſein ſi vous vous refuſez » aux juſtes déſirs de vos frères d'armes«. L'Arménien accepta la pourpre, & régna ſept ans & demi ſous le nom de Léon V. Elevé dans les camps & ne

connoissant ni les Loix ni les Lettres, il introduisit dans le gouvernement civil la rigueur & même la cruauté de la discipline militaire ; mais si sa sévérité fut quelquefois dangereuse pour les innocens, elle en imposa toujours aux coupables. Afin de désigner son inconstance religieuse, on dit qu'il étoit un caméléon sur cette matière ; mais chez les Catholiques, un Saint & plusieurs Confesseurs ont avoué que la vie de l'Iconoclaste fut utile à l'Eglise. Le zèle de Michel fut payé par des richesses, des honneurs & des commandemens militaires ; & l'Empereur employa ses talens du second ordre d'une manière avantageuse pour le service public. Le Phrygien ne fut pas satisfait de recevoir comme une marque de faveur une mince portion de l'Empire qu'il avoit donné à son égal, &, après s'être permis plusieurs paroles indiscrètes, se déclara l'ennemi du Prince, qui ne lui paroissoit plus qu'un Tyran cruel. Toutefois, le Tyran sur-

prit à diverses reprises son compagnon d'armes ; il se contenta toujours de le ramener à la fidélité par la douceur, & ne songea à le punir que lorsque la frayeur & la colère l'emportèrent sur la reconnoissance. Après un examen approfondi des actions & des desseins de Michel, il fut convaincu de haute trahison, & un arrêt déclara qu'on le brûleroit vif dans le fourneau des bains privés. La pieuse humanité de l'Impératrice Théophane devint fatale à son mari & à sa famille ; l'exécution avoit été fixée au 25 Décembre, c'est-à-dire le jour d'une fête solemnelle ; elle représenta que ce spectacle inhumain souilleroit l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, & Léon accorda un sursis contre son gré. Mais la veille de Noël, les inquiétudes de l'Empereur le déterminèrent à aller, au milieu du silence de la nuit dans la chambre où Michel étoit détenu : il le trouva débarrassé de ses chaînes & dormant d'un

profond ſommeil ſur le lit de ſon Garde; cet indice de ſécurité & d'intelligence avec les hommes qui répondoient de ſa perſonne, alarma Léon : il ſe retira ſans faire de bruit; mais un Eſclave caché dans un coin de la priſon, le vit entrer & ſortir. Sous le pretexte de demander un Confeſſeur, Michel informa les conjurés que leurs jours dépendoient de ſa diſcrétion, & qu'ils n'avoient qu'un petit nombre d'heures pour ſe ſauver & délivrer leur ami & l'Empire. Aux grandes fêtes de l'égliſe, une troupe choiſie de Prêtres & de Muſiciens ſe rendoit au palais par une petite porte, afin de chanter les Matines dans la chapelle; & Léon, qui faiſoit obſerver dans le chœur une diſcipline auſſi ſévère que dans le camp, aſſiſtoit preſque toujours à cet office du matin. Les conjurés revêtus d'habits eccléſiaſtiques & ayant des glaives ſous leur robes, entrèrent avant le ſervice; ils ſe placèrent aux angles de la chapelle, & attendirent que

l'Empereur entonnât le premier pseaume, signal dont ils étoient convenus. Ils fondirent d'abord sur un Prince qu'ils prenoient pour Léon ; l'obscurité du jour & l'uniformité des vêtemens auroient pu favoriser l'évasion de celui-ci, mais ils découvrirent bientôt leur méprise, & environnèrent de tous côtés la victime royale. L'Empereur qui se trouvoit sans armes & sans défenseur, saisit une lourde croix & en imposa quelques momens aux assassins ; il demanda grace, & on lui repondit d'une voix terrible, » que » c'étoit le moment non pas d'une grace » mais de la vengeance «. Un coup de sabre abattit d'abord son bras droit & la croix, & il fut ensuite massacré au pied de l'autel.

Michel II, surnommé le Begue, A. D. 820. Décembre 25.

La destinée de Michel II, qu'on surnomma le Begue, à cause d'un défaut dans l'organe de la voix, présenta une révolution mémorable. On le tira d'une fournaise ardente pour le placer sur le trône de l'Empire. Et comme on ne

trouva

trouva pas un Serrurier, au milieu du tumulte, les fers demeurèrent sur ses jambes plusieurs heures après qu'on l'eut assis sur le trône des Césars. Il conserva sous la pourpre les vices ignobles de son origine, & on le vit perdre ses provinces avec une stupide indifférence. Thomas de Cappadoce, qui des bords du Tigre & des rives de la Caspienne transporta en Europe quatre-vingt mille Barbares, lui disputa la couronne; & forma le siége de Constantinople; mais la capitale n'oublia rien pour sa défense, pas même les armes spirituelles. Un Roi Bulgare ayant attaqué son camp, il tomba au pouvoir du vainqueur. On coupa les pieds & les mains du rebelle; on le mit sur un âne, & on le conduisit dans les rues qu'il arrosoit de son sang, au milieu des outrages du Peuple: l'Empereur assista à une si horrible fête; & d'après ce trait on peut juger jusqu'à quel point les mœurs étoient farouches & corrompues. Michel, sourd aux lamen-

tations de son frère d'armes, s'obstinoit à vouloir découvrir les complices de la rebellion, mais un Ministre vertueux ou coupable l'arrêta en lui demandant, » s'il ajouteroit foi aux dépositions d'un en» nemi contre ses amis les plus fidèles «. Lorsque l'Empereur eut perdu sa femme, le Sénat l'engagea à épouser Euphrosine, fille de Constantin VI, enfermée dans un Monastère, & il se rendit à cette prière. Le contrat de mariage déclara que les enfans d'Euphrosine partageroient l'Empire avec leur frère aîné; mais ce second mariage fut stérile, & Euphrosine se contenta du titre de mère de Théophile, fils & successeur de Michel.

Théophile, A. D. 829. Octobre 3.

Théophile nous offre un de ces rares exemples qui présentent le fanatisme religieux, avouant & peut-être exagérant les vertus d'un Hérétique & d'un persécuteur. Ses ennemis éprouvèrent souvent sa valeur, & il eut la prétention de gouverner ses Sujets avec justice. Sa valeur fut téméraire & infruc-

tueuse, & sa justice arbitraire & cruelle. Il déploya l'étendard de la Croix contre les Sarasins; mais ses cinq expéditions se terminèrent par un revers signalé; Amorium, patrie de ses ancêtres, fut rasée, & ses travaux militaires ne lui procurèrent que le surnom de malheureux. Un Souverain montre sa sagesse dans l'institution des Loix & le choix des Magistrats, & tandis qu'il paroît inactif, le Gouvernement civil fait sa révolution autour de son centre, avec le silence & le bon ordre du système planétaire. Théophile fut juste comme le sont les Despotes de l'Orient, qui, lorsqu'ils exercent eux-mêmes l'autorité, suivent la raison ou la passion du moment, sans s'occuper des Loix, ou sans mesurer la peine sur le délit. Une pauvre femme vint se jeter à ses pieds & se plaindre du frère de l'Impératrice, qui avoit tellement élevé son palais, que son humble habitation manquoit d'air & de jour. Au lieu de lui accorder, après la preuve du fait, des

dommages ſuffiſans, ou même des dommages proportionnés au rang du coupable, il lui adjugea le palais & le terrein. Il ne fut pas même ſatisfait de cet arrêt extravagant; il fit d'une injure civile une action criminelle, & l'infortuné Patricien fut battu de verges dans la place publique de Conſtantinople. Il bannit, fit mutiler, échauder avec de la poix bouillante ou brûler vif dans l'hyppodrome, trois de ſes principaux Miniſtres, un Préfet, un Queſteur, un Capitaine de ſes Gardes, qui avoient commis des fautes légères, ou manqué d'équité ou de vigilance en quelques points de détail; & ces terribles Décrets, dictés vraiſemblablement par l'erreur & le caprice, aliénèrent l'affection des meilleurs Citoyens. L'orgueil du Monarque ſe plaiſoit cependant à exercer ſon pouvoir, ou, comme il le penſoit, à faire des actes de vertu; & le Peuple que ſa poſition obſcure mettoit en ſûreté, applaudiſſoit au danger & à l'humiliation de

ses supérieurs. Cette rigueur extrême eut quelques effets salutaires, puisque après une inquisition de dix-sept jours à la Cour ou dans la capitale, on ne trouva pas matière à une plainte, ou un abus à dénoncer. On doit peut-être avouer que les Grecs avoient besoin d'être menés avec un sceptre de fer, & que l'intérêt public est le motif & la loi du suprême Magistrat; mais lorsqu'il s'agit de prononcer sur un homme convaincu ou soupçonné de haute trahison, ce Juge est plus qu'un autre crédule ou partial. Théophile infligea des peines tardives aux assassins de Léon & aux libérateurs de son père, en jouissant du fruit de leur crime, & sa tyrannie jalouse immola le mari de sa sœur à sa propre sûreté. Un Persan de la race des Sassanides mourut à Constantinople dans la pauvreté & l'exil, & laissa un fils unique qu'il avoit eu de son mariage avec une Plébéienne. Théophile étoit âgé de douze ans lorsqu'on révéla le secret de sa naiss-

sance, & son mérite n'étoit pas indigne de son extraction. Il fut élevé dans le palais de Bizance, & y reçut l'éducation d'un Chrétien & d'un Soldat; il fit des progrès rapides dans la carrière de la fortune & de la gloire; il épousa la sœur de l'Empereur, & obtint le commandement des trente mille Perses qui, ainsi que son père, avoient quitté leur pays pour échapper aux Musulmans. Ces trente mille Guerriers, qui avoient tout à la fois les vices des fanatiques & ceux des troupes mercenaires, vouloient se révolter contre leur bienfaiteur, & arborer l'étendard du Prince leur compatriote; mais Théophile rejeta leur proposition; il déconcerta leurs projets, & se réfugia dans le camp ou dans le palais de son beau-frère. L'Empereur, en lui accordant une généreuse confiance, se seroit ménagé un habile & fidèle Tuteur pour sa femme & pour son fils encore enfant, à qui Théophile devoit laisser la couronne de si bonne heure. Ses maux

corporels & son caractère envieux augmentèrent sa jalousie ; il craignit des vertus qui pouvoient devenir dangereuses, & au lit de la mort il demanda la tête du Prince Persan. Il montra un plaisir barbare en reconnoissant les traits de son frère : » Tu n'es plus Théophobe, » dit-il, & retombant sur sa couche, il ajouta d'une voix défaillante ; » & » moi bientôt, trop tôt, hélas ! je ne » serai plus Théophile « !

Les Russes qui ont pris chez les Grecs le plus grand nombre de leurs Loix civiles & ecclésiastiques, ont conservé jusqu'au dernier siècle un usage singulier au mariage du Czar ; ils rassembloient les jeunes filles, non pas de tous les rangs & de toutes les provinces, ce qui eût été ridicule & impossible, mais toutes celles de la principale Noblesse ; & elles attendoient au palais le choix de leur Souverain. On assure qu'on suivit cet usage lors des noces de Théophile. Il se promena tenant une pomme d'or

à la main, au milieu de toutes ces beautés rangées sur deux files ; les charmes d'Icasia arrêtèrent ses yeux, & ce Prince mal-adroit ne sachant de quelle manière il devoit commencer l'entretien, lui dit que les femmes avoient fait beaucoup de mal : » Oui, Sire, répondit-elle avec » vivacité, mais aussi elles ont été l'oc-» casion de beaucoup de bien «. L'Empereur mécontent de cette réplique, lui tourna le dos : Icasia alla cacher son humiliation dans un couvent, & Théodora, qui garda un modeste silence, reçut la pomme d'or. Elle mérita l'amour de son Maître, mais ne put se soustraire à sa sévérité. Il vit des jardins du palais un vaisseau très-chargé qui entroit dans le port ; ayant découvert qu'il etoit rempli de marchandises de la Syrie qui appartenoient à sa femme, il condamna le navire au feu, & reprocha avec aigreur à Théodora de dégrader sa qualité d'Impératrice pour prendre celle d'une Marchande. Toutefois au lit de la mort,

il lui confia la tutelle de l'Empire & celle de ſon fils Michel, âgé alors de cinq ans. Le rétabliſſement des images & l'entière expulſion des Iconoclaſtes ont rendu le nom de Théodora cher aux Grecs; dans la ferveur de ſon zèle religieux, elle s'occupa avec reconnoiſſance de la mémoire & du ſalut de ſon mari. Après treize ans d'une adminiſtration ſage & modérée, elle s'apperçut du déclin de ſon crédit; mais cette ſeconde Irène n'imita que les vertus de la première. Au lieu d'attenter à la vie ou à l'autorité de ſon fils, elle ſe dévoua ſans intrigue, mais non pas ſans murmures, à la ſolitude de la vie privée, en déplorant l'ingratitude, les vices & la ruine inévitable de cet indigne Prince.

Michel III, A. D. 842. Janvier 20.

C'eſt à Néron & à Héliogabale qu'il faut comparer Michel III. Ainſi qu'eux il regardoit le plaiſir comme l'objet important de la vie, & la vertu comme l'ennemi du plaiſir. Quand Théodora au-

roit pris des soins extrêmes de l'éducation de son fils, il se trouva surle trône avant l'âge de virilité, & ses soins auroient été inutiles. Si cette mère ambitieuse s'efforça d'arrêter le développement de la raison, elle ne put calmer l'effervescence des passions, & sa conduite intéressée fut digne du mépris & de l'ingratitude de cet opiniâtre jeune homme. A l'âge de dix-huit ans, il s'affranchit de l'autorité de Théodora, sans savoir qu'il étoit hors d'état de gouverner l'Empire & de se gouverner lui-même. La gravité & la sagesse s'éloignèrent de la Cour avec Théodora; on n'y vit plus que le vice & la sottise qui régnoient tour à tour; & il fut impossible d'acquérir ou de conserver l'estime du Prince sans perdre l'estime publique. Les millions amassés pour le service de l'Etat, furent prodigués aux plus vils des hommes qui flattoient ses passions & partageoient ses plaisirs; & dans un règne de treize ans, le plus riche

des Monarques fut reduit à vendre les ornemens les plus précieux de son palais & ceux des églises. Semblable à Néron, les amusemens du théâtre le charmoient, & comme lui il voyoit avec dépit qu'on eût sur lui des avantages qu'il auroit dû rougir de posséder. Mais l'étude que fit Néron de la Musique & de la Poésie, annonçoit une sorte de goût ; les inclinations plus ignobles du fils de Théophile se bornoient aux courses de chars de l'hyppodrome. Les factions qui avoient troublé la paix de la capitale, amusoient encore ses oisifs habitans : l'Empereur prit la livrée des bleus ; il distribua à ses Favoris les trois couleurs rivales, & au milieu de ces vils travaux, il oublia la dignité de sa personne & la sûreté de ses Etats. Il fit taire un Courrier, qui pour lui apprendre que l'ennemi venoit d'envahir une des provinces de l'Empire, s'avisa de l'aborder au moment de sa course le plus intéressant : il ordonna d'éteindre les feux importuns qui dans

les temps d'alarmes avertissoient tout le pays situé entre Tarse & Constantinople. Les Conducteurs du char les plus habiles obtenoient sur-tout sa confiance & son estime : il leur permettoit de lui donner des festins, & il tenoit leurs enfans sur les fonts de baptême ; il s'applaudissoit alors de sa popularité, & affectoit de blâmer la morgue froide & insultante de son prédécesseur. L'Univers ne connoissoit plus cette abominable débauche qui a déshonoré Néron ; mais Michel consumoit ses forces en se livrant à l'amour & à l'intempérance. Echauffé par le vin dans ses orgies nocturnes, il donnoit les ordres les plus sanguinaires, & lorsqu'au retour de sa raison l'humanité parvenoit à se faire entendre, il approuvoit la désobéissance salutaire de ses Serviteurs. Michel tournoit en ridicule la religion de son pays, avec une liberté dont on a vu peu d'exemples. La superstition des Grecs devoit exciter le sourire d'un Philosophe,

mais le ſourire du Sage eût été raiſonnable & modéré, & il auroit déſapprouvé la ſottiſe ignorante d'un jeune homme qui inſultoit aux objets de la vénération publique. Un Bouffon de la Cour prenoit une robe de Patriarche; ſes douze Métropolitains, au nombre deſquels ſe trouvoit l'Empereur, ſe revêtoient d'habits eccléſiaſtiques; ils manioient & profanoient les vaſes ſacrés, & pour égayer leurs Bacchanales, ils adminiſtroient la ſainte Communion dans du vinaigre & de la moutarde. On ne cachoit pas à la ville ces impiétés. Les jours de grandes fêtes, l'Empereur, les Evêques & ſes Bouffons, courant les rues montés ſur des ânes, rencontrèrent le véritable Patriarche à la tête de ſon Clergé, & par leurs acclamations licencieuſes & leurs geſtes obſcènes, déconcertèrent la gravité de cette proceſſion chrétienne. Michel ne ſe conforma jamais aux pratiques de la dévotion, que pour faire un outrage à la raiſon & à

la piété; il recevoit d'une ſtatue de la Vierge les couronnes du théâtre, & il viola le tombeau d'un Empereur, afin de brûler les oſſemens de Conſtantin l'Iconoclaſte. Cette conduite extravagante le rendit auſſi mépriſable qu'il étoit odieux. Chaque Citoyen déſiroit avec ardeur la délivrance de ſon pays, & ſes Favoris eux-mêmes craignoient qu'un caprice ne leur ôtat ce qu'un caprice leur avoit donné. A l'âge de trente ans & au milieu de l'ivreſſe & du ſommeil, Michel III fut aſſaſſiné dans ſon lit par le Fondateur d'une nouvelle dynaſtie, qu'il avoit revêtu de tant de pouvoirs, qu'on pouvoit le regarder comme ſon collègue.

Baſile I, ou le Macédonien, A. D. 867. Septembre 24.

La généalogie de Baſile le Macédonien, ſi elle n'a pas été fabriquée par l'orgueil & la flatterie, montre bien à quelles révolutions ſe trouvent expoſées les plus illuſtres familles. Les Arſacides rivaux de Rome, donnèrent des Loix en Orient durant près de quatre ſiècles;

une branche cadette de ces Rois Parthes régnoit en Arménie, & leurs descendans survécurent au partage & à la servitude de cette ancienne monarchie. Deux de ces Princes se réfugièrent ou se retirèrent à la Cour de Léon I, qui les accueillit avec générosité & les établit d'abord dans la province de Macédoine : Andrinople devint à la fin le lieu de leur résidence. Ils gardèrent durant plusieurs générations une dignité analogue à leur rang, & pleins de zèle pour l'Empire Romain, rejetèrent les offres séduisantes des Persans & des Arabes qui les rappeloient dans leur patrie. Mais le temps & la pauvreté obscurcirent peu à peu leur grandeur, & le père de Basile fut réduit à une petite ferme qu'il cultivoit de ses mains: cependant il refusoit toujours d'avilir le sang des Arsacides, en s'alliant à des Plébéiens : il épousa une veuve qui se plaisoit à compter Constantin parmi ses aïeux. Un fils qu'on nomma Basile fut

la ſuite de ce mariage. Enlevé par les Bulgares, qui vinrent ravager Andrinople, il fut élevé dans la ſervitude & ſous un climat étranger, & cette ſévère diſcipline lui donna une force de corps & une flexibilité d'eſprit qui, par la ſuite, firent ſa fortune. En âge d'adoleſcence, ou voiſin de celui de la virilité, il fut du nombre des captifs romains qui briſèrent leurs fers, & après avoir traverſé la Bulgarie, gagné les côtes de l'Euxin, & défait deux armées de Barbares, s'embarquèrent ſur les vaiſſeaux qui les attendoient, & revinrent à Conſtantinople, d'où chacun d'eux ſe rendit dans ſa famille. Baſile redevenu libre, ſe trouvoit dans la misère. Les dévaſtations de la guerre avoient ruiné ſa ferme : après la mort de ſon père, le travail de ſes mains, ou ce qu'il gagnoit au ſervice, ne pouvoit plus ſoutenir une famille d'orphelins, & il réſolut de chercher un théâtre plus éclatant, où chacune de ſes vertus & chacun

cun de ses vices pussent le mener à la grandeur. Arrivé à Constantinople, sans amis & sans argent, il y passa la première nuit sur les marches de l'église de Saint-Diomède : un Moine charitable lui donna quelque nourriture : il entra ensuite au service d'un parent de l'Empereur Théophile, & du même nom, qui étoit très-petit de sa personne; mais qui avoit toujours à sa suite une foule de domestiques d'une grande taille. Basile suivit son maître qui alloit commander dans le Péloponnèse. Il éclipsa par son mérite personnel la naissance & la dignité de Théophile, & forma une liaison utile avec une riche Matrone de Patras. Il inspira de l'amour ou du moins une affection spirituelle à cette femme qu'on nommoit Danielis, qui l'adopta pour son fils. Danielis lui donna trente esclaves ; il en reçut d'autres largesses avec lesquelles il fournit à la subsistance de ses frères, & acheta des biens dans la Macédoine.

La reconnoissance ou l'ambition le retenoit au service de Théophile, & un heureux hasard le fit connoître à la Cour. Un fameux Lutteur qui étoit à la suite des Ambassadeurs de la Bulgarie, avoit défié, au milieu du banquet royal, le plus courageux & le plus robuste des Grecs. On vantoit la force de Basile; il accepta le défi, & le Barbare fut renversé dès le premier choc. Il fut décidé qu'on couperoit les jarrets d'un très-beau cheval que rien ne pouvoit dompter; la dextérité & l'intrépidité de Basile l'ayant subjugué, il obtint une place honorable dans les écuries de l'Empereur. Mais il étoit impossible d'avoir la confiance de Michel, sans adopter ses vices. Ce nouveau Favori étant parvenu à la place de Grand-Chambellan du palais, on exigea de lui qu'il épouseroit une concubine du Prince, & il fallut ensuite qu'il consentît au déshonneur de sa sœur dont l'Empereur étoit amoureux. Les soins de l'administration avoient

été abandonnés au César Bardas, frère & ennemi de Théodora. Les maîtresses de Michel lui peignirent son collègue comme un homme odieux & redoutable; on écrivit à Bardas qu'on avoit besoin de ses services pour l'expédition de Crète; il sortit de Constantinople, & le Chambellan l'égorgea, sous les yeux de l'Empereur, dans la tente où on lui donnoit audience. Basile obtint le titre d'Auguste & le gouvernement de l'Empire un mois après cet assassinat. Il supporta cette association qui lui laissoit un foible pouvoir, jusqu'au moment où il se crut assuré de l'estime du Peuple. Un caprice de l'Empereur mit ses jours en danger, & Michel avilit sa dignité de César en se donnant un second collègue, qui avoit servi de rameur dans les galères. Toutefois le meurtre de son bienfaiteur fut un acte d'ingratitude & de trahison, & les églises qu'il dédia à Saint Michel ne furent qu'un moyen puéril d'expier son crime.

Les diverſes époques de ſa vie peuvent être comparées à celle d'Auguſte. La ſituation des Grecs ne lui permit pas, dans ſa première jeuneſſe, d'attaquer ſa patrie à la tête d'une armée, ou de proſcrire les plus nobles de ſes Concitoyens, mais ſon génie ambitieux ſe ſoumit à toute la baſſeſſe d'un eſclave; il cacha ſon ambition & même ſes vertus, & commit un aſſaſſinat pour ſe rendre maître de cet Empire, qu'il gouverna avec la prudence & la tendreſſe d'un père. Les intérêts d'un individu peuvent ſe trouver en contradiction avec ſes devoirs, mais un Monarque abſolu eſt dénué de ſens ou de courage lorſqu'il ſépare ſon bonheur de ſa gloire, ou ſa gloire du bonheur public. La Vie ou le Panégyrique de Baſile a été compoſé & publié ſous le règne de ſes deſcendans, qui fut de longue durée; mais on peut attribuer à ſon mérite ſupérieur leur ſtabilité ſur le trône. Conſtantin, ſon petit-fils, après avoir tracé le carac-

tère & écrit le règne de Basile, l'offrit au Peuple comme une parfaite image de la royauté; mais si ce foible Prince n'eût pas copié un modèle, il ne se seroit pas élevé si aisément au dessus du niveau de sa conduite & de ses idées : mais l'éloge sur lequel on peut le plus compter, c'est le misérable état de la monarchie qu'il enleva à Michel, & la situation florissante de cette monarchie, à l'époque où il la transmit à la dynastie macédonienne. Son habile main arrêta des abus consacrés par le temps & par des exemples : il fit renaître, sinon la valeur nationale, du moins l'ordre & la majesté de l'Empire Romain. Son application étoit infatigable; il avoit du sang froid, une tête forte; il savoit prendre des partis décisifs, & il pratiquoit cette rare & utile modération, qui tient chacune des vertus à une égale distance des vices auxquels elles sont opposés. Il n'avoit point appris l'art de la guerre, & il manqua du courage ou

des talens d'un Guerrier. Cependant, sous son règne, les aigles romaines épouvantèrent encore une fois les Barbares. Dès qu'il eut créé une nouvelle armée, à force de discipline, il se montra en personne sur les bords de l'Euphrate; il humilia le faste des Sarasins, & étouffa la révolte dangereuse quoique juste des Manichéens. Son indignation contre un rebelle qui lui avoit long-temps échappé, le porta à former une singulière prière; il demanda à Dieu la grace d'enfoncer trois traits dans la tête de Chrysochir. Cette tête odieuse, qu'il avoit obtenue par trahison, fut attachée à un arbre, & exposée trois fois à l'adresse de l'Archer impérial; trait de vengeance d'une extrême lâcheté, & plus digne du siècle que du caractère de Basile. L'administration des Finances & celles des Loix furent son principal mérite. Afin de remplir le trésor épuisé, on lui proposa de revenir sur les dons mal placés de son prédécesseur : il eut la sagesse de n'en reprendre que la moi-

tié ; il se procura de cette manière une somme de douze cent mille livres sterling, avec laquelle il pourvut aux besoins les plus urgens, & gagna du temps pour l'exécution de ses réformes économiques. Parmi les plans divers qu'on forma pour accroître son revenu, on lui proposa un nouveau tribut, sur lequel les personnes chargées de la répartition auroient eu un empire trop absolu. Le Ministre lui présenta sur le champ une liste d'Agens honnêtes & en état de remplir cette fonction ; Basile les ayant examinés lui-même, n'en trouva que deux à qui l'on pût confier des pouvoirs si dangereux, & ils justifièrent son estime en refusant cette marque de confiance. Les soins assidus de l'Empereur établirent de l'équilibre entre les propriétés & les contributions, entre la recette & la dépense : on assigna un fonds particulier à chaque service, & une méthode publique assura les intérêts du Prince & la fortune du Peu-

ple. Après avoir réformé le luxe de sa table, il décida que deux domaines patrimoniaux pourvoiroient à cette espèce de dépense ; il réservoit les impôts pour la dépense nationale, & il employoit le reste à embellir la capitale & les provinces. Le goût des bâtimens, quoique dispendieux en lui-même, peut être excusé & mérite quelquefois des éloges ; il alimente l'industrie, il excite les progrès des arts, & concourt à l'utilité ou aux plaisirs du public : les avantages qui résultent d'un chemin, d'un aqueduc ou d'un hôpital sont sensibles ; mais les cent églises que fit élever Basile ne furent qu'un tribut payé à la dévotion de son temps. Il se montra assidu & impartial en sa qualité de Juge ; il désiroit sauver les accusés, mais il ne craignoit pas de les frapper : il punissoit sévèrement les oppresseurs du Peuple ; s'il avoit des ennemis personnels auxquels il fût dangereux de pardonner, après leur avoir fait crever les

yeux, il les condamnoit à une vie de ſolitude & de repentir. L'altération ſurvenue dans la Langue & les mœurs exigeoient une réviſion de la Juriſprudence de Juſtinien : on rédigea en quarante titres & en Langue grecque le corps volumineux des Inſtituts, des Pandectes, du Code & des Novelles ; & ſi les *baſiliques* furent perfectionnées & achevées par le fils & le petit-fils de Baſile, c'eſt cependant à lui qu'il faut les attribuer. Un accident de chaſſe termina ce règne glorieux. Un cerf furieux embarraſſa ſes cornes dans le ceinturon de Baſile qu'il enleva de deſſus ſon cheval. L'Empereur fut dégagé par un homme de ſa ſuite, qui coupa le ceinturon & tua la bête ; mais la chute ou la fièvre qui en fut la ſuite, épuiſa la force du vieux Monarque, & il mourut dans ſon palais, au milieu des larmes de ſa famille & de ſon Peuple. Si, comme on le dit, il demanda la tête du fidèle Serviteur qui avoit oſé faire uſage de ſon épée

ſur la perſonne de ſon Souverain, l'orgueil du deſpotiſme, endormi durant ſa vie, ſe ranima dans ſes derniers momens, lorſqu'il n'eut plus beſoin ou lorſqu'il ne fit plus de cas de l'opinion des hommes.

Léon VI le Philoſophe, A. D. 886. Mars 1.

Il vit mourir Conſtantin, l'un de ſes quatre fils, & un impoſteur & une viſion amusèrent ſa douleur & ſa crédulité; Etienne, le plus jeune, ſe contenta des honneurs d'un Patriarche & de ceux d'un Saint; Léon & Alexandre furent l'un & l'autre revêtus de la pourpre, mais l'aîné exerça ſeul les pouvoirs du Gouvernement. Léon VI a obtenu le glorieux ſurnom de *Philoſophe* : s'il en fut digne, s'il réunit les qualités du Prince & celles du ſage, s'il eut toutes les vertus ſpéculatives & pratiques, on put lui donner ce titre qui déſigne la perfection de la nature humaine. Léon fut bien loin de cette perfection idéale. En effet, vint-il à bout de ſoumettre ſes paſſions & ſes déſirs à l'empire de la

raison? Il passa sa vie au milieu de la pompe du palais, dans la société de sa femme & de ses concubines; & on ne peut même attribuer qu'à la douceur & à l'indolence de son caractère la clémence qu'il montra & la paix qu'il s'efforça de maintenir. Oseroit-on assurer qu'il triompha de ses préjugés & de ceux de ses Sujets? La superstition la plus puérile souilla son esprit; il consacra par ses Loix l'influence du Clergé & les erreurs du Peuple; & ces oracles où il révéla la destinée de l'Empire en style prophétique, ne sont fondés que sur l'astrologie & la divination. Si on examine pourquoi on le surnomma le Philosophe, on trouve qu'il fut moins ignorant que la plus grande partie de ses contemporains, de l'ordre ecclésiastique ou de l'ordre civil; que le savant Photius avoit dirigé son éducation, & que cet Empereur Philosophe composa ou publia sous son nom plusieurs ouvrages sur des matières sacrées ou profa-

nes, Mais tous les mariages qu'il se permit nuisirent à sa réputation de Philosophe & d'homme religieux. Les Moines prêchoient les anciennes maximes sur le mérite & la sainteté du célibat, & elles étoient avouées par la Nation. On permettoit le mariage, comme un moyen nécessaire de propager le genre humain. Après la mort de l'un des époux, le survivant pouvoit former un *second* mariage; mais un troisième passoit pour une espèce de fornication légale, & les *quatrièmes* noces passoient & étoient regardées comme un péché & un scandale que ne connoissoient pas encore les Chrétiens de l'Orient. Léon lui-même avoit aboli l'état civil des concubines, dès les premières années de son règne, & avoit condamné les troisièmes noces sans les annuller; le patriotisme & l'amour le déterminèrent bientôt à violer ses propres Loix; & il auroit dû subir la peine qu'en pareil cas il impo-

ſoit à ſes Sujets. Il n'eût point d'enfans de ſes trois premiers mariages ; il vouloit une compagne, & l'Empire demandoit un héritier légitime. La belle Zoë fut établie dans le palais en qualité de concubine, & lorſque par la naiſſance de Conſtantin elle eut donné des preuves de ſa fécondité, l'Empereur déclara ſon intention de légitimer la mère & l'enfant, & de célébrer ſes quatrièmes noces. Le Patriarche Nicolas lui refuſa ſa bénédiction ; Léon ne put le déterminer à donner le baptême au jeune Prince, qu'après avoir promis de renvoyer ſa maîtreſſe ; l'Empereur continuant à vivre avec cette femme, fut chaſſé de la communion des Fidèles. Le Moine menacé de l'exil, abandonné de ſes confrères, averti que l'Egliſe latine ne ſoutenoit pas la même opinion, qu'il y auroit du danger pour l'Etat ſi la ſucceſſion au trône s'interrompoit, ou devenoit incertaine, demeura toujours inflexible. Après la mort

de Léon, il fut rappelé de son exil. Il rentra dans les charges ecclésiastiques & civiles ; & l'Edit d'union, qui fut promulgué au nom de Constantin, ayant déclaré scandaleuses les quatrièmes noces, ce Prince inculpa ainsi lui-même tacitement sa naissance.

Alexandre, Constantin VII, Porphyrogenete, A. D. 911. Mai 11.

Dans la Langue grecque, le même mot signifie *pourpre* & *porphyre* ; & les couleurs de la nature étant invariables, on sait que la pourpre des anciens étoit un rouge foncé, puisque les substances de Tyr qu'ils employoient donnent cette couleur. Un appartement du palais de Byzance étoit revêtu de porphyre ; les Impératrices l'occupoient lorsqu'elles devenoient enceintes, & afin de désigner l'extraction royale de leurs enfans, on les appeloit *Porphyrogenetès*, ou nés dans la pourpre. Un grand nombre d'Empereurs Romains avoit eu des enfans, mais Constantn VII prit pour la première fois ce surnom particulier. La durée de son règne titulaire égala celle de sa vie ; six de ses cinquante-quatre années

s'écoulèrent avant la mort de son père ; le fils de Léon fut toujours soumis à ceux qui subjuguoient sa foiblesse, ou abusoient de sa confiance. Alexandre son oncle, revêtu depuis long-temps du titre d'Auguste, se trouva d'abord collègue & Gouverneur du jeune Prince : tel fut le rapide progrès de ses vices & de ses sottises, qu'on le compara bientôt à l'Empereur Michel ; & quand la mort le surprit, il avoit le dessein de réduire son neveu à la situation d'Atys, & de laisser l'Empire à un indigne Favori. Zoë donna des Loix durant le reste de la minorité de Constantin, & sept Régens qui ne s'occupoient que de leurs intérêts, & qui, satisfaisant leurs passions, abandonnoient la République, se supplantèrent les uns & les autres, & disparurent enfin devant un Guerrier qui se rendit maître de l'Empire. Romain Lecapenus, d'une extraction obscure, étoit parvenu au commandement des armées navales, & au milieu de l'anarchie de

l'Empire, avoit mérité, ou du moins avoit obtenu l'estime de la Nation. Il sortit de l'embouchure du Danube avec une escadre victorieuse & bien affectionnée, il arriva dans le havre de Constantinople, & fut salué comme le libérateur du Peuple & le tuteur du Prince. Une dénomination nouvelle, celle de père de l'Empereur, exprima ses importantes fonctions; mais Romain dédaigna bientôt le pouvoir subordonné d'un Ministre; & prenant les titres de César & d'Auguste, il s'arrogea toute l'indépendance d'un Roi, & régna près de vingt-cinq ans. Christophe, Etienne & Constantin furent successivement revêtus des mêmes titres, & le légitime Empereur tomba du premier au cinquième rang dans ce collége des Princes. Toutefois il dut s'applaudir de sa fortune & de la clémence des usurpateurs, puisqu'il conserva la vie & la couronne. Des exemples tirés de l'Histoire ancienne & de l'Histoire moderne auroient excusé

Romanin I Lecapenus, A. D. 919. Décembre 24. Christophe, Etienne, Constantin VIII.

cusé l'ambition de Romain ; il tenoit en ses mains les pouvoirs & les Loix de l'Empire ; la bâtardise de Constantin l'autorisoit à l'exclure du trône, & il avoit sans doute autour de lui de lâches flatteurs qui lui conseilloient de plonger le fils de la concubine dans le tombeau ou dans un monastère. Mais il ne paroît pas que Lecapenus ait eu les vertus ou les vices du Tyran. Le trône éteignit le courage & l'activité de sa vie privée, & au milieu de ses débauches il oublia la sûreté de la République & celle de sa famille. Il eut un caractère doux & religieux ; il respecta la sainteté des sermens, l'innocence du jeune Constantin, la mémoire de Léon & l'attachement du Peuple. Le goût pour l'étude & la retraite que montroit Constantin, désarma la jalousie ; les livres & la musique, sa plume & son pinceau lui offroient des plaisirs continuels ; & si réellement il accrut son mince revenu par la vente de

ses tableaux, sans que le nom de l'Artiste en ait augmenté la valeur, il eut des talens dont peu de Princes pourroient se faire une ressource dans l'adversité.

Constantin VII, A. D. 945. Janvier 27.

Les vices de Romain & ceux de ses enfans causèrent sa perte. Après la mort de Christophe son fils aîné, ses deux autres enfans, en proie à la discorde, conspirèrent contre leur père. Vers l'heure de midi, moment de la journée où l'on faisoit sortir du palais tous les étrangers, ils entrèrent dans son appartement les armes à la main, & le conduisirent, en habit de Moine, à une petite isle de la Propontide, qu'habitoit une Communauté Religieuse. Le bruit de cette révolution domestique remplit la ville de désordre; mais Porphyrogenète étoit l'Empereur légitime, & il occupa seul les soins du public; & une tardive expérience apprit aux fils de Lecapenus, qu'ils avoient exécuté pour un rival, un dessein coupable & hasardeux. Hé-

lène leur sœur, femme de Constantin, les accusa injustement ou avec raison d'avoir voulu assassiner son mari au milieu d'un festin; ses Partisans furent alarmés : on arrêta les deux usurpateurs, on leur ôta la pourpre, & on les relégua dans l'isle & le monastère où ils avoient emprisonné leur père. Le vieux Romain les reçut au rivage avec un sourire de dédain, & après avoir rappelé leur ingratitude & leur sottise, leur offrit une portion de l'eau & des nourritures végétales qui composoient ses repas. Constantin VII étoit âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône, & régna ou parut régner près de quinze ans. Il n'avoit pas cette énergie qui donne l'amour du travail, de l'administration & de la gloire; & les études qui avoient amusé & embelli ses loisirs, n'étoient plus compatibles avec les devoirs sérieux d'un Souverain. L'Empereur, au lieu de régir ses Etats, s'amusa à enseigner à son fils la théorie du Gouver-

nement : livré à l'intempérance & à la pareſſe, il laiſſa les rênes de l'adminiſtration dans les mains d'Hélène ſa femme ; & au milieu des faveurs capricieuſes de celle-ci, les indignes Miniſtres qu'elle choiſiſſoit, faiſoient toujours regretter leurs prédéceſſeurs. Toutefois la naiſſance & les malheurs de Conſtantin l'avoient rendu cher aux Grecs : ils excusèrent ſes fautes, ils reſpectèrent ſon ſavoir, ſon innocence, ſa charité & ſon amour de la juſtice ; & lors de ſes funérailles, ſes Sujets versèrent des larmes ſincères. D'après un ancien uſage, ſon corps fut expoſé en grand appareil dans le veſtibule du palais ; & les Officiers de l'ordre civil & de l'ordre militaire, les Patriciens, le Sénat & le Clergé s'approchèrent chaçun à leur tour pour adorer & baiſer la dépouille inanimée de leur Souverain. Avant que le convoi ſe mît en marche vers le lieu qui ſervoit de ſépulture aux Empereurs, un Héraut fit cette proclamation dont

les Princes devroient profiter : » Levez-
» vous, Roi de la terre, & obéissez aux
» ordres du Roi des Rois «.

On crut que Constantin étoit mort empoisonné, & Romain son fils, qui prit le nom de son grand-père maternel, monta sur le trône de Constantinople. Ce Prince n'avoit que vingt ans lorsqu'il fut soupçonné d'un parricide, & il faut qu'à cette époque il eût déjà perdu l'estime publique. Mais il étoit plus foible que méchant, & on attribuoit la plus grande part de ce crime à Théophane, femme d'une basse origine, d'un esprit audacieux & de mœurs très-corrompues. La gloire personnelle & le bonheur public, ces vrais plaisirs de la royauté, n'intéressoient pas le fils de Constantin; & tandis que les deux frères, Nicéphore & Léon, triomphoient des Sarasins, il consumoit dans une pénible oisiveté ces journées qu'il devoit à son Peuple. Le matin, il se rendoit au cirque; à midi, il donnoit à

Romanus II. Junior, A. D. 959. Novembre 15.

dîner aux Sénateurs ; il passoit la plus grande partie de son après-dîner, dans le *Sphæristerium*, c'est-à-dire dans un jeu de paume, le seul théâtre de ses victoires : il se faisoit ensuite conduire à la rive asiatique du Bosphore ; il chassoit, & après avoir tué communément quatre gros sangliers, il revenoit dans son palais, enorgueilli de ses exploits. Il avoit une figure & une beauté remarquables : il étoit d'une grande taille & droit comme un jeune cyprès ; il avoit la peau blanche & vermeille, les yeux très-vifs, les épaules larges & le nez long & aquilin. Tant d'avantages ne fixèrent pas l'amour de Théophane, & après un règne de quatre ans, elle empoisonna son mari, comme elle avoit empoisonné son père.

Nicéphore II, Phocas, A. D. 963. Août 6.

Romain eut de son mariage avec cette femme dénaturée deux fils, qui parvinrent au trône sous le nom de Basile II & de Constantin IX ; il en eut aussi deux filles, qui portèrent les

noms d'Anne & de Théophane. L'aînée épousa Othon II, Empereur d'Occident; la plus jeune fut mariée à Wolodimir, Grand-Duc & Apôtre de Russie, & sa petite-fille ayant épousé Henri I, Roi de France, le sang des Macédoniens & peut-être celui des Arsacides coule encore dans les veines de la famille des Bourbons. Après la mort de son mari, l'Impératrice voulut régner sous le nom de ses fils, l'un âgé de cinq & l'autre de deux ans. Elle s'apperçut bientôt de l'instabilité d'un trône, n'ayant d'appui qu'une femme qu'on ne pouvoit estimer, & deux enfans qu'on ne pouvoit craindre. Théophane cherchant un protecteur, se jette dans les bras du soldat le plus valeureux de l'armée : elle étoit facile & peu délicate, mais la difformité de son nouvel amant fit croire à tout le monde que des motifs d'intérêt produisirent ces amours. Nicéphore Phocas avoit dans l'opinion publique le double mérite d'un Héros & d'un

Saint. Sous le premier rapport, il étoit doué de qualités naturelles & brillantes : descendant d'une race illustre par des exploits guerriers, il avoit montré dans tous les grades & dans toutes les provinces, la valeur d'un Soldat & les talens d'un Général, & il venoit d'ajouter à sa gloire par la conquête de l'isle de Crète : sa religion étoit plus équivoque, & son cilice, ses jeûnes, son langage dévot, & le désir qu'il montroit de se retirer du monde, masquoient peut-être sa criminelle & dangereuse ambition. Au reste, il trompoit un saint Patriarche, qui, par son crédit & d'après un Décret du Sénat, lui avoit donné, durant la minorité des jeunes Princes, le commandement absolu des armées de l'Orient. Assuré des Chefs & des Soldats, il marcha à Constantinople, écrasa ses ennemis, publia sa bonne intelligence avec l'Impératrice, & sans dégrader les enfans de Théophane, il prit avec le titre d'Auguste,

la prééminence du rang & la plénitude du pouvoir. Mais le Patriarche qui l'avoit porté sur le trône, ne voulut point lui permettre d'épouser Théophane. Les secondes noces qu'il célébra contre le gré du Chef de l'Eglise, l'assujettirent à une peine canonique d'une année: les Prêtres firent valoir une affinité spirituelle, & il fallut recourir à des subterfuges & à des parjures pour réduire au silence les scrupules du Clergé & ceux du Peuple. L'Empereur perdit sous la pourpre l'attachement de la Nation ; son règne de six années excita la haine des étrangers & de ses Sujets, & on retrouva en lui l'hypocrisie & l'avarice du premier Nicéphore. Je n'essayerai jamais de justifier ou de pallier l'hypocrisie, mais je ne craindrai pas d'observer qu'on accuse sur-tout d'avarice avec une grande précipitation, & qu'on se montre bien impitoyable envers ce défaut. Lorsqu'il s'agit d'un Citoyen, on ne se donne pas la peine d'examiner sa fortune & ses

dépenses : pour le dépositaire de la fortune publique, l'économie est toujours une vertu, & l'augmentation des impôts trop souvent un devoir indispensable. Nicéphore, qui avoit montré son caractère généreux dans l'usage de son patrimoine, employa scrupuleusement les revenus publics au service de l'Etat. Au retour de chaque printemps il marchoit en personne contre les Sarasins ; & tous les Romains voyoient leurs contributions employées à des triomphes, à des conquêtes & à la sûreté de la barrière d'Orient.

Jean Zimisces, Basile II, Constantin IX, A. D. 969. Décembre 25.

Parmi les Guerriers qui le conduisirent au trône & servirent sous ses drapeaux, Jean Zimisces, brave Arménien, d'une noble famille, avoit obtenu les récompenses les plus distinguées. Il étoit au dessous de la taille ordinaire, mais sa petite stature avoit de la force & de la beauté, & renfermoit l'ame d'un héros. Le frère de l'Empereur, qui envioit sa fortune, le fit tomber du

rang de Général à celui de Directeur des Postes, & le fit envoyer en exil lorsqu'il apprit ses murmures. Zimisces se trouvoit dans la nombreuse liste des amans de l'Impératrice : elle fit des démarches en sa faveur, & on lui permit de demeurer à Calcédoine, aux environs de la capitale : pour la payer de ses soins, il lui fit des visites amoureuses & clandestines, & Théophane consentit avec joie à la mort d'un mari très-économe & d'une laide figure. Des conspirateurs audacieux & fidèles étoient cachés dans les chambres les plus secrètes du palais : au milieu des ténèbres d'une nuit d'hiver, Zimisces & les chefs du complot s'embarquèrent sur une chaloupe, traversèrent le Bosphore, débarquèrent aux environs du palais, & montèrent sans bruit par une échelle de corde que leur jetèrent des femmes. La défiance de Nicéphore, les conseils de ses amis, les secours tardifs de son frère Léon, & son palais devenu une

espèce de forteresse, ne purent le défendre contre les ennemis qu'il avoit autour de lui, & qui ouvrirent les portes aux assassins. Il dormoit sur une peau d'ours étendue par terre ; éveillé par le bruit des conjurés, il apperçut trente poignards levés sur lui. Il n'est pas sûr que Zimisces ait trempé ses mains dans le sang de son Souverain, mais il montra une joie cruelle lorsque ses yeux se portèrent sur son ennemi percé de coups. La barbarie & l'insolence des meurtriers prolongèrent la mort de l'Empereur ; du moment où la multitude apperçut la tête de Nicéphore, le tumulte se calma, & l'Arménien fut proclamé Empereur d'Orient. Au jour fixé pour son couronnement, l'intrépide Patriarche l'arrêtant sur la porte de l'église de Sainte-Sophie, lui reprocha le meurtre de Nicéphore, déclara qu'il devoit avant tout donner des preuves de repentir & n'avoir plus de commerce avec Théophane. Cette saillie de zèle aposto-

lique n'offença point le nouvel Empereur, puiſqu'il ne pouvoit plus avoir ni amour ni confiance pour une femme qui avoit manqué à diverſes repriſes aux obligations les plus ſacrées, & il chaſſa ignominieuſement de ſon lit & de ſon palais, Théophane, qui comptoit partager le trône. Elle montra une rage impuiſſante lors de leur dernière entrevue; elle accuſa ſon amant d'ingratitude, elle outragea & frappa ſon fils Baſile, qui ſe taiſoit & paroiſſoit ſoumis devant ſon collègue : elle ne craignit pas de ſe déshonorer elle-même en déclarant qu'il étoit le fruit d'un adultère. Pour calmer l'indignation publique, on exila cette femme audacieuſe, & on punit de mort quelques-uns de ſes complices. On pardonna à Zimiſces d'avoir attenté à la vie d'un Prince déteſté du Peuple, & l'éclat de ſes vertus fit oublier ſon crime. Sa profuſion fut peut-être moins utile à l'Etat que l'avarice de Nicéphore; mais la douceur & la

générosité de son caractère charmèrent tous ceux qui l'approchoient, & il ne marcha sur les traces de son prédécesseur que dans le chemin de la victoire. Il passa dans les camps la plus grande partie de son règne; il signala sa valeur & son activité sur le Danube & sur le Tigre, qui avoient jadis été les limites de l'Empire Romain, & en triomphant des Russes & des Sarasins, il mérita d'être appelé le sauveur de l'Empire, & le vainqueur de l'Orient. Lorsqu'il revint de la Syrie pour la dernière fois, il observa que les Eunuques possédoient les terres les plus fertiles de ses nouvelles provinces. » Est-ce donc pour eux, » s'écria-t-il avec une vertueuse indi- » gnation, que nous avons livré des » batailles & fait des conquêtes? Est-ce » pour eux que nous versons notre sang, » & que nous épuisons les trésors du Peuple «. Les Eunuques maîtres du palais, ne lui pardonnèrent point cette remarque, & à la mort de Zimisces

on crut avoir de grands indices de poiſon.

Durant cette uſurpation, ou ſi l'on veut durant cette régence de douze années, les deux Empereurs légitimes, Baſile & Conſtantin, parvinrent ſans éclat à l'âge de virilité. Leur âge n'avoit pas permis de laiſſer le pouvoir entre leurs mains; ils s'étoient conduits avec une modeſtie vertueuſe envers leur tuteur: celui-ci, qui n'avoit point d'enfans, ne ſongea point à les priver de la couronne; il adminiſtra leur patrimoine fidellement & avec habileté, & la mort prématurée de Zimiſces fut une perte plutôt qu'un avantage pour les fils de Romain. Dénués d'expérience, ils abandonnèrent leur autorité douze années de plus à un Miniſtre, qui prolongea ſa domination en leur perſuadant de ſe livrer aux plaiſirs de la jeuneſſe, & leur inſpirant du dédain pour les travaux du Gouvernement. Cette vie molle & pareſſeuſe déprava Conſtan-

Baſile II, & Conſtantin IX, A. D. 976. Janvier 10.

tin pour jamais : son frère aîné, qui sentit l'impulsion du génie & le besoin d'agir, fronça le sourcil, & le Ministre ne fut plus. Basile régna sur Constantinople & sur les provinces de l'Europe; mais l'Asie fut opprimée par Phocas & Sclerus, qui tour à tour amis & ennemis, Sujets & rebelles, maintinrent leur indépendance, & s'efforcèrent d'atteindre aux succès de tant d'usurpateurs qui les avoient précédés. Le fils de Romain marcha contre ces ennemis domestiques, & ils tremblèrent devant un Prince rempli de courage & armé par les Loix. Phocas, qui l'attendoit à la tête de ses troupes, périt par le fer ou par le poison. Le second, qui avoit été chargé de chaînes deux fois, & deux fois revêtu de la pourpre, désiroit passer tranquillement le peu de jours qui lui restoient. Lorsque ce vieillard, qui avoit les yeux humides de larmes, la démarche mal assurée, & qui s'appuyoit sur deux hommes de sa suite, s'approcha du trône, l'Empereur

l'Empereur enivré de sa jeunesse & de son pouvoir, s'écria : » Est-ce donc là » l'homme que nous avons craint si » long-temps « ? Basile, après avoir affermi son autorité & rétabli la tranquillité dans l'Empire, voulut acquérir la gloire de Nicéphore & Zimisces. Ses longues & fréquentes expéditions contre les Sarasins furent plus glorieuses qu'utiles à l'Etat ; mais il anéantit le royaume des Bulgares, & il paroît que c'est le triomphe le plus important des armes romaines depuis l'époque de Belisaire. Toutefois ses Sujets, au lieu de donner des éloges à leur Prince victorieux, détestèrent son avide cupidité, & dans l'imparfait récit que les Annalistes nous ont laissés de ses exploits, on n'apperçoit que le courage, la patience & la férocité d'un Soldat. Son esprit avoit été gâté par une éducation vicieuse, qui cependant ne put triompher de son énergie ; il étoit étranger à toutes les sciences, & le souvenir de son grand-

père, qui avec toutes ses lumières eut une si grande foiblesse, sembloit autoriser son mépris réel ou simulé des Loix & des Jurisconsultes, des Artistes & des Arts. La superstition s'empara d'un tel caractère : après les premiers désordres de sa jeunesse, Basile II vécut comme un Hermite dans son palais & dans son camp ; il portoit un habit de Moine sous sa robe & son armure ; il fit le vœu de continence & le garda ; il s'interdit pour jamais l'usage du vin & de la viande. A l'âge de soixante-huit ans, il se mit à la tête d'une escadre, & alla combattre les Sarasins de la Sicile. La mort le surprit durant cette guerre entreprise par des motifs de religion ; & il quitta ce Monde au milieu des bénédictions du Clergé & des imprécations du Peuple. Après sa mort, Constantin son frère jouit du pouvoir, ou plutôt des plaisirs de la royauté ; il ne fut occupé pendant son règne que du choix de son successeur ; il avoit eu soixante-six ans le titre

Constantin IX, A. D. 10 5. Décembre.

d'Auguste, & le règne de ces deux frères est le plus long & le plus obscur de la monarchie de Byzance.

Cinq Empereurs de la même famille, qui régnèrent cent soixante ans, avoient attaché les Grecs à la dynastie macédonienne, que les usurpateurs du trône respectèrent trois fois. Après la mort de Constantin V, le dernier mâle de cette maison, commence une nouvelle scène, où la durée du règne de douze Empereurs n'égale pas celle du règne de Constantin IX. Son frère aîné avoit préféré la vertu de chasteté à l'intérêt public; & Constantin n'eut que trois filles, Eudoxie, qui se fit Religieuse, Zoë & Théodora. Leur père mourant s'occupa du soin de les marier. Théodora, entraînée par la dévotion ou par la froideur de ses sens, refusa de donner un héritier à l'Empire; mais Zoë consentit à ce dévouement. On voulut la marier à Romain Argyrus, Patricien, d'une figure agréable & d'une bonne réputation;

Romain III Argyrus. A. D. 1028. Novembre 12.

& comme il s'opposoit à ce mariage ; on le menaça de lui crever les yeux, ou de le punir de mort. Il étoit marié, & l'affection qu'il avoit pour son épouse, produisit sa résistance ; mais cette femme généreuse sacrifia son bonheur à la sûreté & à la grandeur de son mari, & se retira dans un monastère. Après la mort de Constantin, le sceptre passa dans les mains de Romain III. Son administration intérieure & ses opérations au dehors furent foibles & infructeuses ; & on n'espéroit guere que Zoé, âgée de quarante huit ans, donnât le jour à un Prince. Elle aimoit un de ses Chambellans, appelé Michel, d'une très-belle figure. Né dans la Paphlagonie, il avoit exercé autrefois la profession de Changeur de monnoie. Romain, par reconnoissance ou par esprit de justice, favorisa leur amour, ou les crut sur leur parole, lorsqu'ils l'assurèrent de leur innocence. Zoé justifia bientôt cette maxime romaine, que toute femme

adultère est capable d'empoisonner son mari. Au grand scandale de l'Empire, elle épousa Michel IV, & lui donna la couronne immédiatement après la mort de Romain. Ses espérances furent trompées; elle avoit cru épouser un amant plein de force & de reconnoissance, elle ne trouva qu'un pauvre malheureux, d'une santé & d'une raison affoiblies par des excès d'épilepsie, & tourmenté par le désespoir & le remords. On appela les plus habiles Médecins au secours de Michel. Pour le distraire, on l'envoya souvent aux eaux & sur les tombeaux des Saints qui dans l'esprit du Peuple avoient le plus de crédit. Les Moines donnoient des éloges à son repentir, &, la restitution exceptée, il employa tous les moyens qu'il croyoit alors propres à expier son crime. Tandis qu'il gémissoit & prioit sous le sac & la cendre, son frère, l'Eunuque Jean, s'amusoit de ses remords, & jouissoit des suites d'un forfait dont il avoit été

Michel IV le Paph agonien, A. D. 1034. Avril 11.

l'instigateur le plus criminel. Il n'eut dans son administration d'autre objet que celui de satisfaire son avarice ; & Zoë fut traitée en captive dans le palais de ses pères, & par ses esclaves. L'Eunuque s'appercevant que la maladie de son frère étoit sans remède, s'occupa de la fortune de son neveu, qui portoit aussi le nom de Michel, & qu'on surnomma *Calaphates*, d'après le métier de son père, qui travailloit à la carène des vaisseaux. Zoë suivit les volontés de l'Eunuque ; elle adopta pour son fils Michel Calaphates, qui devoit le jour à un Ouvrier, & qui fut revêtu du titre & de la pourpre des Césars en présence du Sénat & du Clergé. La foible Zoë fut accablée de la liberté & du pouvoir qu'elle recouvra à la mort du Paphlagonien ; & quatre jours après elle plaça la couronne sur la tête de Michel V, qui lui avoit promis par des larmes & des sermens d'être toujours le plus empressé & le plus obéissant de ses Sujets.

Son règne dura peu, & on ne trouve dans son administration qu'une odieuse ingratitude envers l'Eunuque & l'Impératrice ses bienfaiteurs. La Nation se réjouit de la disgrace de l'Eunuque, mais la capitale murmura, & enfin se plaignit hautement de l'exil de Zoë, fille d'un si grand nombre d'Empereurs. On oublia ses vices, & Michel apprit qu'il survient une époque où les plus vils esclaves se livrent à la fureur & à la vengeance. Les Citoyens de toutes les classes s'attroupèrent d'une manière effrayante durant trois jours; ils assiégèrent le palais, forcèrent les portes, tirèrent Zoë de sa prison, Théodora de son monastère, & condamnèrent le fils de Calaphate à perdre les yeux ou la vie. Ces deux femmes s'assirent sur le même trône, présidèrent au Sénat, & donnèrent audience aux Ambassadeurs des Nations. Un partage si singulier ne dura que deux mois. Les deux Souveraines se détestoient secrétement; elles avoient

Michel V, ou Calaphates, A. D. 1041. Décembre 14.

Zoë & Théodora, A. D. 1042. Avril 21.

des caractères, des intérêts & des partisans opposés ; & Théodora montrant toujours de l'aversion pour le mariage, l'infatigable Zoé, âgée alors de soixante ans, consentit encore, pour le bien public, à subir les caresses d'un troisième mari & les censures de l'Eglise grecque. Ce troisième mari prit le nom de Constantin X & le surnom de *Monomaque*, *seul combattant*, nom devant venir de ce qu'il avoit montré de la valeur & triomphé dans une querelle publique ou particulière. Mais les douleurs de la goutte délabrèrent sa santé, & la maladie & les plaisirs remplirent alternativement son règne dissolu. Sclerena, belle veuve d'une noble famille, qui avoit accompagné Constantin lors de son exil dans l'isle de Lesbos, s'enorgueillissoit du nom de sa maîtresse. Après le mariage de Constantin & son avénement au trône, elle fut revêtue du titre d'*Augusta* ; la pompe de sa maison fut proportionnée à cette dignité, & elle occupa au

Constantin X, ou Monomaque, A. D. 1042. Juin 11.

palais un appartement contigu à celui de l'Empereur. Zoë, (telle fut sa délicatesse ou sa corruption) permit ce scandaleux partage ; & Constantin se montra en public entre sa femme & sa concubine. Il survéquit à l'une & à l'autre ; mais les amis de Théodora arrêtèrent les projets de Constantin, qui, sur la fin de sa carrière, voulut changer l'ordre de la succession, & après sa mort elle remonta sur le trône, de l'aveu de la Nation. Quatre Eunuques gouvernèrent l'Empire d'Orient, sous son nom, l'espace d'environ dix-neuf mois ; & voulant prolonger leur domination, ils persuadèrent à l'Impératrice, alors très-avancée en âge, de nommer Michel VI son successeur. Le surnom de *Stratioticus* indique la profession militaire qu'il suivoit ; mais ce vétéran infirme & décrépit ne pouvoit voir que par les yeux de ses Ministres, & agir par leurs mains. Lorsqu'il monta sur le trône, Théodora, dernier rejeton de la dy-

Théodora; A. D. 1054. Novembre 30.

Michel VI, ou Stratioticus, A. D. 1056. Août 22.

nastie macédonienne ou basiléenne descendoit au tombeau. J'ai parcouru à la hâte, & j'abandonne avec plaisir cette honteuse & destructive période de vingt-huit ans, durant laquelle les Grecs tombèrent au dessous du niveau commun de la servitude, & se trouvèrent comme un vil troupeau à la merci du caprice de deux femmes.

Isaac I, Comnène, A. D. 1057. Août 31.

Au milieu de cette nuit de servitude, un règne de liberté, ou du moins une étincelle de courage, commença à paroître. Les Grecs conservèrent ou rétablirent l'usage des surnoms qui perpétuent le souvenir des vertus héréditaires; & l'Histoire fait assez bien connoître le commencement, la succession & les alliances des dernières dynasties de Constantinople & de Trebisonde. Les Comnènes qui soutinrent quelque temps l'Empire prêt à s'écrouler, se disoient originaires de Rome; mais leur famille étoit établie dès long-temps en Asie. Leurs domaines patrimoniaux se trou-

voient dans le district de Castamona, aux environs de l'Euxin ; & un de leurs chefs, déjà lancé dans la carrière de l'ambition, alla revoir avec tendresse, & peut-être avec regret, l'habitation modeste mais honorable de ses pères. Le premier de cette race d'Empereurs fut l'illustre Michel, qui, sous le règne de Bazile II, contribua par ses batailles & ses négociations à appaiser les troubles de l'Orient. Il laissa deux fils en bas âge, Isaac & Jean, qu'il légua à la reconnoissance & à la faveur de son Souverain. On leur apprit durant leur éducation ce qu'enseignoient les Moines, les arts du palais & les exercices de la guerre ; & après avoir servi dans les Gardes, ils parvinrent bientôt au commandement des armées & des provinces. Leur union fraternelle doubla la force & la réputation des Comnènes. Ils ajoutèrent à l'éclat de leur ancienne famille, l'un en épousant une Princesse de Bulgarie, qui se trouvoit captive, &

l'autre la fille du Patricien surnommé *Caron*, à cause du grand nombre d'ennemis qu'il avoit envoyé aux Enfers. Les troupes avoient servi malgré elles une suite d'Empereurs efféminés. L'élévation de Michel étoit un outrage pour des Généraux plus habiles que lui ; & la parcimonie de ce Prince & l'insolence des Eunuques augmentèrent leur mécontentement. Les chefs s'assemblèrent en secret dans l'église de Sainte-Sophie ; & les suffrages de ce Synode militaire se seroient réunis en faveur de Catacalon, guerrier âgé & vaillant, si ce vieux Général, entraîné par le patriotisme ou par la modestie, ne leur avoit rappelé que la naissance doit accompagner le mérite de celui qu'on veut placer sur le trône. Isaac Comnène réunit toutes les voix. Les conjurés se séparèrent sans délai, & se rendirent dans les plaines de la Phrygie, à la tête de leurs escadrons & de leurs détachemens respectifs. Michel ne put soutenir qu'une ba-

taille ; il n'avoit sous ses drapeaux que les mercenaires de la Garde impériale, étrangers à l'intérêt public, & animés seulement par un principe d'honneur & de reconnoissance. Après leur défaite, l'Empereur plein d'effroi demanda un traité ; & telle étoit la modération d'Isaac Comnène, qu'il alloit y consentir. Mais Michel fut trahi par ses Ambassadeurs, & Comnène averti par ses amis. Le premier, abandonné de tout le monde, se soumit à la voix du Peuple ; le Patriarche affranchit la Nation de son serment de fidélité ; & au moment où il rasa la tête de l'Empereur, qu'on reléguoit dans un monastère, il le félicita d'échanger une couronne terrestre contre le Royaume du Ciel, échange toutefois que ce Prêtre n'auroit pas agréé pour son compte. Le même Patriarche couronna solemnellement Isaac Comnène : l'épée qu'il fit graver sur les monnoies dut révolter la Nation, s'il voulut annoncer ainsi qu'il

régnoit par droit de conquête; toutefois il ne songeoit peut-être qu'à rappeler ses victoires contre les ennemis de l'Etat, étrangers ou domestiques. L'affoiblissement de sa santé & de sa force diminuèrent son activité; & se voyant prêt de la mort, il résolut de mettre quelque intervalle entre le trône & l'éternité. Mais au lieu de laisser l'Empire pour dot à sa fille, il aima mieux remettre le sceptre dans les mains de son frère Jean, Prince guerrier & patriote, & père de cinq fils qui devoient maintenir la couronne dans sa famille. La réserve & l'attachement pour son frère & sa nièce parut inspirer la modeste résistance que fit d'abord celui-ci. Quoique son obstination à refuser l'Empire paroisse être de la vertu, on peut néanmoins l'accuser d'avoir manqué à son devoir en cette occasion, & nui aux intérêts de sa famille & à ceux de son pays. La pourpre qu'il refusa constamment fut acceptée par Cons-

tantin Ducas, qui étoit ami de la Maison des Comnènes, & qui à une extraction noble joignoit des lumières & de l'expérience. Isaac se retira dans un couvent, & il vécut deux ans soumis aux ordres de son Abbé; il suivit la règle de Saint Basile, & remplit les fonctions les plus serviles du monastère. Le reste de vanité qu'il conservoit sous son habit de Moine fut satisfait des visites fréquentes & respectueuses qu'il reçut de l'Empereur régnant, qui voyoit en lui son bienfaiteur, & qui respectoit sa sainteté.

Si Constantin XI fut en effet l'homme qui mérita le mieux de monter sur le trône, l'abâtardissement de son siècle & de la Nation où il vécut étoit bien méprisable. Il composa des déclamations puériles pour obtenir la couronne de l'éloquence, qui à ses yeux étoit plus précieuse que celle de Rome; & en se livrant aux fonctions subalternes de Juge, il oublia les devoirs d'un Souve-

Constantin XI, Ducas, A. D. 1059. Décembre 25.

rain & d'un Guerrier. Loin d'imiter l'indifférence patriotique de ceux de ses ancêtres auxquels il devoit sa grandeur, Ducas ne parut occupé que du soin d'assurer, aux dépens de la République, le pouvoir & la fortune de ses enfans. Michel VII, Andronic I & Constantin XII, ses trois fils, obtinrent en bas âge le titre d'Auguste ; la mort de leur père, qui arriva bientôt après, leur laissa l'Empire à partager. En mourant il confia l'administration de l'Etat à Eudoxie sa femme. L'expérience lui ayant appris qu'il devoit protéger ses fils contre les dangers d'un second mariage, Eudoxie promit de ne point se remarier ; & cet engagement solemnel, attesté par les principaux Sénateurs, fut déposé entre les mains du Patriarche. Sept mois n'étoient pas écoulés lorsqu'Eudoxie, écoutant ses besoins ou ceux de l'Etat, crut devoir appeler près d'elle les mâles vertus d'un Soldat : son cœur avoit déjà choisi Romain Diogènes, qu'elle tira de

Eudoxie, A. D. 1067. Mai.

de l'échafaud pour le placer sur le trône. On l'avoit surpris dans un projet de trahison qui l'exposoit à toutes les rigueur des Loix : sa beauté & sa valeur le justifièrent aux yeux de l'Impératrice ; elle le condamna d'abord à un exil peu désagréable, & le second jour elle le rappela pour le mettre à la tête des armées de l'Orient. Le public ne savoit pas alors qu'elle lui destinoit la couronne ; & un de ses émissaires tira habilement des mains du Patriarche Xiphilin une promesse par écrit, qui auroit dévoilé à tous les yeux la mauvaise foi de cette femme. Xiphilin réclama d'abord la sainteté des sermens & le respect sacré qu'on doit aux dépôts ; comme on lui fit entendre que c'étoit son frère dont Eudoxie vouloit faire un Empereur, il n'eut plus de scrupules, & avoua que la sûreté publique étoit la suprême loi : il rendit l'écrit important ; & quand la nomination de Romain eut renversé ses espérances, il ne

pouvoit plus ni rentrer en possession du papier qui le mettoit en sûreté, ni rétracter ce qu'il avoit dit, ni s'opposer au second mariage de l'Impératrice. Toutefois on entendoit des murmures au palais ; les Barbares qui le gardoient s'étoient armés de leurs haches de bataille en faveur de la Maison de Ducas, & ils ne se montrèrent paisibles qu'au moment où les jeunes Princes furent appaisés par les larmes d'Eudoxie, en l'assurant de la fidélité de leur tuteur, qui occupoit le trône impérial. Je raconterai plus bas l'infructueuse valeur qu'il déploya contre les Turcs. Sa défaite & sa captivité causèrent une blessure mortelle à la monarchie de Byzance ; & remis en liberté par le Sultan, il ne retrouva ni sa femme ni ses Sujets. Eudoxie avoit été reléguée dans un monastère, & les Sujets de Romain avoient adopté cette rigoureuse loi civile, qu'un homme au pouvoir de l'ennemi est privé des droits publics & particuliers

Romain III Diogènes, A. D. 1067. Août.

Michel VII Parapinaces. Andronic I, Constantin XII, A. D. 1071. Août.

de Citoyen, comme s'il étoit frappé de mort. Au milieu de la consternation générale, le César Jean fit valoir l'inviolable droit de ses trois neveux : Constantinople l'écouta, & Romain, qui se trouvoit entre les mains des Turcs, fut déclaré ennemi de la République, & reçu comme tel aux frontières. Romain ne fut pas plus heureux dans ses querelles domestiques que dans ses guerres contre les Nations voisines : la perte de deux batailles le détermina à céder le trône, après toutefois qu'on lui eût promis de le traiter honorablement ; ses ennemis, qui n'avoient ni bonne foi ni humanité, lui crevèrent les yeux, ne daignèrent pas même faire soigner ses blessures, & il mourut peu de jours après cette barbare opération. Sous le triple règne de la Maison de Ducas, les deux frères cadets furent réduits aux vains honneurs de la pourpre ; l'aîné, le pusillanime Michel, étoit incapable de soutenir le sceptre de Rome, & son

surnom de *Parapinaces* annonça qu'on l'accusoit, ainsi qu'un de ses avides Favoris, d'augmenter le prix du bled & d'en diminuer la mesure. Le fils d'Eudoxie fit dans l'école de Psellus & d'après l'exemple de son père, quelques progrès dans l'étude de la Philosophie & de la Réthorique; mais les vertus des Moines & le savoir d'un Sophiste dégradèrent plutôt qu'ils n'anoblirent son caractère. Deux Généraux réunis par leur mépris pour l'Empereur, & par une estime réciproque, se trouvant à la tête des légions de l'Europe & de l'Asie, prirent la pourpre à Andrinople & à Nicée; ils se révoltèrent dans le même mois; ils portèrent le même nom de Nicéphore, mais on les distingua par les surnoms de Bryennius & de Botoniates; le premier avoit toute la maturité de la sagesse & du courage; le second n'étoit recommandable que par des exploits passés. Tandis que Botoniates s'avançoit avec circonspection & avec lenteur,

ſon compétiteur plus actif étoit en armes devant les portes de Conſtantinople. Bryennius portoit un nom célèbre; il défendoit une cauſe populaire, mais il ne put contenir ſes troupes qui pillèrent & brûlèrent un fauxbourg; & le Peuple qui auroit accueilli le rebelle, repouſſa l'incendiaire de ſon pays. Cette révolution, dans l'opinion publique, fut favorable à Botoniates, qui enfin, à la tête d'une armée de Turcs, s'approcha des rivages de Calcédoine. Le Patriarche, le Synode & le Sénat invitèrent tous les Citoyens de la capitale à ſe réunir dans l'égliſe de Sainte-Sophie : cette aſſemblée générale eut lieu, & on y délibéra tranquillement & ſans déſordre ſur le choix de l'Empereur. Les Gardes de Michel auroient pu diſperſer cette multitude déſarmée; mais ce foible Prince, qui s'applaudiſſoit de ſa modération & de ſa clémence, dépoſa les enſeignes de la royauté, ſe fit Moine, & pour le récompenſer on lui donna

le titre d'Archevêque d'Ephèse. Constantin son fils naquit & fut élevé dans la pourpre, & une fille de la Maison de Ducas illustra le sang & affermit le trône dans la famille des Comnènes.

Nicéphore III Botoniates, A. D. Mars 25.

Jean Comnène, frère de l'Empereur Isaac, vécut en paix & d'une manière honorable après avoir refusé le sceptre. Il eut huit enfans d'Anne son épouse, femme qui eut un courage & des vues supérieures à son sexe; trois filles multiplièrent les alliances des Comnènes avec les plus nobles d'entre les Grecs; & s'il faut raconter la destinée de ses cinq fils, une mort prématurée enleva Manuel; Isaac & Alexis parvinrent à l'Empire, & rétablirent la grandeur impériale de leur Maison, & Adrien & Nicéphore les cadets en jouirent sans peine & sans danger. Alexis III, celui des cinq qui se distingua le plus, fut favorisé de la nature pour les qualités du corps & celles de l'esprit : il reçut une bonne éducation, & il se forma à

l'école de la soumission & de l'adversité. L'Empereur Romain, qui l'aimoit comme son enfant, ne voulut pas lui permettre de s'exposer dans la guerre des Turcs; mais la mère des Comnènes fut enveloppée avec toute son ambitieuse famille dans une accusation de haute trahison, & reléguée par les fils de Ducas dans une isle de la Propontide. Les deux frères se distinguèrent & arrivèrent bientôt à la faveur; ils combattirent sans se quitter les rebelles & les Barbares, & demeurèrent attachés à l'Empereur Michel jusqu'à l'époque où il fut abandonné de tout le monde. Dans sa première entrevue avec Botoniates; » Prince, lui dit Alexis avec une » noble candeur, mon devoir m'avoit » rendu votre ennemi, les décrets de » Dieu & ceux du Peuple m'ont fait » votre Sujet; jugez de ma fidélité à venir » par mon opposition passée «. Honoré de l'estime & de la confiance du successeur de Michel, il employa sa valeur

contre trois rebelles qui troubloient la paix de l'Empire, ou du moins celle des Empereurs. Ursel, Bryennius & Basilacius, redoutables par leurs nombreuses troupes & leur réputation militaire, furent vaincus successivement, & amenés au pied du trône, chargés de chaînes; & quelle que soit la manière dont ils furent traités par une Cour timide & cruelle, ils applaudirent à la clémence & au courage de leur vainqueur. La fidélité des Comnènes inspira bientôt des craintes & des soupçons, & il n'est pas facile de régler entre un Sujet & un Despote la dette de reconnoissance que le premier est tenté de réclamer par une révolte, & le second, de payer avec un bourreau. Alexis ayant refusé de marcher contre un quatrième rebelle, mari de sa sœur, on ne se souvint plus de ses services, ou il en perdit le mérite: les Favoris de Botoniates provoquèrent l'ambition qu'ils redoutoient & qu'ils dénommoient, & le soin de défendre

leur vie & leur liberté, pour justifier la retraite des deux frères. Les femmes de cette famille furent placées dans un asile respecté par les Tyrans; les hommes montèrent à cheval, sortirent de la ville, & arborèrent l'étendard de la révolte; les Soldats qui s'étoient rassemblés peu à peu dans la capitale & les environs, embrassèrent la cause d'un chef victorieux & insulté : des intérêts communs & des alliances lui attachèrent la Maison de Ducas. Les deux Comnènes se renvoyoient mutuellement le trône, & cette dispute généreuse se termina par la résolution d'Isaac, qui revêtit son frère cadet du nom & des emblêmes de la royauté. Ils revinrent sous les murs de Constantinople, pour menacer plutôt que pour assiéger cette ville si forte : ils corrompirent la fidélité des Gardes, & surprirent un poste. Alexis monta sur le trône, & George Paléologue, qui lui disputoit la couronne, fut relégué dans un monastère.

Une armée composée de Soldats de diverses Nations, obtint le pillage de la ville; mais les larmes & les jeûnes des Comnènes, qui se soumirent à toutes les pénitences compatibles avec la possession de l'Empire, expièrent ces désordres publics.

Alexis I Comnène, A. D. 1081. Avril.

La Vie de l'Empereur Alexis a été écrite par celle de ses filles qu'il aimoit le plus. La Princesse Anne Comnène, inspirée par sa tendresse & par l'estimable désir de perpétuer les vertus de son père, sentit bien que les Lecteurs douteroient de sa véracité. Elle proteste à diverses reprises, qu'outre les faits parvenus à sa connoissance personnelle, elle a recherché les discours & les écrits de tous ceux qui ont vécu sous le règne de son père; qu'après un intervalle de trente ans, oubliée du monde, qu'elle a elle-même oublié, son obscure solitude est inaccessible à l'esperance & à la crainte, & que la vérité, la simple & respectable vérité, est plus sacrée

pour elle que la gloire de ſon père. Mais au lieu de cette ſimplicité de ſtyle & de narration qui attire la confiance, un étalage recherché de ſavoir & de fauſſe Réthorique, laiſſe voir à chaque page la vanité d'une femme Auteur. En accumulant toutes les vertus ſur Alexis, on n'apperçoit point ſon véritable caractère ; en ne quittant jamais le ton du panégyrique & de l'apologie, elle nous fait douter de la véracité de l'Hiſtorien & du mérite du Héros. On ne peut toutefois refuſer des éloges à une remarque judicieuſe & importante : que les déſordres de cette époque firent le malheur & la gloire d'Alexis ; & que les vices de ſes prédéceſſeurs & la juſtice du Ciel accumulèrent ſur ſon règne toutes les calamités qui peuvent affliger un Empire dans ſa décadence. En Orient, les Turcs victorieux avoient établi la gloire du Koran, & celle du Croiſſant de la Perſe à l'Helleſpont : la valeur chevalereſque des Peuples de la Norman-

die, envahit l'Occident, & dans les intervalles de paix, le Danube verſoit des torrens de Guerriers, qui avoient acquis dans l'art militaire ce qu'ils avoient perdu du côté de la férocité des mœurs. La mer n'étoit pas plus tranquille que le Continent, & tandis qu'un ennemi déclaré attaquoit les frontières, des traîtres & des conſpirateurs troubloient le palais. Tout à coup les Latins déployèrent l'étendard de la Croix: l'Europe ſe précipita ſur l'Aſie, & cette inondation manqua d'engloutir Conſtantinople. Durant la tempête, Alexis gouverna le vaiſſeau de l'Empire avec dextérité & avec courage. Lorſqu'il ſe trouvoit à la tête des armées, il montroit de la hardieſſe dans les combats; il calculoit habilement ſes ſtratagêmes; il ſavoit ſupporter la fatigue, profiter de ſes avantages, & ſe relever d'une défaite avec une vigueur inépuiſable. Il rétablit la diſcipline parmi les troupes, & ſon exemple & ſes préceptes créèrent une nou-

velle génération d'hommes & de ſoldats. Il eut de l'adreſſe & de la patience dans ſes négociations avec les Latins; ſon œil pénétrant ſaiſit le nouveau ſyſtême de ces Peuples de l'Europe qu'il ne connoiſſoit pas; & j'expoſerai dans un autre endroit les vues ſupérieures avec leſquelles il balança les intérêts & les paſſions des Champions de la première croiſade. Il demeura trente-ſept ans ſur le trône, & après avoir triomphé de tous ſes ennemis, il ſut leur pardonner à propos; il remit en vigueur les Loix ſur la police générale & particulière; on cultiva ſous ſon règne les Arts qui procurent des richeſſes & ceux qui donnent des lumières; il recula les bornes de l'Empire, en Europe & en Aſie, & la famille des Comnènes garda le ſceptre juſqu'à la troiſième & à la quatrième génération. Les temps difficiles où il vécut, donnèrent lieu à quelques défauts de ſon caractère, qui ont ſoumis ſa mémoire à des reproches bien ou mal fondés. Le

Lecteur sourit des éloges infinis que sa fille donne si souvent à son Héros en fuite ; on peut confondre avec un défaut de valeur la foiblesse ou la prudence de sa conduite, & les Latins traitent de perfidie & de dissimulation les mariages qu'il employa dans ses négociations. Le grand nombre d'individus des deux sexes que comptoit alors sa famille, orna le trône & assuroit la succession ; mais leur fierté & leur luxe révoltèrent les Patriciens, épuisèrent le trésor royal, & insultèrent à la misère du Peuple. Anne raconta que les travaux de l'administration détruisirent le bonheur & affoiblirent la santé de son père : la longueur & la sévérité de son règne lassèrent Constantinople, & lorsqu'il mourut il avoit perdu l'amour & le respect de ses Sujets. Le Clergé ne lui pardonna point d'avoir employé les richesses de l'Eglise à la défense de l'Etat ; mais il loua ses connoissances théologiques & son zèle ardent pour la Foi orthodoxe,

qu'il défendit par ses paroles, avec sa plume & son épée. La superstition des Grecs dégrada son caractère; & un principe incohérent de la nature humaine le détermina à fonder un hôpital pour les malades & les pauvres, & a ordonner le supplice d'un Hérétique, qui fut brûlé vif dans la place de Sainte-Sophie. Les personnes qui avoient vécu dans son intimité, suspectèrent même ses vertus morales & religieuses. Lorsque dans ses derniers momens Irène son épouse le pressoit de changer l'ordre de la succession, il éleva sa tête, & fit une pieuse réflexion sur les vanités de ce Monde. L'Impératrice indignée lui adressa ces paroles qu'on auroit pu graver sur son tombeau: » Vous » mourez comme vous avez vécu, c'est-à-» dire en HYPOCRITE «.

Irène vouloit supplanter l'aîné de ses fils, en faveur de la Princesse Anne sa fille, qui, malgré sa philosophie, n'auroit pas refusé le diadême. Mais les Patriotes exigèrent qu'on ne changeroit rien

Jean, ou Calo-Jean A. D. 1118. Août 15.

à l'ordre de succession; l'héritier légitime tira le sceau royal des mains de son père, qui ne s'en apperçut pas ou qui y consentit, & l'Empire obéit au Maître du palais. L'ambition & la vengeance déterminèrent Anne Comnène à conspirer contre la vie de son frère; & lorsque les craintes & les scrupules de son mari firent avorter son projet, elle s'écria que la nature s'étoit trompée de sang, & avoit donné l'ame d'une femme à Bryennius. Jean & Isaac, fils d'Alexis, ne manquèrent point à l'amitié fraternelle, vertu héréditaire dans leur famille; & le cadet se contenta du titre de *Sebastocrator*, c'est-à-dire d'une dignité presque égale à celle de l'Empereur, mais non pas du même pouvoir. Il réunissoit les droits de la primogéniture & ceux du mérite; son teint basané, ses traits grossiers & sa petite taille lui valurent le surnom ironique de *Calo-Joannes* ou de Jean le Beau, que ses Sujets reconnoissans accordèrent ensuite d'une manière

nière plus férieuse aux beautés de son esprit. Anne devoit perdre sa fortune & la vie lorsqu'on eut découvert sa trahison. L'Empereur lui fit grace de la vie ; mais il alla voir le faste & les trésors de son palais ; & donna cette riche dépouille à ceux de ses Courtisans qu'il vouloit favoriser. Axuch, esclave né parmi les Turcs, eut l'ame assez grande pour refuser la portion qu'on lui destinoit, & intercéder en faveur de la coupable. Son Maître généreux, touché de la vertu de son Favori, suivit un si bel exemple ; & des reproches modérés furent la seule peine qu'il infligea à la Princesse. Dès ce moment il n'y eut plus ni conspirations ni révolte sous son règne : redouté des Nobles & chéri du Peuple, Jean ne fut plus réduit à la pénible nécessité de punir ses ennemis personnels, ou même de leur pardonner. Sous son administration, qui fut de vingt-cinq ans, la peine de mort fut abolie dans l'Empire Romain : cette modération charme le Philosophe

qui étudie dans son cabinet la Théorie du Code pénal ; mais lorsque le corps politique est nombreux & corrompu, elle se trouve rarement d'accord avec la sûreté publique. Sévère pour lui-même & indulgent pour les autres, Jean étoit chaste, frugal & sobre; & le Philosophe Marc-Aurele n'auroit pas dédaigné les vertus que ce Prince tiroit de son cœur, & qu'il n'avoit pas empruntées des écoles. Il méprisa & diminua le faste de la Cour de Byzance, si accablant pour le Peuple, & si méprisable aux yeux de la raison. Sous son règne, l'innocence n'eut rien à craindre, & le mérite put tout espérer. Sans s'arroger les fonctions tyranniques d'un Censeur, il réforma peu à peu les mœurs publiques & privées de Constantinople. Il n'eut que le défaut des ames nobles, l'amour des armes & de la gloire militaire. La nécessité de chasser les Turcs de l'Hellespont & du Bosphore, peut justifier, du moins dans leur principe, les expéditions fréquentes de Jean le Beau

Le Sultan d'Iconium fut rassuré dans sa capitale, les Barbares furent repoussés dans les montagnes, & les provinces maritimes de l'Asie goûtèrent du moins un moment de repos. Il se rendit souvent de Constantinople à Antioche & à Alep, à la tête d'une armée victorieuse; & dans les siéges & les batailles de cette guerre sainte, les Latins ses alliés furent étonnés de sa valeur & des exploits d'un Grec. Il commençoit à se livrer à l'espoir de rétablir les anciennes limites de l'Empire; il avoit l'esprit occupé de l'Euphrate & du Tigre, de la conquête de la Syrie & de Jérusalem, lorsqu'un accident singulier termina sa carrière. Il chassoit un sanglier dans la vallée d'Anazarbo: en luttant contre l'animal furieux qu'il avoit percé de sa javeline, un trait empoisonné tomba de son carquois & lui fit à la main une légère blessure: la gangrène survint, & le meilleur & le plus grand des Princes Comnènes mourut.

Une mort prématurée avoit tranché les Manuel, A. D. 1143. Avril 8.

jours des deux fils aînés de Jean le Beau : Isaac & Manuel lui restoient ; guidé par la justice ou par l'affection, il préféra le plus jeune, & les Soldats qui avoient applaudi à la valeur de ce jeune Prince durant la guerre des Turcs, ratifièrent son choix. Le fidèle Axuch se rendit en hâte à Constantinople, s'assura de la personne d'Isaac, qu'il relégua dans une prison honorable, & avec quatre cents marcs d'argent il acheta ceux des Ecclésiastiques qui menoient le Clergé de Sainte-Sophie, & qui avoient une voix décisive pour la consécration de l'Empereur. Manuel arriva bientôt dans la capitale à la tête de ses troupes : son frère se contenta du titre de *Sebastocrator*; ses Sujets admirèrent la stature élevée & les graces martiales de leur nouveau Souverain ; on leur dit qu'il joignoit la sagesse de l'âge mur à l'activité & à la vigueur, & ils le crurent. L'expérience leur apprit bientôt qu'il avoit le courage & les talens de son père, dont les vertus sociales furent ensevelis dans le tombeau : durant tout son règne, qui fut de

trente - sept ans, il fit la guerre sans cesse, mais avec des succès différens, aux Turcs, aux Chrétiens, & aux peuplades du désert situé par delà le Danube. Il combattit sur le mont Taurus, dans les plaines de la Hongrie, sur la côte de l'Italie & de l'Egypte, & sur les mers de la Sicile & de la Grèce. L'effet de ses négociations se fit sentir de Jérusalem à Rome & en Russie, & la monarchie de Byzance fut quelque temps un objet de respect ou de terreur pour les Puissances de l'Asie & de l'Europe. Manuel élevé dans la mollesse de l'Orient, avoit ce tempérament de fer d'un Soldat, qu'on ne trouve que dans les Vies de Richard I, Roi d'Angleterre, & de Charles XII, Roi de Suède. Telle étoit sa force & son habileté dans l'exercice des armes, que Raimond, surnommé l'Hercule d'Antioche, ne put manier la lance & le bouclier de l'Empereur Grec. Lors d'un tournois fameux, il parut dans la carrière, sur un coursier plein de feu, & renversa

dès la première passe, deux Italiens qu'on comptoit parmi les plus robustes Chevaliers. Toujours le premier à l'attaque, & le dernier au moment de la retraite, ses amis & ses ennemis trembloient également, les uns pour sa sûreté, & les autres pour la leur. Après avoir placé une embuscade au fond d'un bois, il se posta en avant, afin de trouver une aventure périlleuse; n'ayant à sa suite que son frère & le fidèle Axuch, qui refusèrent d'abandonner leur Souverain. Il battit & dispersa dix-huit Chevaliers : le nombre des ennemis augmentant, le renfort qu'on envoya à son secours s'avança d'un pas lent & timide, & Manuel, sans recevoir une blessure, s'ouvrit un chemin au milieu d'un escadron de cinq cents Turcs. Au milieu d'une bataille contre les Hongrois, il s'impatienta du défaut d'activité de ses troupes; il arracha un drapeau des mains de l'Enseigne qui se trouvoit à la tête de la colonne, & fut le premier & presque le seul à passer un pont qui le

séparoit de l'ennemi. C'est dans le même pays qu'après avoir conduit son armée au delà de la Save, il renvoya les batêaux en ordonnant, sous peine de mort, au chef de la flottille, de le laisser vaincre ou mourir sur cette terre étrangère. Il remorqua au siége de Corfou une galère qu'il avoit prise; & se tenant sur la partie de son vaisseau la plus exposée, il affronta une grêle continuelle de pierres & de dards, sans autre défense qu'un large bouclier & une voile flottante; & la mort étoit inévitable pour lui, si l'Amiral Sicilien n'eut enjoint à ses Archers de respecter un Héros. On dit qu'un jour il tua de sa main plus de quarante Barbares, & qu'il revint dans le camp, traînant quatre prisonniers Turcs, attachés aux anneaux de sa selle: il montroit une ardeur extrême lorsqu'il s'agissoit de proposer ou d'accepter un combat singulier; & il perçoit de sa lance ou pourfendoit de son sabre les *gigantesques* Champions qui osoient résister à son bras. L'Histoire

de ses exploits, qu'on peut regarder comme le modèle ou la copie des Romans de Chevalerie, donne des soupçons sur la véracité des Grecs; pour justifier la foi qui leur est due, je ne perdrai pas celle que je puis inspirer : j'observerai toutefois que dans la longue suite de leurs Annales, Manuel est le seul Prince qui ait donné lieu à de pareilles exagérations. Il joignoit à la valeur d'un Soldat, l'habileté ou la sagesse d'un Général : aucune conquête utile ou permanente ne résulta de ses victoires; & ses succès contre les Turcs se flétrirent dans sa dernière campagne, durant laquelle il perdit son armée sur les montagnes de la Pisidie, & dut son salut à la générosité du Sultan. Mais il fut tour à tour laborieux & paresseux, dur à lui-même & efféminé, & ce contraste & cette vicissitude forment le trait le plus singulier de son caractère. Durant la guerre, il paroissoit oublier les plaisirs de la paix; & durant la paix, il sembloit incapable de faire la guerre.

En campagne, on le voyoit dormir au ſoleil ou ſur la neige ; il ſe montroit toujours infatigable quand ſes chevaux & ſes Soldats étoient affaiſſés, & il partageoit en ſouriant l'abſtinence ou le régime frugal de ſes troupes. De retour à Conſtantinople, il ſe livroit aux arts & aux plaiſirs d'un vie voluptueuſe ; il dépenſoit pour ſes habits, pour ſa table & ſon palais, plus que n'avoient dépenſé ſes prédéceſſeurs ; & durant l'été, il paſſoit des journées entières dans les charmantes iſles de la Propontide, ou dans des entrevues amoureuſes avec ſa nièce Theodora. Les dépenſes d'un Prince guerrier & diſſolu épuisèrent les revenus publics, & multiplièrent les impôts ; & à l'époque de ſa dernière expédition contre les Turcs, un Soldat au déſeſpoir lui adreſſa un reproche amer. Le Prince ſe plaignit de ce qu'il y avoit du ſang chrétien dans l'eau d'une fontaine où il buvoit : » Empereur, ce n'eſt pas la première fois, » s'écria une voix qui partit de la foule,

» que vous buvez le sang de vos Sujets » Chrétiens «. Manuel Comnène se maria deux fois ; il épousa d'abord Berthe ou Irène, Princesse d'Allemagne, recommandable par ses vertus ; & ensuite Marie, Princesse d'Antioche, d'extraction françoise ou latine, dont les Historiens vantent la beauté. Il eut de sa première femme une fille qu'il destinoit à Bela, Prince de Hongrie, qu'on élevoit à Constantinople sous le nom d'Alexis, & ce mariage auroit pu transférer le sceptre romain à une race de Barbares qui aimoient la guerre & la liberté. Mais dès que Marie eut donné un fils & un héritier à l'Empire, les droits présomptifs de Bela furent abolis, & on ne lui accorda point la femme qui lui étoit promise : le Prince Hongrois reprit alors le nom & la royauté de ses pères, & montra des vertus qui durent exciter le respect & la jalousie des Grecs. Le fils de Marie fut nommé Alexis ; & à l'âge de dix ans il monta sur le trône de Byzance, lorsque la mort de son père

eut terminé la gloire de la race des Comnènes.

Des intérêts & des passions opposés avoient quelquefois troublé l'estime fraternelle des deux fils d'Alexis le Grand. L'ambition détermina Isaac *Sebastocrator* à prendre la fuite & à se révolter ; la fermeté & la clémence de Jean le Beau le ramenèrent à la soumission. Les erreurs d'Isaac, père des Empereurs de Trebisonde, furent légères & de peu de durée ; mais Jean, l'aîné de ses fils, abjura pour jamais sa Religion. Offensé d'une insulte réelle ou imaginaire de son oncle, il abandonna le camp des Romains & se réfugia dans celui des Turcs ; pour le récompenser de son apostasie, on lui donna en mariage la fille du Sultan, le titre de Chelebi ou de Noble, & de grands domaines ; & au quinzième siècle, Mahomet II se vantoit de descendre de la famille des Comnènes. Andronique, frère cadet de Jean, fils d'Isaac, & petit fils d'Alexis Comnène, est un des plus beaux

Alexis II, A. D. 1180. Septembre 24

Caractère & premières aventures d'Andronic.

caractères du siècle que nous esquissons ; & ses aventures feroient la matière d'un Roman très-singulier. Il fut aimé de trois femmes d'extraction royale, & en effet les Artistes qui vouloient rendre la force & la beauté, pouvoient le choisir pour modèle ; il n'avoit pas les petites graces que donne le monde ; mais il en étoit bien dédommagé par une mâle contenance, par une stature élevée, par des muscles d'Athlète, & l'air & le maintien d'un Soldat. Il conserva sa santé & sa vigueur jusqu'à un âge très-avancé, & ce fut le fruit de la tempérance & de ses exercices. Un morceau de pain & un verre d'eau formoient souvent son repas du soir, & lorsqu'il mangeoit du sanglier & du chevreuil, il avoit tué ce gibier à la chasse, & il l'avoit fait cuire de ses propres mains. Habile dans le maniement des armes, il ne connoissoit point la peur ; son éloquence persuasive savoit se plier à tous les événemens & à toutes les positions de la vie ; il imitoit Saint Paul, mais non pas dans

sa conduite ; & lorsqu'il s'agissoit de faire du mal, il concevoit ses plans avec hardiesse, & les exécutoit avec courage. Après la mort de l'Empereur Jean, il se retira à la tête d'une armée romaine ; en traversant l'Asie mineure, il erra par hasard ou à dessein dans les montagnes, quoiqu'il fût très-jeune ; les chasseurs Turcs l'environnèrent, & il demeura quelque temps de son plein gré, ou malgré lui, au pouvoir de leur Prince. Ses vertus & ses vices lui procurèrent la faveur de son cousin : il partagea les dangers & les plaisirs de Manuel ; & tandis que l'Empereur vivoit dans un commerce incestueux avec Théodora, il vint à bout de séduire Eudoxie, sœur de cette Princesse. Celle-ci, qui bravoit les bienséances de son sexe & de son rang, se glorifioit de porter le nom de la concubine d'Andronic, & le palais & les troupes auroient attesté qu'elle couchoit ou veilloit dans les bras de son amant. Elle le suivit lorsqu'il alla commander dans la Cilicie, qui

fut le premier théâtre de sa valeur & de son imprudence. Il pressa vivement le siége de Mopsueste ; il passoit la journée à diriger les attaques les plus audacieuses, & la nuit à se livrer à la musique & à la danse; & une troupe de Comédiens Grecs formoit la partie de sa suite à laquelle il mettoit le plus de prix : environné par la garnison qui fit une sortie au moment où il s'y attendoit le moins, son invincible lance perça les bataillons les plus épais des Arméniens. A son retour au camp impérial établi dans la Macédoine, Manuel l'accueillit en public d'une manière amicale; mais il lui fit des reproches en secret, & pour récompenser ou consoler le Général malheureux, il lui donna les Duchés de Naissus, Branisseba & Castoria. Sa maîtresse l'accompagnoit par-tout : les frères de celle-ci, pleins de fureur & désirant expier son infamie dans son sang, fondirent tout à coup sur sa tente; Eudoxie lui conseilla de prendre des habits de femme & de se sauver; le

brave Andronic ne voulut point écouter un pareil avis, il se revêtit brusquement de ses armes, & s'ouvrit une route au milieu de ses nombreux assassins. C'est là qu'il montra pour la première fois son ingratitude & sa perfidie: il entama une négociation criminelle avec le Roi de Hongrie & l'Empereur d'Allemagne; il approcha de la tente de l'Empereur, l'épée à la main & à une heure suspecte: se donnant pour un Soldat Latin, il avoua qu'il vouloit se venger d'un ennemi mortel, & eut la mal-adresse de louer la vîtesse de son cheval, avec lequel, disoit-il, il comptoit se sauver sain & sauf dans toutes les circonstances de sa vie. Manuel dissimula ses soupçons; mais lorsque la campagne fut terminée, il fit arrêter Andronic, & on l'emprisonna dans une tour du palais de Constantinople.

Cette prison dura plus de douze années: ne pouvant supporter ni le répos, ni la privation des plaisirs, il s'occupa sans cesse des moyens d'en sortir. Il apperçut

un jour des briques cassées dans un coin de sa chambre; il parvint à s'ouvrir un passage & à reconnoître par derrière un réduit obscur & oublié. Il gagna ce réduit avec le reste de ses provisions, après avoir eu soin de remettre les briques en place & d'effacer tous les vestiges de sa retraite. Les Gardes qui vinrent faire la visite à l'heure accoutumée, furent étonnés du silence & de la solitude de la prison, & répandirent qu'Andronic s'étoit sauvé, sans qu'on pût savoir de quelle manière. Au même instant les portes du palais & de la ville se fermèrent; les provinces reçurent l'ordre le plus rigoureux de s'assurer de la personne du fugitif, & sa femme qu'on soupçonnoit d'avoir favorisé son évasion, fut emprisonnée dans la même tour. Durant la nuit, elle crut voir un spectre: elle reconnut son mari; ils partagèrent leurs vivres, & ces secrètes entrevues qui adoucissoient les peines de leur captivité, produisirent un fils. La vigilance des

Geoliers

Geoliers chargés de la garde d'une femme, se relâcha peu à peu, & Andronic étoit en pleine liberté lorsqu'on le découvrit & qu'on le ramena à Constantinople, chargé d'une double chaîne. Il trouva le moyen de se sauver de sa prison, devenue encore plus rigoureuse. Un jeune homme qui le servoit, enivra les Gardes, & prit sur de la cire l'empreinte des clefs : les amis d'Andronic lui envoyèrent au fond d'un tonneau de fausses clefs avec un paquet de cordes. Le prisonnier s'en servit avec courage & avec intelligence ; il ouvrit les portes, descendit de la tour, se tint une journée entière caché dans une haie, & la nuit il escalada les murs du jardin du palais. Un bateau l'attenddit ; il vint voir sa maison, embrassa ses enfans, se débarrassa de ses fers, & montant un agile coursier, marcha vers les bords du Danube. Lorsqu'il fut à Anchiale, ville de la Thrace, un ami que rien n'effrayoit lui donna des chevaux & de l'argent ; il

passa le fleuve, traversa à la hâte le désert de la Moldavie & les monts Carpathes, & il se trouvoit déjà près de Halicz, ville de la Russie Polonoise, lorsqu'il fut arrêté par un parti de Valaques, qui résolurent de le mener à Constantinople. Sa présence d'esprit le tira de ce nouveau danger. Sous prétexte d'une incommodité, il descendit de cheval durant la nuit, & on lui permit de se retirer à quelque distance de la troupe. Après avoir fiché en terre le bâton sur lequel il avoit fait semblant de s'appuyer, il le revêtit de son chapeau, & d'une partie de ses habits, se glissa dans les bois, & les Valaques trompés par le mannequin, lui laissèrent le temps de gagner Halicz. Il y fut bien reçu, & on le conduisit à Kiow où résidoit le Grand-Duc : l'habile Grec ne tarda pas à obtenir l'estime & la confiance de Ieroslas : il savoit se conformer aux mœurs de tous les pays, & les Barbares donnèrent des éloges à l'intrépidité & à la force

qu'il montroit dans la chasse de l'élan & de l'ours. Le Prince des Russes fut sollicité par Manuel de joindre ses armes à celles de l'Empire, pour faire une invasion dans la Hongrie. Andronic rendit des services à l'Empereur durant cette négociation importante : il promit par un traité particulier de mourir fidèle à l'Empereur, qui de son côté déclara qu'il oublioit le passé. Il se rendit ensuite à la tête de la cavalerie Russe, du Borysthènes aux rives du Danube. Malgré son ressentiment, Manuel avoit toujours aimé le caractère martial & libertin d'Andronic, & lors de l'attaque de Zemlin, où celui-ci se distingua, l'Empereur lui pardonna d'une manière solemnelle.

Dès qu'Andronic fut de retour dans sa patrie, son ambition se ralluma d'abord pour son malheur, & enfin pour celui de la nation. Une fille de Manuel étoit un foible obstacle aux vues ambitieuses des Princes de la Maison de Commène, qui se sentoient plus dignes du

trône : elle devoit épouser le Roi de Hongrie, & ce mariage contrarioit les espérances & les préjugés des Princes & des Nobles. Mais lorsqu'on leur demanda le serment de fidélité envers l'héritier présomptif, Andronic soutint seul l'honneur du nom romain, il ne voulut point prêter ce serment illégitime, & protesta hautement contre l'adoption d'un étranger. Son patriotisme offensa l'Empereur, mais il étoit d'accord avec les sentimens du Peuple, & le Monarque, en l'éloignant de sa personne, le disgracia d'une manière honorable, puisqu'il lui donna pour la seconde fois le commandement de la frontière de Cilicie, avec la disposition absolue des revenus de l'Isle de Chypre. Les Arméniens y exercèrent encore son courage. Sa négligence manqua en cette occasion de lui devenir funeste. Il désarçonna & blessa d'une manière dangereuse un rebelle qui déconcertoit toutes ses opérations. Il fit bientôt une conquête plus facile & plus

agréable ; il séduisit la belle Philippe, sœur de l'Impératrice Marie & fille de Raimond de Poitou, Prince latin qui donnoit des Loix à Antioche. Abandonnant son poste afin de lui plaire, il passa l'été dans des bals & des tournois : Philippe enivrée d'amour, lui sacrifia son innocence, sa réputation & un mariage avantageux. Andronic vit ses plaisirs interrompus par la colère de Manuel irrité de cet affront domestique ; il abandonna la malheureuse Princesse à ses larmes & à son repentir, & suivi d'une troupe d'aventuriers, il fit le pélerinage de Jérusalem. Sa naissance, sa réputation de grand homme de guerre, le zèle qu'il montroit en faveur de la Religion, firent désirer qu'il s'enrôlât sous l'étendard de la Croix ; il captiva le Roi & le Clergé, & obtint la Seigneurie de Beryte sur la côte de Phénicie. Dans son voisinage résidoit une jeune & belle Reine de sa Nation & de sa famille, arrière-petite-fille de l'Empereur Alexis, & veuve de

Baudoin III, Roi de Jérusalem. Elle alla voir son parent & conçut de l'amour pour lui. Cette Reine s'appeloit Théodora ; elle fut la troisième victime de ses séductions, & sa honte fut encore plus éclatante & plus scandaleuse que celle des deux autres. L'Empereur, qui respiroit toujours la vengeance, pressa vivement ses Sujets & les alliés qu'il avoit sur la frontière de Cilicie, d'arrêter Andronic & de lui crever les yeux. Il n'étoit plus en sûreté dans la Palestine ; mais Théodora l'instruisit des dangers qu'il couroit, & l'accompagna dans sa fuite. La Reine de Jérusalem se montra à tout l'Orient la concubine d'Andronic, & deux enfans illégitimes attestèrent sa foiblesse. Son amant se réfugia d'abord à Damas, & malgré son respect pour la Religion des Grecs, il ne douta plus des vertus des Musulmans, lorsqu'il eut vécu avec le grand Noureddin & Saladin l'un de ses Serviteurs. En qualité d'ami de Noureddin, il alla vers

Bagdad & les Cours de la Perſe, & après un long circuit autour de la mer Caſpienne & des montagnes de la Georgie, il établit ſa réſidence parmi les Turcs de l'Aſie mineure, ennemis héréditaires de ſes compatriotes. Andronic, ſa maîtreſſe, & la troupe de proſcrits qu'il avoit à ſa ſuite, trouvèrent une retraite hoſpitalière dans les domaines du Sultan de Colonia; afin de prouver ſa reconnoiſſance, il fit des incurſions multipliées dans la province romaine de Trebiſonde; à chaque incurſion, il rapportoit une quantité conſidérable de dépouilles & un grand nombre de captifs chrétiens. Quand il racontoit ſes aventures, il aimoit à ſe comparer à David, qui par un long exil ſut échapper aux piéges des méchans. Mais le Prophète Roi, ajoutoit-il, borna ſes ſoins à ſe cacher ſur la frontière de la Judée, à tuer un Amalécite, & à menacer dans ſa triſte poſition l'avide Nabal. Les excurſions d'Andronic furent plus étendues, & il fit con-

noître son nom & sa religion dans tout l'Orient. Un décret de l'Eglise l'avoit séparé de la communion des fidèles, & cette excommunication même prouve qu'il n'abjura jamais le Christianisme.

Il avoit éludé ou repoussé la persécution ouverte & cachée de l'Empereur. La captivité de sa maîtresse l'attira enfin dans le piége. Le Gouverneur de Trebisonde vint à bout d'arrêter Théodora; la Reine de Jérusalem & ses deux enfans furent envoyés à Jérusalem, & dès lors Andronic trouva sa vie errante bien pénible. Il implora son pardon & l'obtint : on lui permit de plus de venir se jeter aux pieds de son Souverain, qui se contenta de la soumission de ce Prince si fier. Prosterné la face contre terre, il déplora ses rebellions avec des larmes & des gémissemens; il déclara qu'il ne se releveroit que lorsqu'un Sujet fidèle viendroit le saisir par la chaîne de fer qu'il avoit au col, & le traîner sur les marches du trône; cette marque extraordinaire

de repentir excita l'étonnement & la compaſſion de l'aſſemblée ; l'Egliſe & l'Empereur lui pardonnèrent ſes péchés & ſes délits ; mais Manuel, qui ſe défioit toujours de lui, l'éloigna de la Cour & le relégua à Œnoe, ville du Pont, entourée de fertiles vignobles, & ſituée ſur la côte de l'Euxin. La mort de Manuel & les déſordres de la minorité, ouvrirent à ſon ambition une nouvelle carrière. L'Empereur, âgé de douze à quatorze ans, ne pouvoit avoir ni vigueur, ni ſageſſe, ni expérience. L'Impératrice Marie ſa mère abandonnoit ſa perſonne & les ſoins de l'adminiſtration à un Favori du nom de Comnène ; & la ſœur du Prince, laquelle ſe nommoit également Marie, & étoit femme d'un Italien décoré du titre de Céſar, excita une conſpiration & enfin une revolte contre ſon odieuſe belle-mère. On oublia les provinces ; la capitale fut en feu, & les vices & la foibleſſe de quelques mois renversèrent l'ouvrage d'un ſiècle de paix & de bon or-

dre. La guerre civile recommença dans les murs de Conſtantinople ; les deux factions ſe livrèrent un combat meurtrier ſur la place du palais, & les rebelles enfermés dans l'égliſe de Sainte-Sophie y ſoutinrent un ſiége régulier. Le Patriarche n'oublia rien de ce qui pouvoit guérir les maux de l'Etat ; les Patriotes les plus reſpectables demandoient à haute voix un défenſeur & un vengeur de leurs droits, & chacun faiſoit l'éloge des talens & même des vertus d'Andronic ; dans ſa retraite, il affectoit de rappeler les devoirs que lui impoſoit ſon ſerment : » Si la ſûreté ou » l'honneur de la Famille impériale eſt » menacé, diſoit-il, j'emploierai en ſa » faveur tous les moyens que je puis » avoir «. Il eut ſoin de placer dans ſa correſpondance avec le Patriarche & les Patriciens, des citations tirées des Pſeaumes de David & des Epîtres de Saint Paul ; & il attendit patiemment que la voix de ſes compatriotes l'appe-

lât au ſecours de la Patrie. Lorſqu'il ſe rendit d'Œnoe à Conſtantinople, ſa ſuite, d'abord peu conſidérable, devint bientôt une troupe nombreuſe & enſuite une armée; on le crut ſur ſa parole, lorſqu'il parloit de ſa religion & de ſa fidélité; il n'avoit garde de quitter un coſtume étranger, qui dans ſa ſimplicité faiſoit reſſortir ſa taille majeſtueuſe, & expoſoit à tous les yeux ſa pauvreté & ſon exil. Tous les obſtacles diſparurent devant lui; il arriva au détroit du Boſphore de Thrace; l'Empereur de Bizance ſortit du havre pour recevoir le ſauveur de l'Empire; rien ne put lui réſiſter. On oublia tous les Favoris à qui les bonnes graces de l'Empereur avoient donné tant d'éclat, & on ne ſongea qu'à lui. Le premier ſoin d'Andronic fut de s'emparer du palais, de ſaluer l'Empereur, d'emprisonner l'Impératrice Marie, de punir le Miniſtre de cette femme, & de rétablir le bon ordre & la tranquilité publique. Il ſe rendit enſuite au ſépulcre

de Manuel : les spectateurs eurent ordre de se tenir à quelque distance ; mais comme ils l'examinoient dans l'attitude de la prière, ils entendirent ou ils crurent lui entendre dire : » Mon implacable ennemi, » je ne te crains plus, toi qui m'as poursuivi comme un vagabond dans toutes » les contrées de la terre. Ce tombeau » renferme ta dépouille, & tu ne pourras » en sortir qu'au jour du dernier jugement, lorsque la trompette nous ap» pellera tous. C'est maintenant mon tour, » & je vais fouler aux pieds tes cendres » & ta postérité «. Les tyrannies qu'il exerça par la suite, donnent lieu de croire qu'il eut réellement cette idée ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait articulé ses pensées secrètes dans les premiers mois de son administration ; il couvrit ses desseins d'un masque d'hypocrisie qui ne pouvoit tromper que la multitude. Le couronnement d'Alexis se fit avec l'appareil accoutumé, & son perfide tuteur tenant en ses mains le corps & le

ſang de Jéſus-Chriſt, déclara qu'il vivroit & qu'il étoit prêt à mourir pour ſon bien-aimé pupille. Sur ces entrefaites, on recommandoit à ſes nombreux partiſans de ſoutenir que l'Empire qui s'écrouloit devoit périr ſous l'adminiſtration d'un enfant ; qu'un Prince expérimenté, audacieux à la guerre, habile dans la ſcience du gouvernement, & inſtruit par les viciſſitudes de la fortune dans l'art de régner, pouvoit ſeul ſauver l'Etat, & qu tous les Citoyens devoient forcer le modeſte Andronic à ſe charger du fardeau de la couronne. Le jeune Empereur fut obligé lui-même de joindre ſa voix aux acclamations générales, & de demander un collègue, qui ne tarda pas à le dégrader du rang ſuprême, à le tenir dans une ſorte de captivité, & qui enfin vérifia la juſteſſe de cette remarque du Patriarche, qu'on pouvoit regarder Alexis comme mort dès qu'il ſe trouvoit au pouvoir de ſon tuteur. Alexis ne mourut qu'après l'empriſonnement & l'exécu-

tion de sa mère. Lorsque le Tyran eut noirci la réputation de l'Impératrice Marie, & excité contre elle les passions de la multitude, il la fit accuser & juger sur une correspondance criminelle avec le Roi de Hongrie. Son fils, jeune homme plein d'honneur & de droiture, montra de l'horreur pour cette action criminelle, & trois des Juges eurent le mérite de préférer leur conscience à leur sûreté; mais les autres, soumis à ses volontés, sans demander aucune preuve & sans écouter la défense de l'accusée, condamnèrent la veuve de Manuel, & le fils de celle-ci signa l'arrêt de mort. Marie fut étranglée; on jeta son corps à la mer, & on souilla sa mémoire de la manière qui blesse le plus la vanité des femmes, car on fit une caricature difforme de sa belle figure. Alors on ne différa plus le supplice de son fils; on l'étrangla avec la corde d'un arc; & Andronic insensible à la pitié & aux remords, après avoir examiné le corps de

cet innocent jeune homme, le frappa grossièrement avec son pied : » Ton père, » s'écrie-t-il, étoit un fripon, ta mère une » prostituée, & toi tu étois un sot «.

Le sceptre de Byzance fut la récompense des crimes d'Andronic; il le porta environ trois ans & demi en qualité de tuteur & de Souverain de l'Empire. Son administration présenta un contraste singulier de vices & de vertus. Lorsqu'il suivoit ses passions, il étoit le fléau de son Peuple, & quand il consultoit sa raison, il en étoit le père. Il se montroit équitable & rigoureux dans l'exercice de la justice privée : il établit une honteuse & funeste vénalité; & comme il avoit assez de discernement pour faire de bons choix, & assez de fermeté pour punir les coupables, des gens de mérite ne tardèrent pas à remplir les charges : jusqu'à lui on avoit dépouillé les malheureux qui faisoient naufrage, & il abolit cet usage inhumain : les provinces opprimées ou négligées si long-temps, se

Andronic I, Comnène, A. D. 118. Octobre.

ranimèrent au milieu de l'abondance ; & tandis que les témoins de ses cruautés journalières le maudissoient, des millions d'hommes placés loin de la capitale applaudissoient à l'heureuse prospérité de son règne. Marius & Tibère n'ont que trop vérifié cet ancien proverbe, que l'homme qui passe de l'exil à l'autorité est avide de sang. La vie d'Andronic en montra la justesse pour la troisième fois. Il se rappeloit dans son exil tous ceux de ses ennemis & de ses rivaux qui avoient mal parlé de lui, qui avoient insulté à ses malheurs, ou qui s'étoient opposés à sa fortune, & l'espoir de la vengeance étoit alors sa seule consolation. Après s'être débarrassé de l'Empereur & de sa mère, il se crut obligé de trancher les jours de ceux qui le haïssoient ou qui pouvoient le punir, & tant d'assassinats achevèrent d'éteindre en lui la compassion. Pour peindre sa cruauté, il n'est pas nécessaire de parler; de toutes les victimes qu'il sacrifia par la passion

ou par le glaive, qu'il fit jeter dans la mer ou dans les flammes; il suffit de dire qu'une semaine, où il ne versa point de sang, a été appelée *l'époque des jours heureux* dans les annales de sa vie. Il tâcha de rejeter sur les Loix ou sur les Juges une partie de ses crimes; mais il avoit laissé tomber son masque, & ses Sujets ne pouvoient plus se méprendre sur l'auteur de leurs calamités. Les plus nobles d'entre les Grecs, & en particulier ceux qui, par leur extraction ou leur alliance, pouvoient former des prétentions à l'héritage des Comnènes, se sauvèrent de l'antre du monstre; ils se réfugièrent à Nicée ou à Pruse, en Sicile, ou dans l'Isle de Chypre; & leur évasion passant déjà pour criminelle, ils aggravèrent leur délit en arborant l'étendard de la révolte, & en prenant le titre d'Empereurs. Toutefois Andronic échappoit aux poignards & aux glaives de ses plus redoutables ennemis; il réduisit & châtia les villes de Nicée & de Pruse; les

Siciliens se bornèrent au sac de Thessalonique ; & si ceux des rebelles qui avoient gagné l'Isle de Chypre, se trouvèrent hors de la portée des coups de l'Empereur, cette distance ne fut pas moins utile à Andronic. Un rival sans mérite & un Peuple désarmé renversèrent son trône. Andronic avoit prononcé un arrêt de mort contre Isaac l'Ange, qui descendoit du grand Alexis par les femmes ; Isaac défendit sa liberté & sa vie : après avoir tué le Bourreau qui venoit exécuter l'ordre du Tyran, il se retira dans l'église de Sainte-Sophie. Une populace curieuse & affligée qui s'intéressoit à une proscription dont elle étoit ménacée, remplit insensiblement le sanctuaire. Mais la multitude passe bientôt des gémissemens aux imprécations, & des imprécations aux menaces. Des voix s'écrièrent : » Pourquoi donc avons-nous de la frayeur ? » pourquoi donc sommes-nous soumis à » un Tyran ? nous formons des millions » d'hommes & il est seul : notre escla-

» vage n'est fondé que sur notre pa-
» tience «. Dès la pointe du jour, le soulèvement fut général dans toute la ville ; on força les prisons ; les Citoyens les moins ardens ou les plus serviles se montrèrent prêts à défendre leur pays ; & Isaac, le second du nom, fut porté du sanctuaire sur le trône. Andronic, qui se croyoit en sûreté, se trouvoit alors dans les isles délicieuses de la Propontide. Il avoit contracté un mariage peu décent avec Alice ou Agnès, fille de Louis VII, Roi de France, & veuve du malheureux Alexis, & sa société, plus analogue à son tempérament qu'à son âge, étoit composée d'une jeune femme & de celle de ses concubines qu'il aimoit le plus. Au premier bruit de la révolution, il se rendit à Constantinople, très-empressé de faire mourir les coupables ; mais il fut étonné du silence du palais, du tumulte de la ville, & il montra de l'inquiétude lorsqu'il s'apperçut que tout le monde l'abandonnoit. Il publia une amnistie générale

Digitized by Google

en faveur de ses Sujets ; ses Sujets se moquèrent de sa proclamation, & dirent qu'ils ne vouloient pas lui pardonner ; il proposa d'abandonner la couronne à son fils Manuel ; mais les vertus du fils ne pouvoient expier les crimes du père. Il pouvoit encore se sauver par mer, mais la nouvelle de la révolution s'étoit répandue le long de la côte ; du moment où on ne redouta plus le Tyran, on ne lui montra plus de soumission. Un brigantin armé s'empara de la galère impériale ; & Andronic, chargé de fers & d'une longue chaîne autour du col, fut traîné aux pieds d'Isaac l'Ange. Son éloquence & les larmes des femmes qui l'accompagnoient n'empêchèrent pas son supplice ; & au lieu de l'appareil d'une exécution légale, le nouveau Monarque l'abandonna à la fureur de cette foule nombreuse de Citoyens que sa cruauté avoit privée d'un père, d'un mari & d'un ami. Ils lui arrachèrent les dents & les cheveux, ils lui crevèrent un œil & lui

coupèrent les mains; ils eurent soin de mettre quelque intervalle dans ces tortures, afin que sa mort fût plus douloureuse. On le monta sur un chameau, & sans craindre que personne entreprît de le délivrer, on le conduisit en triomphe dans toutes les rues de la capitale, & la plus vile populace se réjouit de fouler aux pieds la majesté de ce Prince. Lorsqu'Andronic eut reçu des coups & des insultes sans nombre, on le pendit par les pieds entre deux colonnes qui avoient sur leurs chapiteaux un loup & une truie; & tous ceux qui purent atteindre à son corps, se plurent à exercer sur lui une cruauté brutale ou raffinée. Deux Italiens auxquels il inspira de la pitié, ou qui furent entraînés par la rage, lui plongèrent deux épées dans le corps, & ils l'affranchirent de toutes les douleurs de cette vie. Durant une agonie si longue & si pénible, il ne prononça que ces paroles : » Seigneur, ayez pitié de moi; pourquoi voulez-vous mettre en pièces un roseau

» brisé « ? Au milieu de ses tortures, on oublie le Tyran; alors l'homme le plus criminel inspire de la compassion, & on ne peut blâmer sa résignation pusillanime, puisqu'il professoit le Christianisme, & qu'il n'étoit plus le maître de terminer ses tourmens.

Isaac II, surnommé l'Ange. A. D. 1185. Septembre 12.

Je me suis arrêté long-temps sur le caractère & les aventures extraordinaires d'Andronic, mais je terminerai ici la suite des Princes qu'a eu l'Empire Grec depuis le règne d'Héraclius. Les branches issues de la souche des Comnènes disparurent peu à peu; & la ligne mâle ne se continua que dans la postérité d'Andronic, laquelle, au milieu de la confusion publique, usurpa la souveraineté de Trebisonde, si obscure dans l'Histoire, & si fameuse dans les Romans. Constantin l'Ange, Citoyen de Philadelphie, étoit parvenu à la fortune & aux honneurs en épousant une fille de l'Empereur Alexis. Andronic son fils ne se distingua que par sa lâcheté. Isaac

ſon petit-fils punit le Tyran, & le remplaça ſur le trône; mais il fut détrôné par ſes vices & par l'ambition de ſon frère; & leur diſcorde facilita aux Latins la conquête de Conſtantinople, la première grande époque dans la chute de l'Empire d'Orient.

Si on calcule le nombre & la durée des règnes, on trouvera qu'une période de ſix ſiècles a donné ſoixante Empereurs; mais on y comprend quelques femmes & des uſurpateurs qui ne furent jamais reconnus dans la capitale, & des Princes qui ne vécurent pas aſſez pour hériter de l'Empire. Le terme moyen de chaque règne ſeroit ainſi de dix années, c'eſt-à-dire bien au deſſous de la proportion chronologique de Sir Iſaac Newton, qui d'après ce qu'il avoit obſervé dans les monarchies modernes conſtituées d'une manière plus régulière, réuniſſoit dix-huit ou vingt ans pour la durée de la domination de chaque Monarque. L'Empire de Byzance n'eut jamais plus de repos & de prof-

A. D. 1204. Avril 12.

périté, que lorsqu'il se soumit à la succession héréditaire. Cinq dynasties, les familles d'Héraclius, d'Isaurie, d'Amorien, de Bazile & de Comnènes, régnèrent tour à tour durant cinq, quatre, trois, six & quatre générations. Plusieurs Princes régnèrent dès leur enfance; & Constantin VII & ses deux petits-fils occupent tout un siècle. Mais dans les intervalles des dynasties byzantines, la succession fut rapide & interrompue; & un compétiteur plus heureux ne tardoit pas à faire disparoître un heureux candidat. Plusieurs voies conduisoient au trône. L'ouvrage d'une rebellion se trouvoit renversé par des conspirateurs, ou miné par le travail silencieux de l'intrigue. Les Favoris des Soldats ou du Peuple, du Sénat ou du Clergé, des femmes & des Eunuques obtenoient successivement la couronne. Pour y parvenir, ils employoient des moyens vils, & leur fin étoit méprisable ou tragique. Un être de la nature de l'homme, doué des mê-

mes facultés, mais d'une vie plus longue jetteroit un coup-d'œil de compassion & de mépris sur les forfaits & les folies de l'ambition humaine, qui s'agite avec tant d'ardeur pour saisir des jouissances précaires & d'une si courte durée. C'est ainsi que l'expérience de l'Histoire élève & agrandit l'horizon de nos idées. Le Lecteur parcourera en deux heures cette esquisse de six siècles de l'Empire Romain, dont la composition n'a pris que quelques jours à l'Historien. La vie ou le règne d'un Empereur n'y occupe qu'un moment : le tombeau est toujours derrière le trône : tous les ambitieux se voient dépouillés de leur proie presqu'au moment où ils la saisissent ; & la raison qui ne périt jamais, dédaigne les soixante simulacres de Rois qui ont passé devant nos yeux, & qui ont à peine laissé une foible trace dans notre souvenir. Le Philosophe sait bien que dans tous les siècles & dans toutes les contrées, l'ambition montre la même énergie ; mais il ne

se borne pas à condamner cette variété, il cherche le motif d'un empressement si universel à obtenir le sceptre du pouvoir. On ne peut raisonnablement l'attribuer à l'amour de la gloire ou à l'amour de l'humanité. Durant la plus grande partie des Annales de Byzance, Jean Comnène montra seul un esprit de bienfaisance & des vertus pures. Les plus illustres Princes qui précèdent ou suivent ce respectable Empereur, ont marché avec une sorte d'adresse & de vigueur dans les sentiers tortueux & sanglans d'une politique inspirée par des vues personnelles. Lorsqu'on examine bien les caractères imparfaits de Léon l'Isaurien, de Basile I, d'Alexis Comnène, de Théophile, de Basile II, & de Manuel Comnène, l'estime & la censure se balancent d'une manière presque égale; & le reste de la foule des Empereurs n'a pu former des espérances que sur l'oubli de la postérité. Leur bonheur personnel fut-il l'objet de leur ambition? Je ne

rappellerai pas les maximes vulgaires ſur les chagrins des Rois ; mais j'obſerverai que leur condition eſt plus remplie de terreurs & moins ſuſceptible d'eſpérance qu'aucune autre. Les paſſions avoient plus d'étendue au milieu des révolutions de l'antiquité, que dans les temps modernes, où la civiliſation & le progrès des lumières ne donnent plus lieu au triomphe d'Alexandre ou à la chute de Darius. Toutefois, par une fatalité particulière aux Princes de Byzance, ils furent expoſés à des périls domeſtiques, ſans pouvoir eſpérer de grandes conquêtes. Une mort plus cruelle & plus honteuſe que celle du dernier des criminels, précipita Andronic du faîte des grandeurs. Mais les plus illuſtres de ſes prédéceſſeurs eurent beaucoup plus à craindre de leurs Sujets, qu'à eſpérer de leurs ennemis. L'armée étoit licencieuſe ſans courage, & la Nation turbulente ſans liberté. Les Barbares de l'Orient & de l'Occident preſſoient la monarchie ; &

la perte des provinces fut suivie de la servitude de la capitale.

La chute des Empereurs Romains, depuis le premier des Césars jusqu'au dernier des Constantins, occupe un intervalle de plus de quinze siècles ; & les anciennes monarchies des Assyriens ou des Mèdes, des successeurs de Cyrus ou de ceux d'Alexandre, ne présentent pas un Empire d'une aussi longue durée.



CHAPITRE XLIX.

Introduction, culte & persécution des images. Révolte de l'Italie & de Rome. Domaine temporel des Papes. Conquête de l'Italie par les Francs. Etablissement des images. Caractère & couronnement de Charlemagne. Rétablissement & décadence de l'Empire Romain en Occident. Indépendance de l'Italie. Constitution du Corps Germanique.

JE n'ai envisagé l'Eglise que dans ses rapports avec l'Etat & dans les avantages qu'elle procure aux Corps politiques; & il seroit bien à désirer que les Gouvernemens eussent toujours fait la même distinction. J'ai abandonné à la curiosité des Théologiens la Philosophie orientale des Gnostiques, l'abîme ténébreux de la prédestination & de la grace, & la transformation merveilleuse que

Introduction des images dans l'Eglise chrétienne.

présente l'Euchariſtie (1). Mais j'ai exposé avec ſoin & avec plaiſir les détails de l'Hiſtoire eccléſiaſtique qui ont influé ſur la décadence & la chute de l'Empire Romain. Je me ſuis étendu ſur la propagation du Chriſtianiſme, ſur la conſtitution de l'Egliſe catholique, ſur la ruine du Paganiſme, & ſur les Sectes qui ſe ſont élévées au milieu des controverſes myſtérieuſes touchant la Trinité & l'Incarnation. Je ne dois pas omettre non plus le culte des images, qui occaſionna des diſputes forcenées aux huitième & neuvième ſiècles, puiſqu'il a produit la révolte de l'Italie, le domaine temporel des Papes, & le rétabliſſement de l'Empire Romain en Occident.

Les premiers Chrétiens avoient une répugnance invincible pour les images; & on peut attribuer cette averſion aux

(1) Le ſavant Selden dit, en parlant de la tranſubſtantiation : » Cette opinion eſt une figure de Rétheur, » qu'on a priſe pour une propoſition de dialectique «. (Voyez ſes Ouvrages, vol. 3, p. 2073, dans ſon Seldeniana ou ſes Propos de table).

restes de Judaïsme & à leur aversion pour les Grecs. La Loi de Moïse avoit sévèrement défendu tous les simulacres de la Divinité ; & le précepte étoit bien établi dans les principes & les mœurs du Peuple choisi. Les Apologistes de la Religion chrétienne employèrent tous les traits de leur esprit contre les Idolâtres, qui se prosternoient devant l'ouvrage de leurs mains ; & on a observé avec raison que les images d'airain ou de marbre, auxquelles ils supposoient le mouvement & la vie, auroient dû plutôt s'élancer de leur piedestal pour adorer la puissance de l'Artiste (2). Quelques Gnostiques qui venoient d'embrasser la Religion chrétienne, accordèrent peut-être aux statues de Jesus-Christ & de Saint-

(2) *Nec intelligunt homines ineptissimi, quod si sentire simulacra & moveri possent, adoratura hominem fuissent a quo sunt expolita* (Div. Instit. l. 2, c. 2). Lactance est le dernier & plus éloquent des Apologistes du Christianisme ; lorsqu'ils se moquent des Idoles, ils attaquent non seulement l'objet, mais la forme & la matière.

Paul, dans les premiers momens d'une conversion mal assurée, les profanes honneurs qu'ils avoient rendus à celles d'Aristote & de Pythagore (3). Mais au dehors, la Religion des Catholiques fut toujours uniformement simple & spirituelle; & il est question des images pour la première fois dans la censure du Concile d'Illiberis, trois cents ans après l'ère chrétienne. Sous les successeurs de Constantin, au milieu du faste & de la paix de l'Eglise triomphante, les plus sages d'entre les Evêques crurent devoir autoriser le culte des images en faveur de la multitude; & depuis la ruine du Paganisme, ils ne craignirent plus un paralelle odieux. Les hommages rendus à la croix & aux reliques furent les premiers traits d'un

(3) Voyez Saint Irénée, Saint Epiphane & Saint Augustin (Basnage, Hist. des Eglises Réformées, t. 2, p. 1313). Cette pratique de Gnostiques a beaucoup d'affinité avec le culte secret qu'avoit adopté Alexandre Sevère (Lampride, c. 29, Leardner, Heathen Testimonies, vol. 3, p. 34).

culte

culte ſymbolique. On voyoit aſſis à la droite de Dieu les Saints & les Martyrs dont on imploroit les ſecours ; & les faveurs ſouvent miraculeuſes qui ſe répandoient autour de leur tombeau, inſpiroient une entière confiance à ces dévots Pélerins, qui alloient voir, toucher & baiſer la dépouille inanimée qui rappeloit leur mérite & leurs ſouffrances (4). Le portrait ou le buſte du Saint rappellent des ſouvenirs encore plus intéreſſans que ſon crâne ou ſes ſandales. La tendreſſe particulière ou l'eſtime publique ont mis dans tous les temps beaucoup d'intérêt à ces repréſentations ſi analogues aux affections humaines. On prodiguoit des honneurs civils & preſque religieux aux images des Empereurs Romains ; les ſtatues des Sages & des Patriotes recevoient des hommages moins faſtueux, mais plus ſincères ; & ces profanes vertus, ces brillans péchés diſparurent en

(4) Voyez le Chapitre 23 & le Chapitre 28.

présence des simulacres des saints personnages qui s'étoient dévoués à la mort pour obtenir le Ciel. On fit d'abord l'essai du culte des images avec précaution & avec scrupule ; on les permettoit pour instruire les ignorans, pour exciter les dévots peu fervens, & se conformer aux préjugés des Païens, qui avoient embrassé ou qui désiroient embrasser le Christianisme. Par une progression insensible mais inévitable, les honneurs accordés à l'original se rendirent à la copie : le dévot prioit devant l'image d'un Saint, & la génuflexion, les cierges allumés, l'encens & d'autres cérémonies païennes s'introduisirent dans l'Eglise. Les visions & les miracles dont l'effet est si imposant, faisoient taire les scrupules de la raison & de la piété. On pensa que des images qui se remuoient & versoient du sang, devoient avoir une force divine, & pouvoient être l'objet d'une adoration religieuse. Le pinceau le plus hardi dut trembler lorsqu'il essaya de

Leur culte.

rendre, par des traits & des couleurs, l'Esprit infini, le Dieu tout-puissant, qui pénètre & soutient l'Univers (5). Mais la superstition se hâtoit de peindre & d'adorer les Anges, & particulièrement le fils de Dieu, qu'on avoit vu ou qu'on croyoit avoir vu dans ce Monde sous une forme humaine. La seconde personne de la Trinité s'étoit revêtue d'un corps mortel; mais ce corps étoit monté au Ciel; & si on n'en eût pas offert quelque simulacre aux yeux de ses Disciples, les restes ou les images des Saints auroient effacé le culte spirituel de Jesus-Christ. On dut permettre par les mêmes motifs les ima-

(5) Ου γαρ το Θειον απλουν υπαρχον και αληπτον μορφαις τισι και σχημασιν απεικαζομεν. ουτε κηρω και ξυλοις την υπερουσιον και προαναρχον ουσιαν τιμαν ημεις διεγνωκαμεν (Concilium Nicenum II, in Collect. Labbe, t. 8, p. 1025, Edit. Venet). Il seroit peut-être à propos, dit M. Dupin, de ne point souffrir d'images de la Trinité ou de la Divinité; les défenseurs les plus zélés des images ayant condamné celles-ci, & le Concile de Trente ne parlant que des images de Jésus-Christ & des Saints (Bibliot. Ecclésiast, t. 6, p. 154).

ges de la Sainte Vierge ; on ignoroit le lieu de sa sépulture ; & les Grecs & les Latins croyoient à l'assomption de son ame & de son corps dans le Ciel. Le culte des images étoit bien établi avant la fin du sixième siècle ; la tête vive des Grecs & des Asiatiques eut soin de l'entretenir : de nouveaux emblêmes ornèrent le Panthéon & le Vatican ; mais les Barbares plus grossiers, & les Prêtres Ariens de l'Occident ne goûtèrent pas cette apparence d'idolâtrie. Les statues d'airain ou de marbre qui remplissoient les temples de l'antiquité, blessoient l'imagination ou la conscience des Grecs Chrétiens ; & les simulacres qui n'offroient qu'une surface coloriée & sans relief, parurent plus décens & moins dangereux (6).

(6) Ce précis de l'Histoire des images est tiré du vingt-deuxième Livre de l'Histoire des Eglises Réformées de Basnage, t. 2, p. 1310 — 1337). Il étoit Protestant, mais il avoit un esprit généreux ; & les Réformés ne craignent pas de montrer de l'impar-

Une copie doit ressembler à l'original pour avoir du mérite & faire de l'effet ; mais les premiers Chrétiens ne connoissoient pas les véritables traits du fils de Dieu, de sa Mère ou de ses Apôtres. La statue de Paneas en Palestine (7), qu'on croyoit être celle de Jésus-Christ, étoit vraisemblablement celle d'un Sauveur qui avoit rendu des services temporels

L'image d'Edesse.

---

tialité sur cet objet ayant si notoirement raison. Voyez l'embarras du Moine Pagi, Critica, t. 1, p. 42.

(7) Lorsqu'on étudie les Annalistes, on juge, après avoir écarté des miracles & des contradictions, que dès l'année 300 la ville de Paneas en Palestine avoit un groupe de bronze qui représentoit un grave personnage, enveloppé d'un manteau, ayant à ses genoux une femme qui lui témoignoit sa reconnoissance, ou qui lui adressoit des prières, & qu'on avoit gravé sur le piedestal τῳ Σωτηρι, τῳ ευεργετῃ. — Les Chrétiens y voyoient Jésus-Christ & la pauvre femme qu'il avoit guérie d'un flux de sang (Eusebe, VII, 18, Philostorg. VII, 3, &c.). M. de Beausobre conjecture avec plus de raison qu'il s'agissoit du Philosophe Apollonius, ou de l'Empereur Vespasien : dans cette dernière supposition, la femme représente une ville, une province, ou peut-être la Reine Bérénice (Bibliot. Germ. XIII, p. 1—92).

à la Nation. On avoit condamné les Gnostiques & leurs profanes monumens ; & les Artistes Chrétiens avoient besoin d'imiter en secret les monumens du Paganisme. Dans cet embarras, un homme habile & audacieux imagina de produire une image du fils de Dieu qui fût ressemblante, & à laquelle on ne pût reprocher d'être un ouvrage des hommes. Il se servit d'une fable populaire de la Légende de Syrie sur la correspondance de Jésus-Christ & du Roi Abgare, qui étoit si fameux au temps d'Eusèbe, & que des Ecrivains modernes ont abandonné avec tant de regret. L'Evêque de Césarée (8) rapporte la lettre d'Abgare à

(8) Eusebe, Hist. Ecclésiast. l. 1, c. 13. Le savant Assemannus y ajoute le témoignage de trois Syriens, de Saint Ephrem, de Josue Stylites & de Jacques, Evêque de Sarug; mais je ne sache pas qu'on ait produit l'original de cette lettre, ou qu'on ait indiqué les Archives d'Edesse (Bibliot. Orient. t. 1, p. 318 — 420 — 554). Il paroît que cette tradition si vague & si incertaine venoit des Grecs.

Jésus-Christ (9). Mais ce qu'il y a de singulier, il ne parle pas de cette empreinte exacte (10) de la figure de Jésus-Christ sur un linge que le Sauveur du Monde envoya, dit-on, au Prince qui avoit in-

---

(9) Leardner discute & rejette avec sa candeur ordinaire les témoignages cités en faveur de cette correspondance. (Heathen Testimonies, vol. 1, p. 297 — 309). Parmi les Ecrivains bigots qu'il chasse de ce poste peu tenable, je suis surpris de trouver M. Adisson à la suite de Grabes, de Caves, de Tillemont, &c. (Voyez ses Ouvrages, vol. 1, p. 528, Edition de Baskerville); mais le traité superficiel qu'il a composé sur la Religion chrétienne, ne doit la réputation dont il jouit qu'à son nom, à son style, & aux éloges bien suspects que lui ont donnés les Prêtres.

(10) Je conclus du silence de Jean de Sarug (Asseman. Bibliot. Orient. p. 289 — 318), & du témoignage d'Evagrius (Hist. Ecclésiast. l. 4, c. 27), que cette fable a été inventée entre les années 521 & 594, vraisemblablement après le siége d'Edesse en 540 (Asseman. t. 1, p. 416. Procope de Bello Persico, l. 2); c'est l'épée & le bouclier de Grégoire II (in Epist. 1, ad Léon. Isaur. Concil. t. 8, p. 656, 657), de Saint Jean Damascene (Opera, t. 1, p. 281, Edit. de Lequien), & du second Concile de Nicée (Actio v, p. 1030). L'Edition la plus parfaite se trouve dans Cedrenus (Compend. p. 175 — 178.

voqué sa puissance dans la guérison des maladies, & lui avoit offert la ville fortifiée d'Edesse, afin de le mettre à l'abri de la persécution des Juifs. Ce qui montre bien l'ignorance de la primitive Eglise, cette empreinte respectable fut longtemps emprisonnée dans une niche du mur; elle y fut oubliée cinq siècles. Un Evêque habile la remit au grand jour, & l'offrit à la dévotion de ses contemporains. La délivrance de la ville attaquée par Chosroës Nushirwan fut le premier miracle qu'on lui attribua : bientôt on la révéra comme un gage qui, d'après la promesse de Dieu, garantiroit Edesse contre les armes de tout ennemi étranger. Il est vrai que le texte de Procope attribua la délivrance d'Edesse à la richesse & à la valeur des Citoyens, qui achetèrent l'absence du Monarque Persan, & repoussèrent ses attaques. Ce profane Historien ne savoit rien de ce qu'on lui fait dire dans l'Ouvrage d'Evagrius si favorable au Clergé. Evagrius suppose,

d'après Procope, que le Palladium fut exposé sur les murs de la ville, & que des cuves d'eau, dont une partie avoit respecté l'empreinte du visage de Jesus-Christ, produisirent un autre miracle utile aux assiégés. Après ce grand service, on conserva l'image d'Edesse avec beaucoup de respect & de reconnoissance; & si les Arméniens ne voulurent point admettre la Légende, les Grecs plus crédules adorèrent le dessein de la figure du Sauveur du Monde, qui n'étoit pas l'ouvrage d'un mortel, mais une production immédiate du divin original. Le style & les idées d'un hymne que chantoient les Sujets de Byzance, montreront jusqu'où le culte rendu par eux aux images s'éloignoit du systême grossier des Idolâtres. » Avec des yeux mortels, » comment pourrons-nous regarder cette » image dont les Saints qui sont au » Ciel n'osent pas envisager la céleste » splendeur? Celui qui habite les Cieux » daigne nous honorer aujourd'hui de sa

» visite par une empreinte digne de nos » respects : celui qui est assis au dessus » des Chérubins, vient se présenter au- » jourd'hui à notre adoration dans un » simulacre que notre Père tout-puissant » a fait de ses mains sans tache, & devant » lequel nous devons nous prosterner » avec crainte & avec amour«. Avant la fin du sixième siècle, les images, qui n'étoient pas un œuvre de la main des hommes (les Grecs rendoient cette idée par un seul mot (11)), étoient communes dans les armées & les villes de l'Empire d'Orient (12). Elles étoient des objets de

(11) Αχειροποιητος. Voyez Ducange, in Gloss. Græc. & Latin. Ce sujet est traité avec beaucoup d'érudition & de préjugés par le Jésuite Gretser (Syntagma de Imaginibus non Manû factis, ad Calcem codini de Officiis, p. 289 — 330), l'âne ou plutôt le renard d'Ingolstadt (Voyez le Scaligerana); avec autant d'esprit que de raison par le Protestant Beausobre, dans la Controverse ironique qu'il a insérée dans plusieurs volumes de la Bibliothèque Germanique (t. 18, p. 1 — 50, t. 20, p. 27 — 68, t. 25, p. 1 — 36, t. 27, p. 85 — 118, t. 28, p. 1 — 33, t. 31, p. 111 — 148, t. 32, p. 75 — 107, t. 34, p. 67 — 96).

(12) Theophylacte Simocatta (l. 2, c. 3, p. 34, l. 3,

culte & des inſtrumens de miracles. Leur préſence au moment du danger ou au milieu du tumulte, rendoit l'eſpérance, rétabliſſoit les courage ou réprimoit la fureur des Légions romaines. La plus grande partie de ces images étant ſortie de la main de l'homme, ne pouvoit prétendre qu'à une reſſemblance imparfaite; & on les appeloit mal à propos empreintes du viſage de Jéſus-Chriſt. Mais il y en avoit de plus impoſantes, produites par un contact immédiat avec l'original, auquel on ſuppoſoit une vertu miraculeuſe & prolifique. D'autres, qui ne deſcendoient pas de l'image d'Edeſſe, vouloient du moins avoir des rapports de fraternité avec elle; telle eſt la *Veronica* de Rome, d'Eſpagne & de Jéruſalem, & le mouchoir que Jéſus-Chriſt, lors de ſon agonie & de ſa ſueur de

Copies de l'image d'Edeſſe.

---

c. 1, p. 63), célèbre le θεανδρικον εικασμα, qu'il appelle αχειροποιητον; mais ce n'étoit qu'une copie, puiſqu'il ajoute αρχετυπον το εκεινον οι Ρομαιοι (d'Edeſſe) θρησκευουσι τι αρρητον. Voyez Pagi, t. 2, A. D. 586, nº. 11.

ſang, appliqua ſur ſon viſage, & remit à une ſainte Matrone. Bientôt il y eut des *Véroniques* de la Vierge Marie, des Saints & des Martyrs. On montroit dans l'égliſe de Dioſpolis, ville de la Paleſtine, les traits de la mère de Dieu (13), empreints juſqu'à une aſſez grande profondeur ſur une colonne de marbre. Le pinceau de S. Luc avoit décoré, diſoit-on, les égliſes de l'Orient & d'Occident; & on a ſuppoſé que cet Evangeliſte, qui peut-être étoit un Médecin, avoit exercé le métier de Peintre, que les premiers Chrétiens jugèrent ſi profane & ſi odieux. Le Jupiter Olympien, créé par le génie d'Homère & le ciſeau de Phidias, pouvoit inſpirer à un Philoſophe une dévotion momentanée; mais les images catholiques qui ſortoient de la main des

(13) Voyez dans les Ouvrages authentiques ou ſuppoſés de Saint Jean Damaſcene, deux paſſages ſur la Vierge Marie & ſur Saint Luc, que Gretſer a oubliés, & dont Beauſobre par conſéquent n'a pas fait mention. (Opera Joh. Damaſcen. t. 1, p. 618 — 631).

Moines à une époque où il restoit à peine une étincelle de goût & de génie, ne montroient que de la grossièreté sans aucun intérêt (14).

Oppositio au culte des images.

Le culte des images s'étoit introduit peu à peu dans l'Eglise ; & les hommes superstitieux qui y voyoient des moyens de force pour leur foiblesse, se réjouissoient à chaque pas que faisoit cette innovation. Mais au commencement du huitième siècle, lorsque ce culte fut bien établi, les plus timorés d'entre les Grecs, craignirent d'avoir, sous les dehors du Christianisme, rétabli la Religion de leurs ancêtres ; ils furent affligés & blessés du nom d'Idolâtres que leur donnoient sans cesse les Juifs & les Musulmans (15), à

(14) » Vos scandaleuses figures sortent de la toile ; » elles sont aussi mauvaises que des statues groupées «. C'est ainsi que l'ignorance & le fanatisme d'un Prêtre Grec donnoit des éloges à des tableaux du Titien qu'il avoit commandés, & qu'il ne vouloit pas recevoir à cause de leurs défauts.

(15) Cedrenus, Zonaras, Glycas & Manasses disent que le Caliphe Yezid & deux Juifs, qui avoient promis

qui la Loi de Moïse & le Koran inspiroient une haine immortelle pour les images & toute espèce de culte relatif. La servitude des Juifs affoiblissoit leur zèle & donnoit peu d'importance à leurs accusations ; mais les Musulmans qui régnoient à Damas & menaçoient Constantinople, avoient tout le poids qui est la suite des victoires. Les villes de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte étoient munies d'images de Jésus-Christ, de sa Mère & des Saints ; & chacune de ces places avoit l'espoir, ou comptoit avoir la promesse d'être défendue d'une manière miraculeuse. Les Arabes subjuguèrent en dix années ces villes & leurs images ; & selon leur opinion, le Dieu des armées prononça un jugement décisif sur le mépris que devoient inspirer ces idoles

---

l'Empire à Léon, donnèrent naissance à la Secte des Iconoclastes. Les reproches de ces Sectaires, animés par d'autres vues d'inimitié, sont interprétés comme une conspiration absurde pour le rétablissement de la pureté du culte chrétien (Voyez Spanheim, Hist. Imag. c. 2).

muettes & inanimées. Edeſſe réſiſta quelque temps aux attaques du Roi de Perſe; mais cette ville de prédilection, l'épouſe de Jéſus-Chriſt partagea la ruine commune, & l'empreinte du viſage du Sauveur du Monde devint un des trophées de la victoire des Infidèles. Après trois ſiècles de ſervitude, le Palladium fut rendu à la dévotion de Conſtantinople, qui pour l'obtenir paya cent vingt quintaux d'argent, remit deux cents Muſulmans en liberté, & promit que le territoire d'Edeſſe ne feroit jamais d'acte d'hoſtilité (16). A cette époque de détreſſe & de crainte, les Moines employèrent toute leur éloquence à défendre les images; ils voulurent prouver que les péchés

(16) Voyez Elmacin (Hiſt. Saracen. p. 267), Abulpharage (Dynaſt. p. 201), & Abulfeda (Annal. Moſlem. p. 264), & les Critiques de Pagi (t. 3, A. D. 944). Ce prudent Cordelier n'oſe dire ſi l'image d'Edeſſe ſe trouvoit de ſon temps à Rome ou à Gênes. Au reſte, cet ancien objet du culte des Chrétiens n'eſt plus célèbre, ou n'eſt plus à la mode; il repoſe maintenant ſans gloire.

& le schisme de la plus grande partie des Orientaux avoient aliéné la faveur & anéanti la vertu de ces précieux symboles. Mais ils eurent contre eux les murmures d'une foule de Chrétiens qui invoquèrent les textes, les faits & les temps primitifs, & qui désiroient en secret la réforme de l'Eglise. Aucune Loi générale ou positive n'ayant établi le culte des images, ses progrès dans l'Empire d'Orient furent retardés ou accélérés, selon les hommes & selon les dispositions du moment, selon que chaque endroit étoit plus ou moins éclairé, & selon le caractère particulier des Evêques. La légéreté de la capitale, & le génie inventif du Clergé de Bysance, le soutinrent avec chaleur. Tandis que les cantons éloignés de l'Asie, plus grossiers dans leurs mœurs, montroient peu de goût pour cette espèce de faste religieux, des corps nombreux de Gnostiques & d'Ariens gardèrent après leur conversion le culte simple qu'ils avoient suivi avant d'avoir abjuré,

abjuré, & les Arméniens, les plus guerriers des Sujets de Rome, n'étoient pas réconciliés au douzième siècle avec les images (17). Tous ces noms divers amenèrent des préventions & des haines, qui produisirent peu d'effets dans les villages de l'Anatolie & de la Thrace, mais qui dirigèrent souvent le Guerrier, le Prélat ou l'Eunuque parvenus aux premières dignités de l'Eglise ou de l'Etat.

Le plus heureux de tous ces aventuriers fut l'Empereur Léon III (18), qui

Léon l'Iconoclaste & ses successeurs. A. D. 726 — 840.

(17) Αρμενιοις και Αλαμανοις επισης ἡ ἁγιων εικονων προσκυνησις απηγορευται (Nicetas, l. 2, p. 258). Les Eglises d'Arménie ne font encore usage que de la Croix (Missions du Levant, t. 3, p. 148) : mais sûrement le Grec superstitieux est injuste à l'égard de la superstition des Allemands du douzième siècle.

(18) Il y a de la partialité dans les monumens originaux qui nous restent des Iconoclastes. Il faut chercher ces monumens dans les Actes des Conciles, t. 8 & 9, Collection de Labbe, Edit. Venet., & dans les Ecrits historiques de Théophanes, de Nicéphore, de Manasses, de Cedrenus, de Zonaras, &c. Parmi les Catholiques modernes, Baronius, Pagi, Natalis Ale-

des montagnes de l'Isaurie, passa sur le trône de l'Orient. Il ne connoissoit ni la littérature sacrée, ni la littérature profane; mais son éducation, sa raison & peut-être son commerce avec les Juifs & les Arabes, lui avoient inspiré de l'aversion pour les images; & l'on pensoit alors qu'un Prince devoit imposer à ses Sujets sa propre croyance. Toutefois, au milieu des orages d'un règne mal affermi, qui dura dix ans, & qui durant cet intervalle fut pénible & dangereux, Léon pensa que l'hypocrisie lui convenoit; il se prosterna devant des idoles qu'il méprisoit au fond du cœur, & il contenta le Pontife Romain, en faisant chaque

---

xander (Hist. Ecclésiast. Seculum 8 & 9), & Maimbourg (Hist. des Iconoclastes), ont montré de l'érudition, de la passion & de la crédulité en traitant ce sujet. Les recherches du Protestant Frédéric Spanheim (Historia Imaginum Restituta), & Jacques Basnage (Hist. des Eglises Réformées, t. 2, l. 23, p. 1339 — 1385), penchent du côté des Iconoclastes. D'après les secours que nous offrent les deux partis & leurs dispositions contraires, il nous est facile de juger cette question avec une impartialité philosophique.

année une déclaration ſolemnelle de ſon orthodoxie & de ſon zèle. Lorſqu'il voulut réformer la Religion, ſes premières démarches furent circonſpectes & modérées : il aſſembla un grand Conſeil de Sénateurs & d'Evêques, & ordonna, d'après leur aveu, d'enlever toutes les images du Sanctuaire & de l'Autel, de les placer dans les nefs, à une hauteur ou on pût les appercevoir, mais où la ſuperſtition du Peuple ne pourroit atteindre. Mais il n'y avoit pas moyen de réprimer de l'un & de l'autre côté l'impulſion rapide de la vénération & de l'horreur. Les ſaintes images placées à cette hauteur édifioient toujours les dévots, & accuſoient le Tyran. La réſiſtance & les invectives irritèrent Léon lui-même : ſon parti l'accuſa de mal remplir ſes devoirs, & lui propoſa pour modèle le Roi Juif qui avoit briſé le ſerpent d'airain. Un ſecond Edit proſcrivit à jamais les tableaux religieux ; on dépouilla Conſtantinople & les provinces ; les images de Jéſus-Chriſt, de la mère,

de Dieu & des Saints furent anéanties ; & on revêtit d'une couche de plâtre les murs des édifices. Le fanatiſme & la violence tyrannique de ſix Empereurs ſoutinrent la Secte des Iconoclaſtes, & une querelle bruyante troubla l'Orient & l'Occident durant cent vingt années. Léon l'Iſaurien vouloit faire un article de foi de la proſcription des images, & établir ce nouveau dogme ſous l'autorité d'un Concile général ; mais ce Concile ne fut aſſemblé que ſous ſon fils Conſtantin ; & quoiqu'on ait dit qu'il fut compoſé de ſots & d'Athées (19), on trouve de la raiſon & de la piété dans

(19) Voyez des traits de la Rhétorique de quelques Ecrivains Συνοδον παρανομον ϰ αθεον : on a traité les Evêques de τοις ματαιοφροσιν. Damaſcene appelle ce Concile αχυρος ϰ αδεκτος (Opera, t. 1, p. 623). Il y a de la vérité & de la bonne-foi dans l'Apologie qu'à fait Spanheim du Concile de Conſtantinople (p. 171, &c.) ; il a employé les matériaux que lui ont offert les Actes du Concile de Nicée (p. 1046, &c.). Le ſpirituel Jean de Damas, dit επισχοτυς au lieu d'επισκοπυς ; il donne aux Evêques le nom de κοιλιοδυλυς eſclaves de leur ventre, &c. (Opera, t. 1, p. 306).

ce qui nous reste de ses actes. Les discussions & les décrets de plusieurs Synodes provinciaux préparèrent le travail du Concile général, qui se tint dans les fauxbourgs de Constantinople, & fut composé de trois cens trente-huit Evêques de l'Europe & de l'Anatolie : les Patriarches d'Antioche & d'Alexandrie, qui étoient alors esclaves du Caliphe, & les Pontifes de Rome qui avoient détaché de la communion des Grecs les Eglises d'Italie & d'Occident, n'y assistèrent point. Le Concile de Byzance s'arrogea le titre & le pouvoir de septième Concile général ; & ce titre même étoit une reconnoissance des six Conciles généraux antérieurs, qui avoient établi d'une manière si laborieuse l'édifice de la Foi catholique. Après une délibération de six mois, les trois cent trente-huit Evêques déclarèrent & signèrent unanimement, que tous les symboles visibles de Jésus-Christ, excepté dans l'Eucharistie, sont blasphématoires ou hérétiques ; que le culte des

Le Concile de Constantinople, A. D. 754.

images corrompt la Foi chrétienne & rétablit un usage du Paganisme ; qu'il faut effacer ou anéantir de pareils monumens d'idolâtrie ; que ceux qui refuseront de livrer les objets de leurs superstitions particulières, se rendront coupables de désobéissance à l'autorité de l'Eglise & de l'Empereur. Ils étoient si dévoués à l'Empereur, qu'ils célébrèrent le mérite de Léon, & confièrent à son zèle & à sa justice l'exécution de leurs censures spirituelles. A Constantinople, ainsi que dans les premiers Conciles, la volonté du Prince fut la règle de la Foi épiscopale ; mais je suis tenté de croire qu'en cette occasion un grand nombre de Prélats sacrifièrent à des vues d'espérance ou de crainte les opinions de leur conscience. Durant cette longue nuit de superstition, les Chrétiens s'étoient écartés de la simplicité de l'Evangile, & il n'étoit pas aisé pour eux de suivre le fil & de reconnoître les détours du labyrinthe. Dans l'imagination

Leur profession de foi.

d'un dévot, le culte des images se trouvoit lié d'une manière inséparable avec la Croix, la Vierge, les Saints & leurs reliques; des miracles & des visions obscurcissoient cette question sacrée, & les habitudes de l'obéissance & de la foi avoient engourdi les forces de l'esprit, la curiosité & le scepticisme. On accuse Constantin lui-même d'avoir permis de contester, de nier ou de tourner en ridicule les mystères des Catholiques (20). Mais ces mystères se trouvoient bien établis dans le symbole public & privé de ses Evêques; & l'Iconoclaste le plus audacieux dut éprouver une secrète horreur en détruisant les monumens de la superstition populaire, consacrés à la gloire des Saints qu'il re-

(20) On l'accuse d'avoir proscrit le titre de Saint, d'avoir appelé la Vierge Marie mère de Jésus-Christ, de l'avoir comparée après son accouchement à une bourse vuide : on l'accuse en outre d'arianisme, de nestorianisme, &c. Spanheim qui le défend (c. 4, p. 207), est un peu embarrassé des opinions favorables

gardoit encore comme ses protecteurs auprès de Dieu. Lors de la réforme du seizième siècle, la liberté & les lumières avoient donné de l'énergie à toutes les facultés de l'homme ; le goût des innovations l'emporta sur le respect pour l'antiquité, & l'Europe pleine de vigueur osa dédaigner les fantômes qui effrayoient l'ame efféminée & servile des Grecs.

Persécution des images & des Moines. A. D. 726—775.

Le Peuple ne connoît le scandale d'une hérésie sur des questions abstraites, que par le bruit de la trompette ecclésiastiques ; mais les plus ignorans peuvent appercevoir la profanation & la chute de leurs divinités visibles, & cette espèce de scandale doit mouvoir les esprits les plus engourdis. Les premières hostilités de Léon se portèrent sur un crucifix placé dans le vestibule & au dessus de la porte du palais. On alloit l'abatre ; l'échelle sur laquelle montoient les Ministres de

aux Protestans, & des devoirs d'un Théologien orthodoxe.

l'Empereur, fut renversée par une troupe de fanatiques; ceux-ci virent avec des transports de joie les sacriléges écrasés contre le pavé; ils furent justement condamnés à mort pour crime de meurtre & de rebellion, & leur parti leur prodigua les honneurs des anciens Martyrs (21). L'exécution des Edits de l'Empereur entraîna de fréquentes émeutes à Constantinople & dans les provinces : la personne de Léon fut en danger; on massacra ses Officiers, & il fallut employer toute la force de l'autorité civile & de la puissance militaire, pour éteindre l'enthousiasme du Peuple. Les nombreuses isles de l'Archipel, qu'on nommoit la Mer sainte, étoient remplies d'images & de Moines; les habitans abjurèrent sans scrupule leur fidélité envers un ennemi de Jésus-Christ,

---

(21) Le Saint Confesseur Théophanes donne des éloges au principe de leur rebellion, θειω κινȣμενοι ζηλω (p. 339). Grégoire II, in Epist. 1, ad Imp. Leon. Concil. t. 8, p. 661 — 664), applaudit au zèle des femmes de Byzance, qui tuèrent les Officiers de l'Empereur.

de sa Mère & des Saints; ils armèrent une flotille de bateaux & de galères, déployèrent leurs bannières sacrées, & marchèrent hardiment vers le hâvre de Constantinople, afin de placer sur le trône un homme plus agréable à Dieu & au Peuple. Ils comptoient sur des miracles; mais ces miracles ne purent résister au *feu grégeois*, & après la déroute & l'incendie de leurs navires, les isles furent abandonnées à la clémence ou à la justice du vainqueur. Le fils de Léon avoit entrepris, la première année de son règne, une expédition contre les Sarasins; & durant l'absence de celui-ci, Artavasdes son parent, défenseur de la Foi orthodoxe, & rempli d'ambition, s'étoit emparé de la capitale, du palais & de la pourpre. On rétablit en grande pompe le culte des images; le Patriarche se conforma aux circonstances, & les droits de l'usurpateur furent reconnus dans la nouvelle & dans l'ancienne Rome. Constantin se réfugia sur les mon-

tagnes où ses aïeux avoient reçu le jour; mais il descendit à la tête des braves Isauriens qui lui demeuroient attachés, & ayant remporté une victoire décisive, il triompha des troupes & des prédictions des fanatiques; des clameurs, des séditions, des conspirations, une haine mutuelle & des vengeances sanguinaires troublèrent son règne, qui fut de longue durée. La persécution des images fut le motif ou le prétexte de ses adversaires, & s'ils manquèrent un diadême temporel, ils reçurent des Grecs la couronne du Martyr. Dans tous les actes de trahison publique ou cachée, l'Empereur éprouva l'implacable inimitié des Moines, fidèles esclaves d'une communion à laquelle ils devoient leurs richesses & leur crédit. Ils prioient, prêchoient & donnoient des absolutions; ils échauffoient le Peuple & conspiroient : un torrent d'invectives sortit de la solitude de la Palestine, & la plume de Saint Jean Damascene (22),

(22) Jean ou Mansur étoit un noble Chrétien de Damas,

le dernier des Pères Grecs, proscrivit la tête du Tyran dans ce Monde & dans l'autre (23). Je n'ai pas le loisir d'examiner jusqu'où les Moines provoquèrent les maux réels ou prétendus dont ils se plaignoient, jusqu'à quel point ils ont exagéré leurs souffrances, ni quel est le

---

qui avoit un emploi considérable au service du Caliphe. Son zèle dans la cause des images l'exposa au ressentiment & à la perfidie de l'Empereur Grec ; & soupçonné du crime de trahison, on lui coupa la main droite, qui, dit-on, lui fut rendue par l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge. Il résigna ensuite son emploi, distribua ses richesses, & alla se cacher dans le monastère de Saint Sabas, situé entre Jérusalem & la mer Morte. La Légende est fameuse ; mais malheureusement le Père Lequien, son savant Editeur, a prouvé que Saint Jean Damascene avoit pris l'habit monastique avant la dispute des Iconoclastes (Opera, t. 1, Vit. S. Joannis Damascen. p. 10 — 13, & Notas ad loc.

(23) Après avoir donné Léon au Diable, il fait intervenir son héritier — *το μιαρον αυτȣ γεννημα, κ̀ της κακιας αυτȣ κληρονομος εν διπλωγενομενος* (Opéra Damascen. t. 1, p. 625). Si l'authenticité de cette pièce est suspecte, nous sommes sûrs que dans d'autres Ouvrages qui n'existent plus, Jean donna à Constantin les titres *νεον Μααμεθ, Χριστομαχον, μισαγιον* (t. 1, p. 306).

nombre de ceux qui perdirent la vie ou quelques-uns de leur membres, les yeux ou la barbe, par la cruauté de l'Empereur. Après avoir châtié les individus, il s'occupa de l'abolition de leurs Ordres; & comme ils avoient de la fortune & qu'ils paroissoient inutiles, l'avarice excita peut-être son ressentiment, & le patriotisme peut le justifier. La mission & le nom redoutable de *Dragon* (24), son Visiteur général, remplit de crainte & d'horreur les habitans de la Palestine, dévoués aux Moines : celui-ci détruisit les Communautés religieuses, convertit les édifices en magasins ou en baraques; confisqua les terres, les meubles & les troupeaux; & ce que nous avons vu en pareille occasion, donne lieu de croire que le fanatisme ou la licence se permi-

(24) Spanheim (p. 235 — 238), qui raconte cette persécution d'après Théophanes & Cedrenus, se plaît à comparer le *Draco* de Léon avec les Dragons (*Dracones*) de Louis XIV, & il tire une grande consolation de ce jeu de mots.

rent un grand nombre d'attentats contre les reliques & même contre les bibliothèques des couvens : en proscrivant l'habit & l'état de Moine, on proscrivit avec la même rigueur le culte public & privé des images ; & il sembleroit qu'on exigea des Sujets, ou du moins du Clergé de l'Empire d'Orient, un eabjuration solemnelle de l'idolâtrie (32).

Etat de l'Italie.

L'Orient abjura avec répugnance ses images sacrées ; le zèle indépendant des Italiens les défendit avec vigueur, & redoubla de dévotion pour elles. La dignité & la jurisdiction du Patriarche de Constantinople égaloient presque celles du Pontife de Rome. Mais le Prélat Grec étoit un esclave sous les yeux de son Maître, qui d'un signe de tête le faisoit passer tour à tour

(25) Προγραμμα γαρ εξεπεμψε κατα πασαν εξαρχιαν την ὑπο της χειρος αυτε, παντας ὑπογραψαι κϳ ομνυναι τε αθετησαι την προσκυνησιν των σεπτων εικονων (Damascen. Op. t. 1, p. 605). Je ne me souviens pas d'avoir lu ce serment ou ce formulaire dans aucune compilation moderne.

d'un couvent ſur le trône, & du trône dans le fond d'un couvent. L'Evêque de Rome, éloigné de la Cour & dans une poſition dangereuſe, au milieu des Barbares de l'Occident, tiroit de ſa ſituation, du courage & de la liberté ; ſes revenus conſidérables fourniſſoient aux beſoins publics à & ceux des pauvres. Il étoit élu par le Peuple, & les Romains le chériſſoient ; la foibleſſe ou la négligence des Empereurs le déterminoit à conſulter, dans la paix & dans la guerre, la sûreté temporelle de la ville. Il prenoit peu à peu dans l'école de l'adverſité les qualités & l'ambition d'un Prince : l'Italien, le Grec ou le Syrien qui arrivoient à la chaire de Saint Pierre, s'arrogeoient les mêmes fonctions & ſuivoient la même politique ; & Rome, après avoir perdu ſes légions & ſes provinces, voyoit ſa ſuprématie rétablie de nouveau par le génie & la fortune des Papes. On convient qu'au huitième ſiècle ils fondèrent leur domination ſur la révolte, &

que l'héréſie des Iconoclaſtes produiſit & juſtifia la rebellion; mais la conduite de Grégoire II & de Grégoire III, durant cette lutte honorable, eſt interprétée diverſement par leurs amis & par leurs ennemis. Les ennemis de Byzance déclarent d'une voix unanime, qu'après un avertiſſement inutile, les Papes prononcèrent la ſéparation de l'Orient & de l'Occident, & privèrent le ſacrilége Empereur du revenu & de la ſouveraineté de l'Italie. Les Grecs témoins du triomphe des Papes, parlent de cette excommunication d'une manière encore plus claire; & comme ils ſont plus attachés à leur Religion qu'à leur pays, ils louent au lieu de blâmer le zèle & l'orthodoxie de ces hommes apoſtoliques (26). Les Auteurs qui ont défendu la Cour de Rome

(26). Και την Ρωμην συν παση Ιταλια της βασιλειας αυτȣ απεϛησε, dit Théophanes (Chronograph. p. 343). Grégoire eſt appelé par Cedrenus ανηρ αποϛολικος pour cela, p. 550. Zonare ſpécifie cette foudre de αναθηματι συνοδικω (t. 2, l. 15, p. 104, 105). Il faut obſerver que les Grecs ſont diſpoſés à confondre les règnes & les actions des deux Grégoires.

dan

dans les temps modernes, rappellent avec plaisir cet éloge & cet exemple ; les Cardinaux Baronius & Bellarmin célèbrent ce grand exemple de la déposition des Rois hérétiques (27) ; & si on leur demande pourquoi on ne lança pas les mêmes foudres contre les Nérons & les Juliens de l'antiquité, ils répondent que la foiblesse de la primitive Eglise fut la seule cause de sa patiente fidélité (28).

---

(27) Voyez Baronius, Annal. Ecclésiast. A. D. 730, n°. 4, 5 : *dignum exemplum* ! Bellarmin, de Romano Pontifice, l. V, c. 8 : *mulctavit eum parte imperii*. Sigonius, de Regno Italiæ, l. 3, Opera, t. 2, p. 169. Mais les opinions ont tellement changé en Italie, que l'Editeur de Milan, Philippe Argelatus, Bolonois & Sujet du Pape, corrige Sigonius.

(28) *Quod si Christiani olim non deposuerunt Neronem aut Julianum, id fuit quia deerant vires temporales Christianis* (c'est l'honnête Bellarmin qui parle ainsi, de Rom. Pont. l. 5, c. 7). Le Cardinal du Perron fait une distinction qui est plus honorable aux premiers Chrétiens, mais qui ne doit pas plaire davantage aux Princes modernes. Il distingue la *trahison* des Hérétiques & des Apostats qui manquent à leurs sermens, & qui renonçent à la fidélité qu'ils doivent à Jésus-Christ & à son Vicaire (Perroniana, p. 89).

L'amour, & la haine produirent en cette occasion les mêmes effets, & les zélés Protéstans qui veulent exciter l'indignation, & alarmer le pouvoir des Princes & des Magistrats, accusent les deux Grégoires d'insolence & de trahison (29). Ils ne sont défendus que par les Catholiques modérés, pour la plupart de l'Eglise gallicane (30), qui respectent le Saint, sans approuver son délit. Les Auteurs qui soutiennent ainsi la couronne & la tiare, jugent des faits d'après la

(29) Je puis citer ici le circonspect Basnage (Hist. de l'Eglise, p. 1350, 1351), & le véhément Spanheim (Hist. Imaginum), qui avec cent autres marchent sur les traces des Centuriateurs de Magdebourg.

(30) Voyez Launoy (Opera, t. 5, part. 2, Epist. VII, 7, p. 456 — 474), Natalis Alexander (Hist. Novi Testamenti, secul. 8. Differt. 1, p. 92 — 96), Pagi (Critica, t. 3, p. 215, 216), & Giannone (Istoria Civile di Napoli, t. 1, p. 317 — 320), disciple de l'Eglise gallicane. Lorsque les Champions de la Controverse sont aux prises, j'ai toujours de la compassion pour des gens modérés qui se tiennent à découvert au milieu des combattans, & exposés au feu des deux partis.

règle de l'équité, de l'écriture & de la tradition; & ils appellent au témoignage des Latins (31), aux Vies (32) & aux Epîtres des Papes eux-mêmes. Il nous

Epîtres de Grégoire II à l'Empereur, A. D. 727.

(31) Ils en appellent à Paul Warnefrid, ou le Diacre (*de Gestis* Langobard, l. 6, c. 49, p. 506, 507), in Script. Ital. Muratori, t. 1, part. 1, & à l'Anastase supposé (de Vit. Pont. in Muratori, t. 3, part. 1); à Grégoire II, p. 154; à Grégoire III, p. 158; à Zacharie, p. 161; à Etienne III, p. 165; à Paul, p. 172; à Etienne IV, p. 174; à Adrien, p. 179; à Léon III, p. 195). Mais je remarquerai que la véritable Anastase (Hist. Ecclésiast. p. 134, Edit. Reg.), & l'Auteur de l'Historia Miscella (l. 21, p. 151, in t. 1, Script. Ital.), tous deux Ecrivains du cinquième siècle, traduisent & approuvent le texte grec de Théophanes.

(32) A de petites différences près, les Critiques les plus savans, Lucas Holstenius, Schelestrate, Ciampini, Bianchini, Muratori (Prolegomena, ad t. 3, part. 1), conviennent que le *Liber Pontificalis* a été composé d'abord, & continué ensuite par les Bibliothécaires & les Notaires Apostoliques du huitième & du neuvième siècles; & que la dernière partie, la moins considérable, est l'ouvrage d'Anastase, dont il porte le nom. Le style en est barbare, la narration pleine de partialité, les détails sont minutieux; cependant on doit le lire comme un Ouvrage curieux & authentique du siècle dont nous parlons ici. Les Epîtres des Papes sont éparses dans les volumes des Conciles.

reste deux Epîtres originales de Grégoire II à l'Empereur Léon (53); & si on ne peut les citer comme des modèles d'éloquence & de logique, elles offrent le portrait ou du moins le masque d'un Fondateur de la monarchie papale. » On » compte, lui dit-il, dix années de bon» heur, durant lesquelles nous avons eu » la consolation de recevoir des lettres » de vous, écrites en encre de pourpre, » & de votre main : ces lettres étoient » pour nous des gages sacrés de votre » attachement à la Foi orthodoxe de » nos aïeux. Quel déplorable changement » & quel épouvantable scandale ! Vous » accusez les Catholiques d'idolâtrie, & » par cette accusation, vous laissez voir

(53) Les deux Epîtres de Grégoire II ont été conservées dans les Actes du Concile de Nicée (t. 8, p. 651 — 674) : elles ne portent point de date ; Baronius leur donne celle de 726 ; Muratori (Annali d'Italia, t. 6, p. 120), dit qu'elles furent écrites en 729, & Pagi en 730. Telle est la force des préventions, que des Ecrivains papistes ont loué le bon sens & la modération de ces lettres.

» votre impiété & votre ignorance. Pour
» éclairer votre ignorance, nous sommes
» obligés de donner de la grossièreté à
» notre style & à nos argumens. Les
» premiers élémens des saintes Lettres
» suffisent pour vous confondre, & si
» dans une école de Grammaire vous
» vous déclariez l'ennemi de notre culte,
» vous irriteriez la simplicité & la piété
» des enfans qu'on y instruit, & ils vous
» jetteroient leur alphabet à la tête «.
Après ces paroles honnêtes, le Pape fait la distinction ordinaire entre les idoles de l'antiquité & les images du Christianisme. Il dit que les idoles étoient des représentations imaginaires, des fantômes & des Démons, à une époque où le vrai Dieu n'avoit pas manifesté sa personne sous une forme visible ; que les images sont les véritables formes de Jésus-Christ, de sa Mère & de ses Saints, qui ont approuvé par une foule de miracles l'innocence & le mérite de ce culte relatif. Il faut qu'en effet il ait bien compté sur

» Evêques de Sicile, un de ses domesti-
» ques l'égorgea : ce Saint est encore
» adoré chez les Peuples de la Scythie,
» parmi lesquels il finit sa carrière. Mais
» nous devons vivre pour l'édification &
» l'appui des Fidèles, & nous ne som-
» mes pas réduits à compromettre notre
» sûreté dans un combat. Foibles comme
» vous l'êtes, vous n'avez donné aucun
» moyen de défense à la ville de Rome,
» & elle est peut-être exposée à la dé-
» pradation de vos troupes qui arrive-
» roient par mer; mais nous pouvons
» nous retirer à vingt-quatre *stades* (34),

(34) Εικοσι-τεσσαρα σιαδια υποχωρησει ὁ Αρχιερευς Ρομης εις την χωραν της καμπανιας, καὶ υπαγε διωξον τον ανεμους (Epist. 1, p. 664). Cette proximité des Lombards est d'une dure digestion. Camillo Pellegrini (Dissert. IV de Ducatû Beneventi, dans les Script. Ital. t. 5, p. 172, 173), compte les vingt-quatre stades, non de Rome, mais des limites du Duché romain, jusqu'à la première forteresse des Lombards, laquelle étoit peut-être Sora. Je crois plutôt que Grégoire, d'après la pédanterie de son siècle, employa le terme de *stades*, au lieu de celui de milles, & qu'il s'embarrassoit peu de mettre sur cet article une grande précision.

» dans la première forteresse des Lombards, & alors vous poursuivriez les » vents. Ne savez-vous pas que les » Papes sont les liens de l'union & les » médiateurs de la paix entre l'Orient » & l'Occident ? Les yeux des Nations » sont fixés sur notre humilité ; elles » révèrent ici-bas comme un Dieu » l'Apôtre Saint Pierre, dont vous nous » menaciez de détruire l'image (35). Les » royaumes de l'Occident présentent leurs » hommages à Jésus-Christ & à son Vicaire, & nous nous disposons à aller » voir un des plus puissans Monarques » de cette partie du Monde, qui désire » recevoir de nos mains le sacrement » de baptême (36). Les Barbares se sont

(35) Οι αἱ πασαι βασιλειαι της δυσεως ως Θεον επιγειον εχουσι.

(36) Απο της εσωτερου δυσεως του λεγομενου Σεπτετου. Il paroît que le Pape en imposoit à l'ignorance des Grecs : il vécut & mourut dans le palais de Latran, & à l'époque de son règne tous les royaumes de l'Occident avoient embrassé le Christianisme. Ce *Septetus* inconnu ne pourroit-il pas avoir quel-

» soumis au joug de l'Evangile, & vous » seul ne voulez point écouter la voix » du Berger. Ces pieux Barbares sont » plein de fureur; ils brûlent de venger » la persécution que souffre l'Eglise en » Orient. Renoncez à votre audacieuse » & funeste entreprise; faites vos ré- » flexions, tremblez & respectez-vous. » Si vous persistez dans vos desseins, » on ne pourra nous imputer le sang » qui sera versé dans cette querelle: » puisse-t-il retomber sur votre tête «!

Révolte de l'Italie, A. D. 728, &c.

Une foule d'étrangers avoit vu les premières hostilités de Léon contre les images de Constantinople; ces témoins, pénétrés de douleur & d'indignation, racontèrent en Italie & en Occident le sacrilége de l'Empereur. Mais en recevant l'Edit qui proscrivoit ce culte, ils

---

que rapport avec le chef de l'Eptarchie saxône, avec Ina, Roi de Wessex, qui, sous le Pontificat de Grégoire II, se rendit à Rome, non pour y recevoir le baptême, mais pour y prier sur le tombeau de Saint Pierre, (Pagi, A. D. 689, n°. 2, A. D. 726, n°. 15).

tremblèrent pour leurs dieux domeſtiques; les images de Jéſus-Chriſt, de la Vierge, des Anges, des Martyrs & des Saints furent enlevées de toutes les égliſes de l'Italie, & on propoſa au Pontiſe de Rome la faveur royale pour prix de ſa ſoumiſſion, ou la dépoſition & l'exil pour châtiment de ſa déſobéiſſance. Le zèle religieux & la politique ne lui permettoient pas d'héſiter, & la fierté & l'audace de ſa lettre à l'Empereur annoncent ſa confiance dans la vérité de ſa doctrine, & dans ſes moyens de réſiſter. Sans compter ſur les prières ou ſur les miracles, il s'arma contre l'ennemi public, & ſes Lettres paſtorales avertirent les Italiens de leurs dangers & de leurs devoirs (37). A ce ſignal, Ravenne, Ve-

---

(37) Je rapporterai ici le paſſage important & déciſif du *Liber Pontificalis*. *Reſpiciens ergo pius vir profanam principis juſſionem, jam contra Imperatorem quaſi contra* HOSTEM *ſe armavit, renuens hæreſim ejus, ſcribens ubique ſe cavere Chriſtianos eo quod orta fuiſſet, impietas talis.* IGITUR *permoti omnes Pentapolenſes, atque Venetiarum*

nise, villes de l'Exarcat & de la Pentapole, adhérèrent à la cause de la Religion; des Naturels du pays formoient la plus grande partie de leurs troupes de terre & de mer; & ils donnèrent aux mercenaires étrangers l'esprit de patriotisme & de zèle. Les Italiens jurèrent de vivre & de mourir pour la défense du Pape & des images; le Peuple Romain étoit dévoué à son père spirituel, & les Lombards eux-mêmes désiroient partager le mérite & les avantages de cette guerre. La destruction des statues de Léon fut l'acte de trahison le plus audacieux & celui qui se présentoit le plus naturellement : on employa un moyen de rebellion plus efficace, on retint le tribut que l'Italie payoit à Constantinople, & ainsi on dépouilla le Prince d'un pouvoir dont il avoit abusé depuis

---

exercitus contra Imperatoris jussionem restiterunt : dicentes se nunquam in ejusdem Pontificis condescendere necem, sed pro ejus magis defensione viriliter decertare (p. 156).

peu, en exigeant une nouvelle capitation (38). On élut des Magistrats & des Gouverneurs, & de cette manière on conserva une forme de gouvernement : telle étoit l'indignation publique, que les Romains se disposoient à créer un Empereur orthodoxe, & à le conduire avec une escadre & une armée dans le palais de Constantinople. Sur ces entrefaites, l'Empereur déclara Grégoire II & Grégoire III auteurs de la révolte, & on employa toutes sortes de moyens de fraude ou de violence pour les arrêter & leur ôter la vie. Des Capitaines, des Gardes, des Ducs & des Evêques, revêtus d'une dignité publique, ou chargés d'une commission secrète, vinrent à

(38) Un *Census* ou capitation, dit Anastase (p. 156), impôt cruel & inconnu des Sarasins eux-mêmes, s'écrie le zélé Maimbourg (Hist. des Iconoclastes l. 1), & Théophane (p. 344), qui rappelle le dénombrement des mâles d'Israël, qu'ordonna Pharaon. Cette forme d'imposition étoit familière aux Sarasins, & malheureusement pour Maimbourg, Louis XIV, son protecteur, l'établit en France peu d'années après.

Rome, ou se présentèrent à diverses reprises pour l'attaquer ; ils débarquèrent des troupes étrangères ; ils obtinrent quelques secours des Naturels du pays, & la superstitieuse Naples doit rougir de ce que ses ancêtres défendoient alors la cause de l'hérésie. Mais la valeur & la vigilance des Romains repoussèrent ces attaques ouvertes ou clandestines ; les Grecs furent battus & massacrés ; leurs chefs subirent une honte ignominieuse, & les Papes, malgré leur disposition à la clémence, refusèrent d'intervenir en faveur de ces coupables victimes. Une violente querelle divisoit depuis bien des années les différens quartiers de Ravenne (39) ; ces factions,

(39) Voyez le Liber Pontificalis d'Agnellus (dans les Scriptores Rerum Italicarum de Muratori, t. 2, part. 1.). On apperçoit dans cet Ecrivain une teinte de barbarie plus forte ; d'où il résulte que les mœurs de Ravenne étoient un peu différentes de celles de Rome. Au reste, nous lui devons quelques faits curieux & domestiques. — Il nous fait connoître les quartiers & les factions de Ravenne (p. 154), la vengeance de Justinien I (p. 160, 161), la défaite des Grecs (p. 170, 171), &c.

qui transmettoient la haine de père en fils ; trouvèrent un nouvel aliment dans la controverse religieuse ; mais les partisans des images avoient la supériorité du nombre ou de la valeur, & l'Exarque, qui voulut arrêter le torrent, perdit la vie dans une sédition populaire. Pour punir cet attentat & rétablir sa domination en Italie, l'Empereur envoya une escadre & une armée dans le Golfe Adriatique. Les Grecs, après avoir beaucoup souffert des vents & des flots, débarquèrent aux environs de Ravenne ; ils menacèrent d'anéantir cette coupable ville, & d'imiter, peut-être de surpasser Justinien II, qui ayant jadis à punir une rebellion, livra aux Bourreaux cinquante des principaux habitans. Les femmes & le Clergé en habits de deuil remplissoient les églises ; les hommes étoient sous les armes, le péril commun avoit réuni les factions, & ils aimèrent mieux livrer une bataille, que s'exposer aux longues misères d'un siége. On combattit en effet avec achar-

nement. Les deux armées plièrent & s'avancèrent tour à tour ; on dit qu'alors on vit un fantôme, ou qu'on entendit une voix qui assuroit de la victoire les Guerriers de la ville. Elle triompha réellement ; les Soldats de l'Empereur se retirèrent sur leurs vaisseaux ; mais la côte de la mer qui étoit très-peuplée, détacha une multitude de chaloupes contre l'ennemi ; les eaux du Pô reçurent une quantité de sang si considérable, que le Peuple passa six années sans vouloir manger du poisson de ce fleuve ; & on établit un jeûne annuel, afin de perpétuer le culte des images & l'aversion du Tyran Grec. Au milieu du triomphe des armes catholiques, le Pontife de Rome voulant condamner l'hérésie des Iconoclastes, assembla un Concile de trente-trois Evêques. Il prononça, de leur aveu, une excommunication générale contre ceux qui, de paroles ou d'actions, attaqueroient la tradition des Pères & les images des Saints ; ce décret compre-

noit

noit l'Empereur sans le nommer (40); mais comme on résolut de lui adresser une dernière remontrance, il paroît que l'anathême n'étoit alors que suspendu sur sa tête coupable. Il semble aussi que les Papes, après avoir établi les points qui intéressoient leur sûreté, le culte des images & la liberté de Rome & de l'Italie, se relâchèrent de leur sévérité, & épargnèrent les restes de la domination de Byzance. Ils différèrent & empêchèrent l'élection d'un nouvel Empereur, & exhortèrent les Italiens à ne pas se séparer du corps de la monarchie romaine. On permit à l'Exarque de résider dans les murs de Ravenne, où il jouit moins le

(40) Il est clair que les termes du Décret comprenoient Léon, *si quis.... imaginum sacrarum.... destructor.... extiterit sit extorris a corpore D. N. Jesu Christi, vel totius ecclesiæ unitate.* C'est aux Canonistes à décider s'il suffit du délit pour être assujetti à l'excommunication, ou s'il faut être nommé dans le Décret. Et cette décision intéresse extrêmement leur sûreté, puisque l'Oracle (Gratian, Caus. XXIII, q. 5, c. 47, apud Spanheim, Hist. Imag. p. 112), dit, *homicidas non esse qui excommunicatos trucidant.*

rôle d'un maître que celui d'un captif; & jusqu'au couronnement de Charlemagne, l'administration de Rome & de l'Italie fut toujours au nom des successeurs de Constantin (41).

République de Rome.

La liberté de Rome opprimée par les armes & l'adresse d'Auguste, sortit du joug de Léon l'Isaurien, après sept cent cinquante années de servitude. Les Césars avoient anéanti les triomphes des Consuls; dans le déclin & la chute de l'Empire Romain, le Dieu Terme, ce boulevard autrefois sacré des provinces, s'étoit retiré peu à peu des rives de l'Océan, du Rhin, du Danube & de l'Euphrate; & Rome se trouvoit réduite à

---

(41) *Compescuit tale consilium Pontifex, sperans conversionem principis.* (Anastas. p. 156). *Sed ne desisterent ab amore & fide R. J. admonebat* (p. 157). Les Papes donnent à Léon & à Constantin Copronyme les titres *d'Imperatores* & de *Domini*, & l'épithète de *Piissimi*. Une célèbre Mosaïque du palais de Latran (A. D. 798), représente Jésus-Christ qui remet les clefs de Saint Pierre & la bannière à Constantin V. (Muratori, Annali d'Italia, t. 6, p. 337).

son ancien territoire, c'est-à-dire, à l'intervalle qu'il y a de Viterbe à Terracine, & de Narni à l'embouchure du Tibre (42). Après l'expulsion des Rois, la République reposa sur la solide base qu'avoient établie leur sagesse & leur vertu. Deux Magistrats qu'on élisoit tous les ans, partagèrent leur jurisdiction perpétuelle; le Sénat continua à exercer une partie de l'administration, & à donner des conseils; & le pouvoir législatif fut placé dans les assemblées du Peuple, d'après une proportion bien calculée de fortune & de services. Les premiers Romains, étrangers aux arts de luxe, avoient perfectionné l'art du gouvernement & celui de la guerre: les droits des individus étoient sacrés; cent trente

(42) J'ai indiqué l'étendue du Duché de Rome d'après les Cartes, & j'ai fait usage des Cartes d'après l'excellente Dissertation du Père Beretti (Chorographia Italiæ Medii Ævi, sect. 20, p. 216— 232). Au reste, je dois observer que Viterbe a été fondée par les Lombards (p. 211), & que les Grecs s'étoient emparés de Terracine.

mille Citoyens se trouvoient armés pour défendre leur pays, ou pour faire des conquêtes, & une troupe de voleurs & de proscrits étoit devenue une Nation digne de la liberté, & amoureuse de la gloire (43). A l'époque où la souveraineté des Empereurs Grecs s'anéantit, Rome n'offroit plus que l'image de la dépopulation & de la misère; elle étoit habituée à l'esclavage, & ne pouvoit jouir de la liberté que par accident: c'est par la superstition qu'elle recouvra ses droits, & ses succès furent pour elle un objet de surprise & de terreur. On ne retrouvoit pas dans les institutions ou dans le souvenir des Romains, le moindre vestige de la substance ou même des formes de la constitution; & ils n'avoient ni assez de lumières, ni assez de vertus

(43) Le *Discours préliminaire* de la République Romaine, par M. de Beaufort (t. 1), contient des détails satisfaisans, sur l'étendue, la population, &c. du royaume romain; on n'accusera pas cet Auteur d'être trop crédule sur les premiers siècles de Rome.

pour reconstruire l'édifice d'une République. Ils ne paroissoient aux Barbares triomphans qu'une méprisable troupe d'esclaves & d'étrangers. Lorsque les Francs & les Lombards vouloient employer contre un ennemi les paroles les plus outrageantes, ils l'appeloient un *Romain* ; » & ce nom, dit l'Evêque Liutprand, » renferme tout ce qui est vil, tout ce » qui est lâche, tout ce qui est perfide ; » les entraves de la cupidité & du luxe, » & enfin tous les vices qui prostituent » la dignité de la nature humaine (44) «. Par la nécessité de leur position, les

---

(44) *Quos* (ROMANOS) *nos, Longobardi scilicet, Saxones, Franci, Lotharingi, Bajoarii, Suevi, Burgundiones, tanto dedignamur ut inimicos nostros commoti; nihil aliud contumeliarum nisi Romane, dicamus : hoc solo, id est. Romanorum nomine, quicquid ignobilitatis, quicquid timiditatis, quicquid avaritiæ, quicquid luxuriæ, quicquid mendacii, immo quicquid vitiorum est comprehendentes.* (Liutprand, in Legat. Script. Ital. t. 2, part. 1, p. 481). Minos voulant punir les péchés de Caton ou de Cicéron, auroit dû leur imposer l'obligation de lire ce passage tous les jours.

habitans de Rome adoptèrent une forme grossière d'administration républicaine. Ils furent obligés de choisir des Juges en temps de paix, & des Chefs durant la guerre; les Nobles s'assembloient pour délibérer, & on ne pouvoit écouter leurs résolutions sans le consentement de la multitude. On vit reparoître le style du Sénat & du Peuple Romain (45); mais on n'y retrouvoit plus leur esprit, & la lutte orageuse de la licence & de l'oppression déshonora cette nouvelle indépendance. Le défaut de Loix ne pouvoit être suppléé que par l'influence de la Religion, & l'autorité de l'Evêque dirigeoit l'administration au dedans & la politique au dehors. Ses aumônes, ses sermons, sa correspon-

(45) *Pipino, Regi Francorum, omnis senatus, atque universa populi generalitas à Deo servatæ Romanæ urbis.* (Codex Carolin. Epist. 36, in Script. Ital. t. 3, part. 2, p. 160). Les noms de *senatus* & de *senator* ne furent jamais absolument anéantis (Dissert. Chorograph. p. 216, 217). Mais dans le moyen âge, ils ne signifièrent guère que *nobiles optimates*, &c. Ducange, Gloss. Latin).

dance avec les Rois & les Prélats de l'Occident, les services qu'il venoit de rendre à la ville, les sermens qu'on lui avoit prêtés, & la reconnoissance qu'on lui devoit, accoutumèrent les Romains à le regarder comme le premier Magistrat ou le Prince de Rome. Le nom de *Dominus* ou de Seigneur n'effaroucha pas l'humilité chrétienne des Papes, & on retrouve leur figure & leur inscription sur les plus anciennes monnoies (46). Leur domaine temporel est aujourd'hui affermi par dix siècles de respect, & le libre choix d'un Peuple qu'ils avoient délivré de l'esclavage est leur plus beau titre.

---

(46) Voyez Muratori, Antiquit. Italiæ Medii Ævi, t. 2. Differt. 27, p. 548. On lit sur une de ces monnoies, Hadrianus Papa (A. D. 772), sur le revers, Vict. DDNN, avec le mot CONOB, que le Père Joubert (Sciences des médailles, t. 2, p. 42), explique par CONstantinopoli Officina B. (*secunda*).

Fin du douzième Volume.

TABLE

Des Matières contenues dans ce douzième Volume.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Page 108, dans le titre qui est en marge; — ses persuations, *lisez* ses persécutions.

